
3 1761 04018 2578

LES ŒUVRES
DE MONSIEUR
D'ANCOURT.

TROISIE'ME EDITION.

Augmentée de plusieurs Comedies qui n'avoient point été imprimées

Ornées de Figures en taille-douce, à chaque Piece.

TOME SIXIE'ME.



Imprimé à Roüen, & se vend,

A PARIS,

Chez la Veuve de PIERRE RIBOU, Libraire, ruë des Fossez S. Germain des Prez, vis-à-vis la Comedie Françoise.

M. DCC. XXIX

Avec Approbation, & Privilege du Roi.

PIECES CONTENVES
dans ce ſixiéme Volume.

COLIN-MAILLARD.

COMEDIE,

Repreſentée pour la premiere fois le 28. Octobre 1701.

ACTEURS.

Mr ROBINOT, *Tuteur d'Angelique.*

Me BRILLARD, *Tante de Mr Robinot.*

ANGELIQUE.

CLAUDINE, *Fiancée à Mathurin.*

MATHURIN, *Jardinier de Mr Robinot.*

ERASTE, *Amant d'Angelique.*

LEPINE, *Valet d'Eraste.*

LE BAILLY, *Cousin de Mr Robinot.*

Violons, Païsans & Païsannes.

La Scene est à Andresy.



COLIN-MAILLARD, COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

Mr ROBINOT, MATHURIN.

MATHURIN.

TATIGUE', Monsieur, vous devenez une marchandise bian rare, on ne sçauroit joüir de vous, vous arrivez le soir à vôtre maison, & vous repartez drés le lendemain.

Mr ROBINOT.

Je reviendrai ce soir, mon enfant, je ne vais qu'à deux lieux d'ici consulter un peu le Bailli de Pontoise, mon parent, & mon ami, sur une petite affaire dans laquelle tu me feras aussi besoin.

MATHURIN.

Acoutez, si c'est pour faire du mal à quelqu'un, quoique je ne soions pas Bailli, j'ons pour le moins autant de malice.

Mr ROBINOT.

Je n'en doute pas.

MATHURIN.

Vous resterez ici queuque temps de ce voiage

peut-être ? Je crois, Guieu me pardonne, qu'vous n'y avez pas bouté le pied depis que nôtre minagere Thomasse & Madame Robinot sont trépassées ?

Mr ROBINOT.

Non, Mathurin. Cette mort m'a laissé tant d'affaires.

MATHURIN.

La brave femme que c'étoit que vôtre défunte ! On ne s'ennuioit pas avec elle. Oh ! pour ça oui, c'étoit un vrai boute-en-train. Je voudrois qu'on l'eussiais vûë, quand alle étoit ici aveuc ses bons amis, qui étoient aussi les vôtres da ; car y beuvions tant à vôtre santé... Ma défunte & moi, qui étoit une malaigne bête, disoit comme ça que ce n'étoit pas par amiquié qu'ils y beuviont, qu'ils se gaborgiont de vous, qui s'en moquiont : mais mon opinion à moi, c'est qu'ils y allions tout à la franquette ; & une marque qu'ils n'y entendiont point de finesse, c'est qu'ils n'y beuvions jamais qu'ils ne fussions saouls.

Mr ROBINOT.

Ne parlons point de cela. Vois-tu, ce qui est passé est passé, mon pauvre Mathurin. La mort efface tout, & je ne prens sur mon compte que le present : du reste, je suis un bon humain qui aime la paix & la tranquilité, & j'ai toûjours regardé une femme moi, comme un mal necessaire, comme une de ces choses dont on ne sçauroit se passer dans la vie, & qu'il faut prendre bonnes ou mauvaises.

MATHURIN.

Morgué que c'est bian dit ! Cette Mademoiselle Angelique que vous avez amenée aveuc vous de Paris, Monsieur, n'est-ce point queuque mal necessaire que vous auriais envie de prendre ?

Mr ROBINOT.

Cette jeune enfant qui eſt là dedans auprés de ma tante ? eſt-ce que tu ne l'avois pas encore vûë ? (ha ! non à propos elle étoit au Couvent.) Oh bien cette aimable perſonne eſt ſous ma tutelle, mon cher Mathurin, & de ſon tuteur je vais devenir ſon mari. Mais dis-moi un peu toi, cette jeune païſanne avec laquelle je t'ai ſurpris tantôt cauſant dans la grange, hé, plaît-il ?

MATHURIN.

Claudine, Monſieur ?

Mr ROBINOT.

Claudine ſoit.

MATHURIN.

C'eſt un mal neceſſaire que je me baille itou, Monſieur Robinot.

Mr ROBINOT.

Oui dà.

MATHURIN.

Oh parguene ce n'eſt plus un ſecret, je ſommes déja promis l'un à l'autre, & j'avons fait des façons de fiançailles. C'a ſe rencontre à marveilles, & il m'eſt avis qu'il eſt bian juſte, quand vous nous baillez une maitreſſe, que je vous baillions itou une Jardiniere.

Mr ROBINOT.

Oui, tu as raiſon, & je ſuis ravi que cela ſe rencontre ainſi, ce ſera une compagnie pour Angelique. Comme elles ſont de même âge, elles jouëront enſemble à mille petits jeux, dont il faut quelquefois occuper ces jeunes perſonnes-là, afin de les diſtraire d'autres choſes.

MATHURIN.

Oh ! morguenne oüi, il faut de l'occupation à la jeuneſſe.

Mr ROBINOT.

Croirois-tu bien, tout barbon que je ſuis, que je paſſe quelquefois des heures entieres, avec

mon petit domestique, à joüer à Colin-Maillard avec elle? cela la divertit, cela la divertit: surtout lorsque je fais Colin-Maillard moi, elle saute, elle rit, elle gambade, elle est dans une joie qui n'est pas concevable.

MATHURIN.

Je le crois morgué bian. Les filles & les femmes ne sont jamais plus aises que quand leurs ... eurs ou leurs maris faisoit les Colin-Maillard avec elles, & je crois que c'est pour ça, Güieu me pardonne, que ma défunte à moi m'affectionnoit tant: stanpendant je n'aimois pas trop ce jeu-là, voiez-vous; & il me souviant d'un jour, que par complaisance pour le vieux Seigneur de nôtre Village, allé, li & moi, avec une demie douzaine d'autres, j'y joüions tretous par ensemble: je n'avois morgué pourtant pas les yeux si bian bouchez, que je ne visse venir le jeune Lucas, qui se glissit tout tellement aux environs de ma femme, & & qui eut la hardiesse de ly-prendre la main.

Mr ROBINOT.

Hé bien?

MATHURIN.

Hé bien morgué je ly pris la sienne, & je vous ly baillis un tour de poignet. Tout biau, ly dis-je, Monsieur Lucas, ce n'est pas pour vous que je joüons à ce jeu-là, vous n'en êtes pas, retirez vous d'ici.

Mr ROBINOT.

Fort bien.

MATHURIN.

Oh! târigué je n'entens point de raillerie, & le Colin-Maillard n'est pas fait pour tout le monde, n'est-ce pas?

Mr ROBINOT.

Oüi, il faut prendre garde avec qui l'on y jouë, & ne se pas laisser attraper.

MATHURIN.

N'est-il pas vrai ? Quand se fera le mariage à Claudeine & moi j'aurons affaire à Paris ce jour-là, je vous en avertis.

Mr ROBINOT.

Tu n'auras pas la peine de venir si loin J'ai choisi ma maison de campagne comme plus convenable à mon dessein, & tu ne me vois à Andresy que pour cela.

MATHURIN.

Tâtigué que cela me vians bian ! acoutez, Monsieur, si vous m'en croiez, je ne ferons qu'une nôce de toutes les deux, & comme la miéne est la plus chetive, alle ira par-dessus le marché, ce sera autant d'épargné.

Mr ROBINOT.

Oh ! non, mon enfant, je ne ferai point de nôce, je crains trop l'éclat.

MATHURIN.

Un mariage sans nôce, Monsieur ? queule vargogne ! queu dévargondage ! Et mais vela toutes les manieres de la défunte ; vôtre femme vous a gâté, Monsieur Robinot.

Mr ROBINOT.

Tu ne m'entens pas, Mathurin, je veux dire que j'ai des raisons pour faire les choses à petit bruit. La petite personne que j'épouse n'est point sans avoir quelque Amant, & je suis bien-aise sur tout de prendre le temps qu'un certain Capitaine, qu'on appelle Eraste, est à sa garnison. La presence de ce drôle-là pourroit mettre obstacle à mon dessein.

MATHURIN.

Oui, voirement alle en y boutroit. Ce sont des enjoleux que ces Capitaines, ces attrappeux de filles.

Mr ROBINOT.

Assurément, & tout absent qu'est celui ci,

il est important de garder le secret.

MATHURIN.

Ne vous boutez pas en peine.

Mr ROBINOT.

Je ne me fie point à ma tante, je crains qu'elle n'ait donné quelques avis à ce Capitaine, & je te recommande sur toutes choses de faire si bonne garde aux environs de ce logis, que personne n'en puisse approcher sans que j'en sois averti.

MATHURIN.

Laissez-moi faire. Hé pargué la vela qui vianr, Madame vôtre tante, demandez-li de queu bois je me chauffe. Tout petit que j'étois, alle s'est queuquefois sarvi de moi pour en faire accroire à vôtre bon-homme d'oncle, & c'est morgué de pere en fils que je sommes attachez à la famille.

Mr ROBINOT.

Ma tante va m'amuser encore, & je manquerai le Bailli: dépêche, Mathurin, va dire au maître de l'Epée Roiale qu'il m'amene sa cavale à la porte de derriere, je traverserai le clos à pied tout en me promenant avec ma tante; ce sera autant de chemin de fait; va vîte.

MATHURIN.

Alle y sera plûtôt que vous, quelque vîte que vous alliais. En tout cas vous n'aurais qu'à attendre.

SCENE II.

Me BRILLARD, Mr ROBINOT.

Me BRILLARD.

AH, ah, mon neveu, vous voila encore? je vous croiois bien loin,

Mr ROBINOT.

Vous voiez, ma tante, j'avois quelques ordres à donner à Mathurin, & le temps s'est passé en les lui donnant.

Me BRILLARD.

Vous le consultiez apparemment sur vos amours ? c'est un homme de bon conseil pour ces sortes d'affaires que vôtre Mathurin.

Mr ROBINOT.

Je ne l'ai pas encore éprouvé là-dessus : mais, ma tante, si on l'en veut croire, ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il est utile à la famille.

Mr BRILLARD.

Hé, hé, brisons là-dessus. Il n'y a qu'à l'écouter, je crois, pour entendre de belles choses ; c'est encore un bon babillard. Mais vous, Monsieur mon neveu, que prétendez-vous faire de vôtre Mademoiselle Angelique ?

Mr ROBINOT.

Ce que j'en prétens faire ? hé, parbleu ma femme.

Mr BRILLARD.

Vôtre femme, mon neveu ? vôtre femme ? & ne vous souvient il plus que la défunte & vous l'aviez promise à Eraste ? Ils s'aiment, ils sont de même âge & de pareille condition, &...

Mr ROBINOT.

Oüi, ma tante, du vivant de la défunte je l'avois promise à Eraste : mais la défunte morte, vous ne trouverez pas mauvais que je la garde pour moi.

Me BRILLARD.

Oh ! bien faites, mon neveu, faites, vous allez faire de belles affaires. Pour moi je n'y donnerai point les mains, & je m'en vais quitter la maison, je ne sçaurois entendre tant gémir, tant soûpirer. La pauvre enfant n'oseroit dire ce qu'elle pense : mais je m'en doute bien. Je viens

de la laisser là-dedans avec une jeune Païsanne à peu près de son âge, peut-être lui ouvrira-t-elle son cœur plus volontiers qu'à moi : mais au bout du compte, mon neveu, l'on n'est point triste comme cela la veille de ses nôces, quand on épouse ce qu'on aime.

M. ROBINOT.

A cela prés, commençons toûjours par épouser, le reste viendra après comme il pourra, ma tante.

Me BRILLARD.

Le reste ne viendra peut-être que trop tôt, & il n'est pas difficile de faire l'horoscope d'un mari qui a épousé sa femme en dépit d'elle.

Mr ROBINOT.

J'en courrai les risques, ma tante, j'en courrai les risques. Je vous ai bien oüi dire à vous-même, que mon oncle ne vous devoit qu'à la persécution de vos parens. Nous sommes hardis, comme vous voiez, dans nôtre famille, n'auriez-vous point tiré mon horoscope sur la sienne ?

Me BRILLARD.

Jour de Dieu, mon neveu, ne raillons point sur de pareilles matieres, la chose est sérieuse, croïez-moi.

SCENE III.

Mr ROBINOT, Me BRILLARD, CLAUDINE.

CLAUDINE.

HE' venez vîte, Madame, venez vîte.

Me BRILLARD.

Qu'est-ce qu'il y a, mon enfant ?

CLAUDINE.

Venez m'aider à la retenir, vous dis-je.

Mr ROBINOT.

Qui retenir ?

CLAUDINE.

Cette Mademoiſelle Angelique. Je crains, Dieu me pardonne, qu'elle ne ſe défaſſe, elle ſe veut jetter dans le puits..

Me BRILLARD.

Se jetter dans le puits ? vous voyez, mon neveu.

CLAUDINE.

Elle pleure, elle ſe lamente, elle tape du pied, elle ſe tord les bras, elle ſe tourmente.

Me BRILLARD.

Et pourquoi fait-elle tout cela, ne te l'a-t'elle point dit ?

CLAUDINE.

Sifait vraiment.

Mr ROBINOT.

Hé bien ?

CLAUDINE.

Hé bien, Monſieur, elle dit qu'elle aime mieux mourir que d'épouſer un vilain, un pied plat, un laid mâtin, un vieux pénard.

Me BRILLARD.

Vous voyez, mon neveu.

CLAUDINE.

Comment, Madame, eſt-ce que vous croyez que c'eſt de Monſieur qu'elle parle ?

Mr ROBINOT.

Qu'eſt-ce à dire de moi ?

CLAUDINE.

Mais écoutez, Monſieur, cela pourroit bien être ; car elle dit qu'elle ne vous aime point, & je gagerois bien qu'elle dit vrai.

Mr ROBINOT.

La petite insolente ! Et pourquoi ne m'aimeroit-elle point ?

CLAUDINE.

Parce que vous ne lui paroissez point aimable. Et puis ; voulez-vous que je vous dise, il me paroît qu'elle en aime quelqu'autre.

Mr ROBINOT.

Elle en aime quelqu'autre ?

Me BRILLARD.

Vous voiez, mon neveu.

CLAUDINE.

Est-ce que vous vous êtes doutée de cela, Madame ?

Me BRILLARD.

Si je m'en suis doutée ? oui vraiment je m'en suis doutée.

CLAUDINE.

Oh ! bien n'en doutez plus, cela est certain.

Mr. ROBINOT.

Cela est certain ? qui te le fait accroire ?

CLAUDINE.

Ce qu'on m'a dit, & ce que j'ai vû.

Mr ROBINOT.

Et qu'as-tu vû ? que t'a-t-on dit ?

CLAUDINE.

Ne vous impatientez point, je m'en vois vous le dire : mais que cela ne vous fâche point au moins.

Mr ROBINOT.

Non, non, parle.

CLAUDINE

Hier au soir quand vous arrivâtes, il y avoit un grand jeune Monsieur qui étoit arrivé dès le matin.

Mr ROBINOT.

Un grand jeune Monsieur, ma tante !

CLAUDINE.

Vous ne le connoissez peut être pas vous, Monsieur ; mais il est de la connoissance de Mademoiselle Angelique, & c'étoit elle qu'il attendoit, ce n'étoit pas vous.

Me BRILLARD.

Hé bien ! mon neveu ?

Mr ROBINOT.

Hé bien, ma tante, il faut approfondir cette affaire, & chercher un peu...

CLAUDINE.

Bon, chercher, vous aurez beau chercher, vous ne trouverez rien, il est décampé.

Mr ROBINOT.

Comment décampé ? se sont-ils vûs ? se sont-ils...

CLAUDINE.

S'ils se sont vûs ? ils ont parlé ensemble.

Mr ROBINOT.

Ils ont parlé ensemble ?

CLAUDINE.

Oüi, vraiment, & c'est moi qui ai conduit tout ça, j'avois le mot.

Mr ROBINOT.

Tu avois le mot ? comment, impudente ?

CLAUDINE.

Oh dame, écoutez, je n'y entens point de malice ; ce jeune Monsieur m'avoit priée de faire en sorte qu'il dit seulement deux ou trois paroles à une jeune personne qui viendroit avec vous. Tout en arrivant je lui ai fait un signe, elle tout d'abord m'en a fait un autre ; j'ai recommencé, elle a continué ; j'ai passé devant, elle m'a suivie, & sans nous être jamais connuë, nous avons fort bien entendu tout ce que nous voulions nous dire.

Me BRILLARD.

Hé bien, mon neveu, vous hazarderez d'é-

pouſer cette petite perſonne malgré elle ?

Mr ROBINOT.

Si je l'épouſerai ? Mais il n'eſt pas queſtion de cela maintenant. Où t'a-t'elle ſuivie ? dis.

CLAUDINE.

Dans la ſalle où étoit ce jeune Monſieur ; & à peine s'étoient-ils dit quatre paroles en tremblant tous deux, on vous a entendu venir, on a caché le Monſieur dans le cabinet, où il a demeuré pendant tout le ſouper, & il n'en eſt ſorti que quand nous avons joüé le ſoir à Colin-Maillard, pendant que c'étoit vous qui l'étiez.

Mr ROBINOT.

Pendant que j'étois Colin-Maillard ? Ah ! je ne m'étonne pas ſi elle avoit hier tant d'envie d'y joüer.

CLAUDINE.

Le tour eſt fort plaiſant, n'eſt-ce pas ? Oh ces Demoiſelles de Paris ont l'eſprit bien plus joli que nous autres Païſannes.

Me BRILLARD.

Ha, merci de ma vie, vous paroiſſez une bonne piéce.

CLAUDINE.

Oh ! non en vérité, je ſuis trop innocente, & ce n'eſt que faute d'invention que le jour des fiançailles de Mathurin & de moi, ce pauvre Blaiſe, qui m'étoit comme ça venu parler en cachette, fut enfermé plus de vingt-quatre heures chez ma mere dans la grande huche pendant que tout le monde étoit à table : Il penſa étouffer, & il ne pût ſortir que le lendemain. Si j'avois eu de l'eſprit comme vôtre Mademoiſelle Angelique....

Me BRILLARD.

Allez, Claudine, retournez auprès d'elle, mon enfant, je vais vous joindre : en attendant tâchez de lui remettre l'eſprit, de lui faire entendre...

CLAUDINE.

Elle n'entendra rien, Madame, à moins que ce ne soit ce jeune Monsieur qui lui parle, ou que le vieux qu'elle craint lui promette de ne point l'épouser.

Mr ROBINOT.

Allez, impertinente, faites ce qu'on vous dit, & si vous vous mêlez encore de faire des signes davantage, j'avertirai Mathurin de l'histoire de la grande huche.

CLAUDINE.

Le grand malheur ! je voudrois qu'il la sçût, car je ne l'aime pas plus qu'on vous aime.

SCENE IV.

Mr ROBINOT, Me BRILLARD.

Me BRILLARD.

HE' bien, mon neveu ?

Mr ROBINOT.

Hé bien, ma tante.

Me BRILLARD.

Vous perseverez dans vôtre dessein ?

Mr ROBINOT.

Sans doute.

Me BRILLARD.

Une fille que vous voiez qui en aime un autre ?

Mr ROBINOT.

Elle en aimera tant qu'elle voudra : mais elle n'épousera que moi.

Me BRILLARD.

Hé ! qui vous fait vous obstiner dans cette résolution ?

Mr ROBINOT.

De trés-fortes raiſons, ma tante, mon repos, l'acquit de ma conſcience..

Me BRILLARD.

L'aquit de vôtre conſcience? Auriez-vous abuſé....

Mr ROBINOT.

Oui de ſon bien, ma tante, & c'eſt par maniere de reſtitution que je l'épouſe. Depuis douze ans qu'elle eſt ma pupille, ſes revenus & les miens ſe ſont tellement mêlez & confondus, que cela fait une eſpece d'embaras; & pour en ſortir aiſément, je veux tâcher de n'avoir de compte à rendre qu'à moi-même. C'eſt une raiſon que celle-là, comme vous voiez?

Me BRILLARD.

Oüi, & trés-forte même.

Mr ROBINOT.

Ce mariage-là me ſervira de quittance, & je voudrois bien pouvoir de même épouſer tous mes autres creanciers.

Mr BRILLARD.

Mais ſi les choſes ſe faiſoient un peu plus à l'amiable?

Mr ROBINOT.

A l'aimable, ou non, elles ſe feront: cependant comme on me pourroit imputer d'avoir ou ſurpris ou contraint cette petite créature, je vais prier mon couſin le Bailli de dreſſer lui-même les articles, & de donner un bon tour à l'affaire. Vous, ma tante, rentrez, je vous prie, aiez l'œil un peu ſur elle, & ſur la petite païſanne, & prenez garde aux ſignes ſur tout.

Me BRILLARD.

Je ne jouërai point à Colin-Maillard, je vous le promets.

Mr ROBINOT.

Je ſçaurai bien-tôt qui eſt le jeune homme?

& s'il est demeuré dans le Village ; il ne peut pas s'y cacher long-temps. Cependant, ma tante, il faut étourdir Angelique à force de jeux, d'amusement & de petites fetes, & tâcher, s'il se peut, d'empêcher qu'elle continuë de réflechir à l'engagement que j'exige d'elle.

Me BRILLARD.

Vous aurez bien de la peine à y réüssir.

Mr ROBINOT.

Il n'importe, tout coup vaille. Faites avertir les violons, & toute la jeunesse du Village, de se trouver ici tantôt à mon retour ; je tarderai le moins qu'il me sera possible. Sans adieu ma tante.

Me BRILLARD *seule.*

Je vous baise les mains, mon neveu. Hom le vieux fou qui pense amuser une fille de seize ans avec des Menêtriers de Village, & des jeux d'enfant. Ce n'est ni l'esprit, ni les oreilles, c'est le cœur qu'il faut amuser à cet âge-là. Mais que vois-je ? Est-ce toi, Lepine ?

SCENE V.

Me BRILLARD, LEPINE.

LEPINE.

Moi-même, Madame, à vôtre service.

Me BRILLARD.

Hé que viens tu faire ici, mon pauvre garçon ?

LEPINE.

Tâcher de vous rencontrer & de vous parler, Madame. Je vous rencontre & je vous parle, voila qui est fini.

Me BRILLARD.

Tu me parles : mais tu ne me dis rien. Que fait ton maitre ? a-t-il reçû ma lettre ?

LEPINE.

Oui, Madame, il est ici.

Me BRILLARD.

Eraste est ici ?

LEPINE.

Depuis hier matin, Madame. Il vit le soir Angelique en arrivant, il lui a parlé.

Me BRILLARD.

Quoi ! c'est lui qu'on a fait cacher dans ce cabinet...

LEPINE.

Oui, Madame, & qui en est sorti pendant que vous dormiez dans un coin de la salle, & que Monsieur Robinot jouoit à Colin-Maillard avec Angelique.

Me BRILLARD.

Mon neveu le croit à la garnison. Hé bien ! quelles mesures prend-il ? que prétend-il faire ?

LEPINE.

Tout ce qu'il vous plaira, Madame, il attend vos ordres, & je viens les prendre.

Me BRILLARD.

Il a fort bien fait de venir.

LEPINE.

Pas trop, Madame, & je crains bien qu'il ne soit arrivé que pour être de la nôce de sa maîtresse.

Me BRILLARD.

Oh non, non. Où est-il ? il faut que je lui parle.

LEPINE.

Il faut qu'il vous parle aussi, Madame.

Me BRILLARD.

Qu'il vienne, qu'il vienne, mon neveu n'y est pas ; & nous le ferons jouer à Colin-Maillard, s'il revient.

LEPINE.

Voici mon maître.

SCENE VI.

Me BRILLARD, ERASTE, LEPINE.

ERASTE.

AH ! Madame, que j'ai de graces à vous rendre des avis que vous m'avez donnez par vôtre lettre : mais suis-je assez-tôt arrivé pour mettre obstacle à mon malheur ?

Me BRILLARD.

Vous parlâtes hier à Angelique, que vous a-t-elle dit ?

ERASTE.

Nous n'avons pas eu le temps de nous entretenir.

Me BRILLARD.

Vous aime-t-elle ?

ERASTE.

J'ai lieu de le croire.

LEPINE.

Si elle ne vous aime pas, elle haït Monsieur Robinot du moins, voila ce qu'il y a de sûr.

Me BRILLARD.

Oüi : mais Monsieur Robinot prétend l'épouser, voila ce qu'il y a de plus certain.

LEPINE.

Et nous prétendons l'en empêcher nous, voilà de quoi il s'agit.

ERASTE.

Comment la tirer de ses mains, mon pauvre Lepine ?

LEPINE.

Il faut obtenir d'elle qu'elle y consente premierement. Si Madame étoit d'humeur à lui donner un bon conseil ; de bons conseils donnez bien à propos quelquefois, déterminent bien utilement la jeunesse.

Me BRILLARD.

Mais quels conseils pourrois-je lui donner moi ?

LEPINE.

Examinons un peu cela. Allons, de la vivacité, Monsieur, rêvons chacun de nôtre côté, & nous rassemblerons ensuite nos idées.

SCENE VII.

Me BRILLARD, ERASTE, LEPINE, MATHURIN.

MATHURIN.

TAtigué que ce Capitaine qui est amoureux de Mademoiselle Angelique baille martel en tête à Monsieur Robinot !

LEPINE.

Hé bien., Monsieur, trouvez-vous quelque chose ! hem.

ERASTE.

Non, rien du tout.

LEPINE.

Pauvre esprit !

MATHURIN.

Il croit qu'il est à la garnison, il pense que peut-être il est ici, il ne sçait morguene à quoi s'en tenir. Oh ! que c'est une sotte chose que d'être amoureux & défiant !

LEPINE.

Et vous, Madame, n'entrevoiez-vous rien qui pût...

Me BRILLARD.

Je ne ſçai par où m'y prendre.

LEPINE.

Quelle foibleſſe d'imagination !

MATHURIN.

Comment mergué vela la tante avec deux parſonnes qui avons la ph ſionomie de Capitaine.

LEPINE.

Seriez vous ſi peu ingenieuſe que cela pour vous-même ?

Me BRILLARD,

Je crois qu'oui, mon enfant.

LEPINE.

Oh ! je n'en crois rien moi, je m'y connois.

MATHURIN.

Approchons-nous plus prés pour acouter ce qu'ils diſont.

LEPINE.

Voions un peu. Mettez-vous à la place d'Angelique, par exemple.

Me BRILLARD.

Hé bien ?

MATHURIN.

Ils parlons d'Angelique, il ſe trame queuque choſe.

LEPINE.

Figurez-vous que vous êtes elle-même, que vous n'avez que ſon âge..

Me BRILLARD.

Hom, ce temps-là n'eſt pas ſi fort éloigné, qu'il ne me ſoit quaſi preſent, Monſieur de Lepine.

LEPINE.

Fort bien, Madame, vous entrerez mieux dans le fait de la choſe.

MATHURIN.

Dans le fait de la chose ? j'y suis quasi moi dans le fait de la chose.

LEPINE.

Vous êtes dans Mademoiselle Angelique ; & vous n'avez comme elle que quinze ou seize ans tout au plus.

Me BRILLARD.

Oh ! je valois mieux qu'elle à cet âge-là, sur ma parole.

LEPINE.

Vous êtes passionnément aimée de Monsieur Eraste que voila.

MATHURIN.

Justement.

LEPINE.

Qui est un joli homme, un grand garçon, beau, bien fait, Capitaine en pied dans un Regiment de garnison.

MATHURIN.

C'est morgué ly, c'est le Capitaine : achevons d'acouter.

LEPINE.

Ils sçavent bien aimer, Madame, ces Officiers de garnison, ils n'ont que cela à faire.

Me BRILLARD.

Hé ! à qui le dis-tu, mon enfant ? nous en avons quelquefois fait soûpirer quelques-uns.

LEPINE.

Je le crois bien. La peste, celui-ce est averti qu'un vieux magot qui est vôtre tuteur, vous veut épouser malgré vous. Il met d'abord en gage quelques vestes d'or, quelques just'aucorps galonnez, une montre d'Angleterre...

ERASTE.

Es-tu fou, Lepine, avec ton détail ridicule ?

LEPINE.

Hé! non, Monsieur, je ne suis point fou; laissez-moi faire, cela est bien touchant, n'est-ce pas, Madame?

Me BRILLARD.

Oui, je trouve cela fort tendre.

LEPINE.

Il prend la poste, il part, il arrive; il vous trouve outrée de desespoir de la violence qu'on veut vous faire, il soûpire, il pleure, il gemit, il se jette à vos pieds, il embrasse vos genoux.

Me BRILLARD.

Allons donc, tenez-vous, petit badin, vous m'attendrissez trop, vous m'attendrissez trop, je suis toute je ne sçai comment.

LEPINE.

Tant mieux, Madame, voila comme il faut que soit Angelique. Il vous conjure de prévenir par la fuite le malheur qui vous menace également l'un & l'autre.

MATHURIN.

Tàtigué que vela un drôle qui a la langue bian penduë.

LEPINE.

De consentir à un enlevement qui peut seul vous mettre à couvert des persecutions de ce vilain tuteur.

MATHURIN.

Un enlevement, la peste?

LEPINE.

D'abord vous ne répondez rien à cela, le mot d'enlevement vous effarouche.

Me BRILLARD.

Mais vraiment la proposition est un peu vive.

LEPINE.

Assurément, & Angelique est une fille bien née de s'en effaroucher; mais elle a pour amie

une perſonne de bon eſprit, comme vous, qui entre charitablement dans ſes intérêts, qui la raſſure contre ſes ſcrupules, qui lui dit naturellement que dans les maladies deſeſperées les remedes violens ſont neceſſaires, que c'eſt plûtôt une promenade qu'un enlevement. Cela donne à rêver à la petite fille.

Me BRILLARD.

Oui, ſans doute, cela donne à rêver.

LEPINE.

N'eſt-il pas vrai?

MATHURIN.

Quel enjoleux!

LEPINE.

Le Capitaine ſaiſit le moment de la reflexion. Il parle, il preſſe, il prie, s'arrache les cheveux, il ſe veut paſſer ſon épée au travers du corps; cela perſuade, Madame.

Me BRILLARD.

Ah! vraiment oui, cela perſuade, cela ne perſuade que trop. Ne m'en dis pas davantage, voila qui eſt fini: qu'on m'enleve; allons, qu'on m'enleve.

LEPINE

Comment, Madame?

Me BRILLARD.

Oui, me voila déterminée.

ERASTE.

Maugrebleu de la vieille folle.

LEPINE.

Eh! non, Madame, ce n'eſt pas pour l'enlevement que vous êtes Angelique. Vous changez de perſonnage ſur la fin, & vous devenez cette bonne amie qui lui conſeille la choſe.

Me BRILLARD.

Ah! cela eſt vrai. J'entre là-dedans; tu as raiſon. Je m'égarais un peu: mais tu dis les choſes d'une maniere ſi vive, ſi touchante, c'eſt

un

un tableau si naturel. Laisse-moi faire, va, je suis pénétrée, je vais le conseiller comme pour moi.

MATHURIN.

Hé, nannin, nannin, Madame, vous ne conseillerez rian; tâtigué queule conseilleuse!

Me BRILLARD.

Ce rustre-là nous écoutoit, je pense.

MATHURIN.

Oüi palsangué je vous acoutois, & bian en prend à Monsieur Robinot. Il a morgué bian raison de se défier de vous.

Me BRILLARD.

Que veut dire cet animal-là?

MATHURIN.

Ce que je veux dire, Madame? que ça n'est nì biau ni honnête, à l'âge que vous avez n'avez vous point de honte!

Me BRILLARD.

Quel insolent est-ce là?

MATHURIN.

Oh! oüi insolent, ta ta ta pa la pouf, il semble qu'il n'y a qu'à dire des injures.

ERASTE.

Qu'est-ce qu: c'est que ce faquin-là, Madame?

MATHURIN.

Faquin, Monsieur?

Me BRILLARD.

C'est le Jardinier de Monsieur Robirot, un marousle.

MATHURIN.

Nannin, nannin, Madame, Jardinier Concierge, & non pas Jardinier marousle, entendez-vous?

ERASTE

Oh! bien, Monsieur le Jardinier Concierge, vous me paroissez un maître fat, qui voulez faire l'important... Mais je vous av rtis...

LEPINE.

Hé, Monsieur, ne prenez pas garde à cet homme-là.

ERASTE.

Si...

MATHURIN.

Ah! oüi si... pargué qu'il y prenne garde s'il veut, en bian faisant on ne craint parsonne; je prends les interêts de mon maître une fois, & je ne ferons tantôt pas mal chapitrer Madame la tante.

Me BRILLARD.

Et moi de mon côté je te la garde bonne. Je vais songer à vos interêts, Eraste.

MATHURIN.

Oh! parguenne oüi, vela de biaux songemens. Tant que je serai ici, je vous mets morgué à pis faire.

Me BRILLARD.

C'est ce qu'il faudra voir. En attendant je vous demande pour toute reconnoissance, Eraste, de traiter ce coquin-là comme il le merite, je vous le recommande.

SCENE VIII.

ERASTE, LEPINE. MATHURIN.

MATHURIN.

HO, ho, ho, ho, ho, vela de bonnes chiennes de recommandations.

ERASTE.

Ecoute, mon ami.

MATHURIN.

Non morgué je ne sis pas vôtre ami, & ça

eſt bian vilain à un honnête Capitaine comme vous, d'avoir comme ça des enjoleux à gage qui venont prêcher dans les maiſons afin de parvartir les parſonnes foibles.

ERASTE.

Je perdrai patience.

LEPINE.

Voila un maraut qui prend tout le train de ſe faire battre. Mon camarade...

MATHURIN.

Hé bian, mon camarade ? Morgué, vous ne me parvartirez point, je ſis imparvartiſſable.

LEPINE.

Je le crois : mais ſi tu es ſi retif, voila mon maître Monſieur le Capitaine, qui eſt un peu brutal ordinairement, je le ſuis auſſi de mon métier.

MATHURIN.

Hé târigué ne le ſis-je pas itou moi de ma nature ? de brutal à brutal il n'y a que la main.

LEPINE.

Oüi : mais nous ſommes deux brutaux contre un, prens-y garde, tu te feras donner cent coups de bâton.

MATHURIN.

Cent coups de bâton !

LEPINE.

Oüi de mon maître ſeulement, & autant de moi.

MATHURIN.

Et autant de vous ? ça feroit deux cens ; voyez-vous.

ERASTE.

Juſtement.

LEPINE.

Il compte fort bien au moins, Monſieur.

MATHURIN.

Et vous parlez fort mal vous. Ce n'eſt mor-

gué pas comme ça qu'on m'amadouë. Hé si queule maniere ! allons, de l'honnêteté, de la douceur, on a tout de moi par la douceur, j'aime qu'on me prie.

ERASTE.

Ah ! s'il ne tient qu'à te prier...

MATHURIN.

Oüi : mais il y a maniere & maniere de prier.

ERASTE

Ne t'opose point à l'execution des desseins favorables qu'on veut faire prendre à Angelique, je t'en conjure.

LEPINE.

Je t'en conjure aussi.

MATHURIN.

Fort bien : mais avec quoi est-ce que vous faites ces conjurations, s'il vous plaît ?

ERASTE.

Avec toute l'ardeur imaginable, tous les sentimens de reconnoissance qu'un si bon office me peut inspirer.

LEPINE.

On ne peut mieux prier que cela, mon pauvre garçon.

MATHURIN

Si-fait morguenne on peut mieux prier. On m'a prié plus de cent fois pour des affaires comme ça : mais n'an s'y prenoit d'une autre façon.

LEPINE.

Comment ?

MATHURIN.

Oh ! il y a des parsonnes bian plus stilées les unes que les autres. Tenez, on tiroit un bourse d'abord, ça me bailloit de l'attention, ça me faisoit ouvrir les yeux, vous entendez bian ça, n'est-ce pas ?

LEPINE.

Oüi, à merveilles : mais...

MATHURIN.

On m'expliquoit la chose, j'acoutois ; on ouvroit la bourse, je boutois la main dedans sans qu'on me fist seigne : car je comprens facilement les choses moi, & il m'est avis que vous ne comprenez pas si bian vous, Monsieur le Capitaine.

LEPINE.

Si-fait, si-fait, nous comprenons bien : mais il y a une petite difficulté, c'est que nous ne pôrtons jamais de bourse nous autres.

MATHURIN.

Morgué tant pis, c'est pourtant un meuble bian necessaire.

LEPINE.

Vous avez raison : mais au défaut de bourse nous vous ferons nôtre billet si vous voulez, hem ?

MATHURIN.

Un billet ? non. Je n'avons pas de foi pour des billets de Capitaines.

LEPINE.

Mais...

MATHURIN.

Non, voyez-vous, je sis incorruptible.

LEPINE.

Mon pauvre garçon.

MATHURIN.

Il n'y a rien à faire. Je prens mon cœur par autrui moi. J'aime Claudeine autant que Monsieur Robinot aime Angelique, si on me l'enlevoit je mourrois de chagrin. Allons morguenne point de foiblesse, il ne faut pas qu'un Jardinier soit cause du trépassement de son maître, ça seroit trop parfide.

LEPINE.

Mais écoute donc.

MATHURIN.

Je n'acoute rien, l'attention me manque.

ERASTE.

Il faut pourtant absolument...

MATHURIN.

Point de brutalité, Monsieur, vous m'avez prié fort civilement, je vous refuse de même. Jusqu'au revoir, Monsieur le Capitaine.

LEPINE.

Hé attens, attens, on fera un effort.

MATHURIN.

Oh! oüi tarare, je vous en répons, ça vous aprendra une autre fois à porter une bourse.

SCENE IX.

ERASTE, LEPINE.

LEPINE.

Il a raison, Monsieur, c'est un grand secours que celui d'une bourse bien garnie, & malheureusement la nôtre ne l'est pas.

ERASTE.

Je dois recevoir de l'argent à Paris.

LEPINE.

Oüi: mais ce rustre-ci ne veut point de billet, & sans argent comptant ces maroufles-là.....

ERASTE.

Au défaut de l'argent comptant, il faut payer d'imagination; il est amoureux de cette petite Claudine, qui me fit parler Angelique.

LEPINE.

Hé bien, Monsieur?

ERASTE.

La voici que le hazard me livre le plus à propos du monde.

LEPINE.

Qu'en prétendez-vous faire ?

ERASTE.

Tu le verras. Tâche de rejoindre le Jardinier, & de l'amener ici comme ſans deſſein.

LEPINE.

Ah! je vous devine à peu prés. L'idée eſt bonne & nous en aurons bonne iſſuë.

SCENE X.

ERASTE, CLAUDINE.

CLAUDINE.

HE' que faites-vous là, Monſieur? que n'entrez-vous? Monſieur Robinot n'y eſt pas, & Mademoiſelle Angelique m'envoye vous chercher, pour vous dire qu'elle ſera ravie de vous voir. Allons, venez, venez.

ERASTE.

Non, demeurons, belle Claudine, je me plais mille fois plus avec vous qu'avec elle, & je voudrois y pouvoir demeurer toute ma vie.

CLAUDINE.

Avec moi, Monſieur? vous n'y ſongez pas. Eſt-ce que ce n'eſt pas pour Mademoiſelle Angelique que vous êtes venu ici ?

ERASTE.

Oüi, Claudine: mais je vous ai vûë; j'aimois hier Angelique en arrivant, auſſi-tôt que je vous vis, mon amour diminua pour elle.

CLAUDINE.

Oh ! vous mentez, Monſieur, cela ne s'eſt pas fait ſi vîte. Vous fûtes hier avec moi toute la journée & quand Mademoiſelle Angelique arriva, vous l'aimiez encore de tout vôtre cœur, je ſçai bien cela

ERASTE.

Non, je vous aſſure. Un reſte de tendreſſe combattoit pour elle, je vous l'avouë, mais dés le moment que je vous vis toutes deux enſemble, auſſi-tôt que je pûs comparer vos charmes aux ſiens...

CLAUDINE.

Vous me trouvâtes la plus jolie moi ?

ERASTE.

Sans comparaiſon.

CLAUDINE.

Hé bien, Monſieur, vous mentez encore, ou bien vous ne vous y connoiſſez, pas, & peut-être auſſi vous voulez m'en faire accroire ;

ERASTE.

Point du tout ? & pour marque de ma ſincerité, promettez-moi ſeulement de m'aimer, & je vous promets de ne voir Angelique de ma vie.

CLAUDINE.

Hé ſi donc, Monſieur, vous venez ici pour elle, & vous ne la verriez pas ; cela ſeroit beau vraiment.

ERASTE.

Il eſt vrai, je venois ici pour elle : mais je n'y demeure que pour vous, je vous aſſure.

CLAUDINE.

Si cela eſt comme ça, Monſieur, allez-vous-en ; car ça eſt inutile, nous ne ſommes pas pour être mariez enſemble.

ERASTE.

Pourquoi non, ſi vous voulez m'aimer, il n'y a rien de plus facile.

CLAUDINE.

Oüi de nous aimer : mais de nous marier, ce n'est pas de même ; & quand des Messieurs comme vous épousent de petites paysannes comme moy, on dit que ce n'est jamais pour tout de bon, & je veux que ce soit tout de bon qu'on m'épouse.

ERASTE.

Ce sera tout de bon aussi.

CLAUDINE.

Que ma mere, ma tante & mes cousines soient de la nôce.

ERASTE.

C'est comme je l'entens.

SCENE XI.

ERASTE, CLAUDINE, MATHURIN.

MATHURIN.

OH ! palsanguenne en vela bian d'une autre, Claudeine avec cet enjoleux de Capitaine.

CLAUDINE.

Mais comment faire, Monsieur ? il faudroit donc me défiancer d'avec Mathurin ?

MATHURIN.

Se défiancer d'avec moi ? Le vela morguê après.

CLAUDINE.

Car nous sommes fiancez, je vous en avertis.

ERASTE.

On vous défiancera, voila une belle bagatelle. Aimez-moy seulement.

CLAUDINE.

Oh ! ce n'eſt pas-là la difficulté, je vous aimerai mieux que lui, c'eſt un vilain, un ruſtre, en butor.

MATHURIN.

Fort bian, nôtre accordée, fort bian. Vous dites-là de biaux Vars à nôtre loüange.

CLAUDINE.

Eſt-ce que tu étois-là, Mathurin ?

MATHURIN.

Oüi palſanguenne j'y étois, ça ne va pas mal ; ſtanpendant je ne ſommes que fiancez, & que ſera-ce donc quand je ſerons mari & femme ?

CLAUDINE.

Oh ! ne t'embaraſſe pas de ça, nous ne le ſerons point, c'eſt ce Monſieur-là qui m'épouſe.

MATHURIN.

Bon, qui t'épouſe, queu peſte de conte.

CLAUDINE.

Il n'y a point de conte, il m'épouſe tout de bon : le voilà, demande-lui plûtôt.

MATHURIN.

Hé ! que t'es ſotte, Claudine, ne t'affie morguenne pas à ça, ce ſont des feintes.

ERASTE.

Non, Monſieur le Jardinier, non, ce ne ſont point des feintes, Claudine ſera ma femme, je vous en répons.

MATHURIN.

Comment vôtre femme ?

CLAUDINE.

Hé bien, Mathurin ?

ERASTE.

Je me fais un plaiſir ſenſible de réparer l'injuſtice du ſort qui l'a fait naître payſanne.

CLAUDINE.

C'eſt bien de la bonté à vous, Monſieur. Tu entens, Mathurin.

ERASTE.

Que j'ai d'impatience de la voir habillée d'une belle étoffe d'or.

CLAUDINE.

Mathurin !

ERASTE.

Avec une belle croix de diamans & de belles pierreries à ses oreilles.

CLAUDINE.

Ho, Monsieur ! Sont-ce-là des feintes, Mathurin ?

ERASTE.

Qu'elle sera brillante dans ce beau carosse que je lui ferai faire !

CLAUDINE.

Un carosse, Mathurin !

MATHURIN.

Par la jarnigué vela une mauvaise langue ; il n'y a morgué pas un mot de vrai à tout ce qu'il dit-là. Et comment te bailleroit-il tout ça ? aga tiens, Claudeine, son valet ni lui n'avont pas seulement de bourse.

ERASTE.

Non, Monsieur le Jardinier, pour acheter vos soins auprès d'Angelique, dont je ne me soucie plus : mais pour rendre Claudine la plus heureuse personne du monde, vous verrez que rien ne nous manquera.

CLAUDINE.

Oh ! moyennant que cela soit comme ça, je vous aimerai bien, Monsieur, je vous en réponds.

MATHURIN.

La parfide ! qu'il dise vrai ou non, la vela morgué emboisée. Monsieur le Capitaine, mettez la main à la conscience, je sommes fiancez Claudeine & moi, est-ce que vous voudriais me faire ce tort-là ?

ERASTE.

Que veux-tu que je te dise ? je trouve Claudine si charmante, & tu m'as fait tant de difficultez pour Angelique.

MATHURIN.

Oh ! palsanguenne s'il ne tiant qu'à ça, je vous en ferai encore davantage pour stelle-ci.

ERASTE.

Nous trouverons moyen de les surmonter.

CLAUDINE.

C'a ne sera pas mal-aisé, Monsieur, je vous veux déja moi, c'est le principal ; il n'y a plus qu'à me demander en mariage à ma mere, elle le voudra bien aussi, je vous en répons.

MATHURIN.

Hom, masque.

ERASTE.

Je ferai tout ce qu'il faudra faire, ne vous mettez pas en peine.

CLAUDINE.

Dépêchez-vous donc, Monsieur, je vous en prie, je m'en vais faire part de mon bonheur à tout le Village.

SCENE XII.

ERASTE, MATHURIN.

MATHURIN.

ALle ne me dit pas adieu tant seulement. Qieu dommage qu'alle soit si gentille & si changeuse : comment faire ?

ERASTE.

Oh çà, mon pauvre garçon, enseigne-moi vîte, je te prie, où demeure la mere de cette aimable enfant,

MATHURIN.

Comment morgué, que je vous l'enſeigne ? j'aimerois mieux que vous fuſſiais pendu.

ERASTE.

Tu ne veux pas me le dire ? je le ſçaurai de quelqu'autre.

MATHURIN.

Mais acoutez donc, Monſieur le Capitaine ; une petite parole..

ERASTE.

Hé bien ?

MATHURIN.

Eſt-ce que vous êtes fou de vouloir épouſer cette petite criature-là ? c'eſt une maleigne bête, je vous en avartis.

ERASTE.

Elle me paroît ſi ſimple, ſi douce.

MATHURIN.

Alle ne vaut rien, ne vous y fiez pas.

ERASTE.

Je ne me ſçaurois perſuader cela.

MATHURIN.

Alle me change pour vous, parce que je ne ſis que Jardinier, & que vous êtes Capitaine; alle vous changera contre queuque Colonel, prenez-y garde. Hé fy c'eſt un volage.

ERASTE.

Je trouverai moien de la fixer.

MATHURIN.

Hé! morgué n'entreprenez pas ça, c'eſt une dévargondée, une petite libartine.

ERASTE.

Quelle apparence que tu diſes vrai ? tu veux l'épouſer.

MATHURIN.

C'eſt que ça eſt bon pour moi, qui ne ſis que de Village : mais vous....

ERASTE.

Mon parti eſt pris, rien ne me peut changer.

MATHURIN

Hé ! ne me baillez pas cette mortification-là ; Monſieur le Capitaine. Comme on ſe moquera de moi.

ERASTE.

Je n'y ſçaurois que faire.

MATHURIN.

Je vous en prie.

ERASTE.

Non.

MATHURIN.

Je me boute à vos pieds.

ERASTE.

Cela eſt inutile.

SCENE XIII.

ERASTE, LEPINE, MATHURIN.

LEPINE.

Comment donc ? qu'eſt-ce que cela ſignifie, Monſieur ? C'étoit nous qui prions tantôt cet animal-là, & je le trouve à vos genoux.

ERASTE.

Ah ! mon pauvre Lepine, il s'eſt fait depuis tantôt auſſi d'étranges révolutions dans mon cœur.

LEPINE.

Comment donc, Monſieur ?

MATHURIN.

Il va épouſer mon accordée ?

LEPINE.

Ton accordée ?

MATHURIN.

Oüi, il est tombé tout subitement amoureux de Claudeine.

LEPINE.

Ah! Monsieur, où est la charité? voudriez-vous faire ce tort-là à ce pauvre diable?

MATHURIN.

Oüi.

ERASTE.

Ma passion est trop vive, je n'en suis pas le maître.

L'EPINE.

Il faut l'être, Monsieur: allons, allons, un peu d'humanité, voila un pauvre coquin que vous mettez au desespoir.

MATHURIN.

Cela est vrai. Parlez pour moi, Monsieur Le-peine, je vous en conjure.

LEPINE.

As-tu une bourse?

MATHURIN.

Je vous ferai un billet de cent francs.

L'EPINE.

De cent francs? je suis plus honnête que toi; je l'accepte. Oh çà, Monsieur, il faut avoir un peu de conscience dans la vie. Voila des gens qui sont fiancez une fois, je regarde cela moi comme mari & femme, & pour une petite fantaisie qui vous passe dans la tête, vous venez troubler la paix d'un ménage, cela n'est pas bien.

MATHURIN.

Oüi, ça seroit fort mal-honnête, Monsieur le Capitaine.

LEPINE.

Le voila rêveur....nous en viendrons à bout. Le beau dessein à un homme comme vous d'épouser une paysanne, une petite étourdie ap-

paremment ſans conduite, ſans jugement, ſans retenuë, ſans ſcrupule.

MATHURIN.

Alle eſt encore pis que vous ne dites.

LEPINE.

Il en reviendra, laiſſez-moi faire. Elle vous fera peut-être au premier jour le même tour qu'elle fait à cet homme-ci.

MATHURIN.

C'eſt ce que je ly diſois, Monſieur de Lepeine.

LEPINE.

Et cependant vous rompez pour elle des engagemens trés-ſolides, vous oubliez Mademoiſelle Angelique.

ERASTE.

J'ai peine à l'oublier, je te l'avouë, l'amour combat encore un peu pour elle.

LEPINE.

Il faut ſe laiſſer vaincre, Monſieur, il faut ſe laiſſer vaincre.

MATHURIN.

Oüi, il n'y a pas de honte à ça.

ERASTE.

Un tendre ſouvenir me rapelle à ſes charmes.

MATHURIN.

Retornez-y, Monſieur le Capitaine.

ERASTE.

J'y trouve tant d'obſtacles.

MATHURIN.

Morgué je les leverons, ne vous boutez pas en peine.

ERASTE.

Non, je fais cas de ta fidelité, je ne veux point que tu trahiſſes ton Maître.

MATHURIN.

Oh! palſangué, je la trahirai.

LEPINE.

Voila un fort honnête garçon, Monsieur.

ERASTE.

Il mourroit de douleur.

MATHURIN.

Morguenne il ne m'importe, partant que j'aie Claudeine.

ERASTE.

Ce seroit une trop grande perfidie à toi de me livrer une personne qu'il regarde comme sa femme.

MATHURIN.

C'a n'y fait rian, je vous la livrerai. J'aime mieux que vous épousiais sa femme que la mienne.

LEPINE.

Il a raison, Monsieur, il n'y aura point de mal à tout cela, je n'y trouve qu'un petit inconvenient.

MATHURIN.

Pargué je n'y en trouve point moi.

LEPINE.

Hom, sifait, sifait il y en a.

ERASTE.

Comment qu'est-ce ?

LEPINE.

Monsieur Robinot s'informe de nous dans le Village, on est venu de sa part au Cabaret demander qui nous sommes.

ERASTE.

Hé bien ?

LEPINE.

Avant qu'Angelique se soit déterminée à ce que vous souhaitez, il se passera du temps peut-être, de jeunes filles qui sortent du Convent sont un peu barguigneuses quelquefois.

ERASTE.

Hé bien ?

LEPINE.

Hé bien, hé bien, si Monsieur Robinot vient à sçavoir que c'est vous qui êtes ici, il se tiendra sur ses gardes, & cela rendra l'execution de vos projets plus difficile.

ERASTE.

Tu as raison, que faire à cela!

MATHURIN.

Que faire? il n'y a qu'à déloger du Cabaret, faire semblant de partir & changer de figure.

ERASTE.

Comment changer de figure?

MATHURIN.

Parguenne oüi. J'ai un grand dadais de cousin qui est tout fait comme vous, il vous baillera un habit, j'en baillerai un à vôtre homme moi, n'an vous prenra pour queuques Paysans des environs, & vous aurais comme ça tout le temps d'ajuster toutes vos manigances.

LEPINE.

Cela est de fort bon sens, Monsieur, ne perdons point de temps, allons.

MATHURIN.

Venez, venez, je vous aurons biantôt fagotez, & puis aprés ça je songerons au reste.

LEPINE.

Dépêchons, Monsieur: voila un bon garçon; ce seroit conscience de lui prendre son accordée.

SCENE XIV.

CLAUDINE, MATHURIN.

CLAUDINE.

MAthurin, hola ho Mathurin, écoute donc; j'ai quelque chose à te dire.

MATHURIN.

Bon tant mieux, j'ai à te parler itou moi, je m'en vas revenir.

CLAUDINE.

Ma mere dit que tu ailles vîte la trouver; qu'il faut que tu lui rendes sa parole.

MATHURIN.

Oh! pargué nannin je ne ly rendrai pas, je ne sis pas si bête; & tu seras trop heureuse de me r'avoir, va, laisse faire.

SCENE XV.

CLAUDINE *seule.*

JE serai trop heureuse de le r'avoir! il aura dit du mal de moi à ce Monsieur peut-être: mais cela n'aura rien fait, il m'aime trop. Mais voici cette Mademoiselle Angelique.



SCENE XVI.

ANGELIQUE, CLAUDINE.

ANGELIQUE.

AH ! ma pauvre Claudine, à quoi t'amuses-tu donc ; que tu es lente : as-tu trouvé ce jeune Monsieur ?

CLAUDINE.

Oüi vraiment je l'ai trouvé : mais je crois que vous l'avez perdu vous, Mademoiselle Angelique.

ANGELIQUE.

Je l'ai perdu ! comment ?

CLAUDINE.

J'ai eu beau lui dire que vous lui vouliez parler, que Monsieur Robinot n'y étoit pas, que ce seroit un grand plaisir pour vous de le voir.

ANGELIQUE.

Hé bien ?

CLAUDINE.

Il m'a dit que ce n'en seroit pas un pour lui ; qu'il aimoit mieux demeurer avec moi.

ANGELIQUE.

Demeurer avec toi !

CLAUDINE.

Oüi vraiment, &c. que si je voulois l'aimer, il y demeureroit toute sa vie.

ANGELIQUE.

Hé bien ?

CLAUDINE.

Hé bien ! Mademoiselle, je l'ai bien voulu.

ANGELIQUE.

Comment, impudente?

CLAUDINE.

Impudente? Oh! doucement, s'il vous plaît; je ſerai bien-tôt plus grande Dame que vous. Mais voyez un peu avec ſon impudente!

ANGELIQUE.

Ce qu'elle me dit-là n'eſt pas concevable: elle a perdu l'eſprit, ou bien Eraſte eſt devenu fou. Non, non, il n'y a pas d'aparence qu'il la préfére à moi.

CLAUDINE.

Il n'y a pas d'apparence? ah! voyez donc comme il n'y en a pas. Hom, quand j'aurai de belles pierreries aux oreilles, avec ces beaux habits dorez dans ce beau caroſſe qu'il me fera faire...

ANGELIQUE

Elle extravague aſſurément. Ma pauvre Claudine, ma chere enfant, parlons ſérieuſement, je te prie.

CLAUDINE.

Je vous parle ſérieuſement auſſi.

ANGELIQUE.

Eraſte eſt amoureux de toi?

CLAUDINE.

Comme un perdu. Il m'épouſe dés demain: il eſt allé demander le conſentement de ma mere.

ANGELIQUE.

Il eſt allé demander le conſentement de ta mere?

CLAUDINE.

Oüi vraiment, & il eſt ſi hâté, ſi hâté de m'épouſer, qu'il m'épouſeroit ſans ça ſi je voulois. Demandez à Mathurin, on va me défiancer d'avec lui.

ANGELIQUE.

Tout cela peut être. Elle parle avec une

confiance qui m'assassine ; & ce qui me desespere le plus, je ne vois point Eraste : il dévroit me chercher, il m'évite, il est infidelle.

CLAUDINE.

Oh ! pour ça oüi, je vous en répons : demandez à Mathurin, vous dis-je, il m'a chanté poüille ; il est aussi fâché que vous, & il n'y a que le Monsieur & moi qui soions bien-aises.

ANGELIQUE.

Ah ! Claudine, Claudine ! vous m'avez trahie.

CLAUDINE.

Je vous ai trahie moi. Je ne vous connois quasi point, suis-je obligée de refuser ma fortune pour l'amour de vous ? Non pas, s'il vous plaît, je ne suis pas si sotte, il faut prendre son bon quand on le trouve.

ANGELIQUE.

Non, cela n'est point, ce sont des contes, je ne suis point assez touchée de cette prétenduë perfidie, j'y serois plus sensible si elle étoit véritable : mais qu'elle le soit ou non, il néglige de me voir & de me parler pendant l'absence de Monsieur Robinot, cette apparence de mépris lui coûtera cher s'il m'aime encore ; & s'il ne m'aime plus, il ne joüira pas au moins du plaisir de croire qu'on ne l'aura pas prévenu.

CLAUDINE.

Oüi, c'est bien dit. Oh ! pour ce qui est de cela vous ne sçauriez mieux faire que de prendre vôtre parti.

ANGELIQUE.

Si je le prendrai ! Dûssai je le reste de mes jours traîner une vie languissante & malheureuse avec Monsieur Robinot, prévenons, du moins en apparence, en lui donnant la main, la honte de n'avoir pû garder un cœur qui devoit n'être qu'à moi.

CLAUDINE.

C'eſt bien prendre la choſe. Et tenez le voila tout à propos.

SCENE XVII.

Mr ROBINOT, ANGELIQUE, CLAUDINE.

Mr ROBINOT.

AH, ah ! c'eſt vous mignonne, vous voila bien émûë, qu'avez-vous ?

ANGELIQUE.

Je ſuis dans un état un peu violent, Monſieur, je vous l'avouë, & les momens de vôtre abſence ont donné lieu à des reflexions qui m'ont très-cruellement agitée.

Mr ROBINOT.

Comment, comment donc ?

ANGELIQUE.

Ne vous allarmez point, elles n'ont ſervi qu'à me faire ſentir tout le tort que j'avois de refuſer l'offre de vôtre cœur.

CLAUDINE.

Voila bien du changement, Monſieur, comme vous voiez.

ANGELIQUE.

C'eſt à vous que je dois mon éducation, & la reconnoiſſance que j'en ai ne ſçauroit ſouffrir de retardement : trop heureuſe ſi le don de ma main peut aujourd'hui m'acquiter envers vous du ſoin que vous avez pris de mon enfance.

Mr ROBINOT.

Ah ! le charmant aveu, les douces paroles !

je ne me ſens pas de joie, & il ne tient qu'à moi de mourir de plaiſir tout ſubirement.

CLAUDINE.

C'eſt moi, Monſieur, qui ſuis cauſe de ça.

Mr ROBINOT.

Toi, Claudine? que je te ſuis redevable! Oh pour cela, mignonne, je ne m'attendois pas à te trouver ſi raiſonnable à mon retour. Ces ſentimens-là te ſont venus bien à propos; mon couſin le Bailly doit arriver dans un moment avec nos articles tout dreſſez & tout prêts à ſigner, & nôtre mariage eſt une affaire à terminer dès demain ſi nous voulons.

ANGELIQUE.

Dès demain, Monſieur! non, dés aujourd hui: point de retardement.

CLAUDINE.

Dés aujourd'hui! ces perſonnes de Paris ſont bien preſſées.

Mr ROBINOT.

Mais aujourd'hui, mignonne....

ANGELIQUE.

Vous heſitez, Monſieur, & vous voulez que je croie que vous m'aimez?

Mr ROBINOT.

Il y a dans ces ſortes d'affaires de certains délais auſquels il faut bien: ...

ANGELIQUE.

Les délais ne me conviennent point.

Mr ROBINOT.

Cela eſt admirable! oh bien, mignonne, on vient à bout de tout avec de l'argent, je m'en vais voir ce qui ſe peut faire, & je t'en viendrai dire des nouvelles. Ah! l'heureux changement, l'heureux changement! adieu, ma poule.

SCENE

SCENE XVIII.

ANGELIQUE, CLAUDINE.

CLAUDINE.

LE voila presque aussi aise que moi.

ANGELIQUE.

A quoi je m'engage, & quelle résolution viens-je de prendre! Mais que vois-je? Ah! juste Ciel!

CLAUDINE.

Ah! c'est lui, c'est ce Monsieur qui m'aime, & qui s'est habillé en Paisan pour me faire plaisir.

ANGELIQUE.

L'indigne Amant! je n'en puis plus douter, c'est un perfide.

SCENE XIX.

ERASTE, ANGELIQUE, CLAUDINE.

ERASTE.

CHarmante Angelique, je mourois d'impatience...

CLAUDINE.

Avez-vous vû ma mere, Monsieur?

ERASTE.

Non, pas encore... La tante de Monsieur Robinot vous a-t-elle parlé d'un dessein...

CLAUDINE.

Mais dépêchez-vous donc de parler à ma

mere, Monſieur, s'il vous plaît.

ERASTE.

Tout à l'heure. Vous ne me dites mot, me méconnoiſſez-vous, Angelique? Je le pardonnerois à vos yeux : mais vôtre cœur dévroit vous dire que ſous cet habit de Païſan vous voyez le tendre, l'amoureux Eraſte.

ANGELIQUE.

Ah! ſcelerat!

ERASTE.

Moi ſcelerat, aimable Angelique?

CLAUDINE.

Mais qu'eſt-ce que c'eſt donc que ça, Monſieur? vous diſiez que vous ne la verriez plus, & vous lui parlez plûtôt qu'à moi.

ANGELIQUE.

Cet habillement-là vous ſied à merveille, & celle pour qui vous l'avez pris vous eſt bien redevable. Adieu, Monſieur.

ERASTE.

Je veux vous expliquer...

ANGELIQUE.

Ne me ſuivez pas.

ERASTE.

Voulez-vous ma mort?

ANGELIQUE.

Non vraiment? vivez, Monſieur le Païſan, vivez pour vôtre aimable Païſanne, & joüiſſez avec elle....

ERASTE.

Quelle eſt vôtre erreur, Angelique! il faut vous dire.

CLAUDINE.

Elle eſt fâchée de ce que vous m'aimez, & elle va épouſer Monſieur Robinot par dépit.

ERASTE.

Epouſer Monſieur Robinot?

ANGELIQUE.

Oüi, traître, & mon plus grand chagrin, c'est que cela ne puisse pas t'en donner.

ERASTE.

Adorable Angelique, écoutez.

ANGELIQUE.

Ne me suivez pas, vous dis-je.

ERASTE.

Ah! je ne vous quitterai point, aimable Angelique, que je ne me sois justifié du crime imaginaire que vous m'imputez.

SCENE XX.

CLAUDINE, MATHURIN.

CLAUDINE.

Comme il court aprés, Mathurin, qu'est-ce que ça veut dire?

MATHURIN.

Il y a morgué bian de la bizarrerie là-dedans.

CLAUDINE.

Je n'y comprens rien.

MATHURIN.

Je m'en vas te l'expliquer. Ce sont de drôles de parsonnes que ces gens de Paris.

CLAUDINE.

Comment?

MATHURIN.

Quand ils sont Monsieux ils couront les Païsannes, s'habillont-ils en Paisans, c'est aux Demoiselles qu'ils en voulont. Ils ne faisont jamais rian de ce qu'ils devont faire. Ha, ha, ha.

CLAUDINE.

Ah! Mathurin, je crois que celui-ci s'est moqué de moi, mon pauvre Mathurin.

MATHURIN.

Oüidà, oüidà, ça se pourroit bian; ils sont un tantinet gausseux ces drôles-là.

CLAUDINE.

Les vilaines gens! Tu vaux mieux que tout ça toi, Mathurin, tu n'es point trigaut.

MATHURIN.

Oh! morgué non.

CLAUDINE.

Tu reviens si aisément quand on t'a donné quelque chagrin.

MATHURIN.

C'est vrai, je n'ai point de fiel.

CLAUDINE.

Hé bien touche donc-là. Va, je t'aime mieux que personne.

MATHURIN.

Oh! nanin, nanin, je ne te veux point faire pardre ta fortune.

CLAUDINE.

Je n'en veux point d'autre que la tienne.

MATHURIN.

Non, je te veux voir dans ce biau carosse, avec cet habit d'or & ces pend'oreilles.

CLAUDINE.

Bon, c'est encore un bon nigaud avec ses contes: va, Mathurin, je n'y serai plus attrapée.

MATHURIN.

Tu me le promets au moins?

CLAUDINE.

Oüi, je te le promets.

MATHURIN.

Hé! bian vela qui est fait, je te le pardonne. Cependant vois-tu, autant ç'en seroit si j'avions déja été mari & femme, j'étois folle de ly, &

il n'en faut morgué pas plus que ça pour gâter un ménage.

CLAUDINE.

Tu as raiſon.

MATHURIN.

C'eſt que, vois-tu, Claudeine, il eſt bon que tu ſçaches ça. Il en eſt du ménage, vois-tu, comme d'une charuë, où ſont attelez le mari & la femme ? tant qu'ils tiront tous deux de conçart, la charuë va bian : mais ſi la femme ſe met queuque fantaiſie dans la çarvelle, le mari ſe chagraine, l'un tire à dià, l'autre à uriau, la charuë deviant mal attelée, & le ménage s'en va à tous les diables.

CLAUDINE.

Cela eſt fort bien dit, Mathurin. Que tu as d'eſprit !

MATHURIN.

Oh ! ce n'eſt pas par l'eſprit que je ſçai ça, c'eſt par l'experience, & ma défunte à moi tiroit à uriau tout autant que parſonne de ſa ſorte : mais acoute donc, ne va pas faire de même.

CLAUDINE.

Non, non, va, ne crains rien.

MATHURIN.

Vela nos gens qui revenont, & qui ne querellont plus.

CLAUDINE.

C'eſt cette bonne Madame qui les a raccordez;



SCENE XXI.

Me BRILLARD, ANGELIQUE, ERASTE, MATHURIN, CLAUDINE.

ANGELIQUE.

Ne me trompez-vous point, Eraste?

Me BRILLARD.

Non, je ſuis caution de ſa ſincerité.

ERASTE.

S'il vous en faut encore quelqu'autre, voila Mathurin qui vous rendra compte...

MATHURIN.

Tout ce qu'il en faiſont n'étoit que gausſerie. Je ſommes racommodez moi & Claudine.

CLAUDINE.

Oüi? c'eſt un plaiſant viſage vraiment d'avoir crû ſe moquer de moi, on donne bien là-dedans.

ANGELIQUE.

Ah! qu'ai-je fait? Eraſte, vous n'êtes point coupable, vous m'aimez, & mon dépit m'a fait promettre à Monſieur Robinot de l'épouſer dés aujourd'hui.

ERASTE.

Je dégagerai vôtre parole, avoüez-moi de tout ſeulement, & conſentez au deſſein que l'on vous a dit.

ANGELIQUE.

M'en aller ſeule avec vous: prendre la fuite?

Me BRILLARD.

Je vous accompagnerai moi, je ſervirai de chaperon, j'aime à voyager.

ANGELIQUE.

C'est une démarche si peu de mon goût...

MATHURIN.

Paix, voila Monsieur Robinot.

ANGELIQUE.

Sa presence me détermine. Je ferai tout ce que vous voudrez, Eraste.

SCENE XXII.

Mr ROBINOT, Me BRILLARD, ANGELIQUE, ERASTE, CLAUDINE, MATHURIN.

Mr ROBINOT.

ME voila de retour, moutonne, & tu feras mariée dés ce soir, comme tu le souhaites.

ANGELIQUE.

Que cet espoir me flâte agréablement, Monsieur, & que je serai contente de ma destinée !

Mr ROBINOT.

La pauvre enfant; comme elle m'aime ! vous voyez, ma tante ?

Me BRILLARD.

Cela est vrai, mon neveu, je le sçai mieux que personne.

Mr ROBINOT.

Qui est cet homme-là, Mathurin ? j'ai quelque idée de son visage.

MATHURINE.

La grande marveille ! vous l'avez queuquefois vû ici peut-être. C'est un de mes cousins d'auprés de Bourgenville, qui ayant oüi dire dans le Village qu'on disoit qu'il y auroit ici des Menêtriers...

Mr ROBINOT.

Oüi j'ai donné ces ordres-là, y avez-vous songé, ma tante ?

MATHURIN.

Parguenne oüi, c'est moi qui les ai avartis, & ils ne tarderont pas à venir .. Hé bian l'ai-je dit ? Qui ne les voit, les entend, les vela eux-mêmes avec tout le Village.

Mr ROBINOT

Ils viennent le plus a propos du monde, rangeons nous, & faisons-leur place Ah ! mignonne, je ne me sens pas de joïe, & je vais cabrioler comme un jeune homme de quinze ans.

Les Violons, Haut-bois, Païsans & Païsannes occupent les deux côtez du Théâtre.

PREMIER AIR.

Chantons, cabriolons, dansons,
Pour amuser une aimable jeunesse.
Un galant suranné se sert de nos chansons :
Venez, fillettes & garçons,
Prendre part à nôtre allegresse.
Sans éfaroucher les barbons,
Quand on veut plaire à sa maîtresse,
Les plaisirs sont de toutes les saisons.

ENTRE'E.

SECOND AIR.

Un vieux corbeau,
Amant d'une jeune hyrondelle,
Ne vouloit pas qu'un franc moineau
S'aprochât d'elle :
Mais cet amoureux passereau,
Sous une figure nouvelle,
S'empara du cœur de la belle,
Et le laid, le vilain oyseau
En eut dans l'aîle.

ENTRE'E.

TROISIE'ME AIR. 1. Couplet.

Ne nous parlez point d'un amant,
Qui près de nous pleure & soupire,
Pour mieux nous prouver son tourment;
Mais de celui qui nous fait rire,
Qui mene au Bal, à l'Opera;
Le bon amant que celui-là.

2. Couplet.

Ne me parlez point de Maman,
Qui ne chante pour toute notte
Que la retraite ou le Convent:
Mais d'une qui vendroit sa cotte,
Pour nous tirer du celibat:
Bonne maman que celle-là.

ANGELIQUE.

Ah! c'est assez chanter, danser, changeons d'amusement, Monsieur, je vous en prie.

MATHURIN.

Alle a raison, j'aime itou la divarsité moi.

Mr ROBINOT.

Tout comme tu voudras, fanfan; tu n'as qu'à dire.

ANGELIQUE.

Joüons à quelques petits jeux.

MATHURIN.

Oüi, à cache-cache-mitoulas, à la cleumissette, à la queuleuleu.

CLAUDINE.

Oh! non, non, à Colin-Maillard: c'est un joli jeu que Colin-Maillard, n'est ce pas, Monsieur?

ANGELIQUE.

Ah! oüi, j'aime le Colin-Maillard à la folie.

Mr ROBINOT.

Ah! fy, je ne le puis souffrir moi. Dispensez-moi, mignonne...

ANGELIQUE.

Oh! non, Monſieur, vous y joüerez, cela ſeroit beau vraiment, qu'au moment de ce qui va ſe faire, vous manquaſſiez de complaiſance.

Mr ROBINOT.

Mais c'eſt que....

CLAUDINE.

Allez, allez, Monſieur, ne craignez rien, il n'y a point de Monſieur dans le cabinet.

Mr ROBINOT.

Et dans la grande huche n'y eſt-il point encore Blaiſe?

MATHURIN.

Hem, plaît-il, qu'eſt-ce que vous dites de Blaiſe?

CLAUDINE.

Il dit qu'il fera tout ce qu'on voudra, qu'il en eſt bien aiſe. C'à, c'à, allons vîte, au doigt moüillé, voyons qui le ſera.

ANGELIQUE.

Donne, donne-moi que je tire la premiere.

CLAUDINE.

Non pas s'il vous plaît, c'eſt au maître du logis que l'honneur appartient, & il eſt bon qu'une femme s'accoûtume de bonne heure à porter reſpect à ſa perſonne. Allons, Monſieur.

Mr ROBINOT.

Allons, je le veux bien, voyons. Claudine eſt fille d'ordre.

CLAUDINE.

Et vous êtes Colin-Maillard, Monſieur. Tiens, Mathurin, voila un mouchoir blanc, bouche-lui bien les yeux.

Mr ROBINOT.

Le ſort tombe toûjours ſur moy, cela eſt étrange.

MATHURIN.

Oüi: mais ſtanpendant que je jouërons, que

les Menêtriers joüiont itou, & poursuivons de nous divartir, ça n'en sera que mieux. On ne prendra pas sti qui chante.

Pendant que Mathurin bande les yeux à Monsieur Robinot, le Divertissement continuë.

PREMIER AIR.

Au jeu d'amour, comme à Colin-Maillard,
Tout dépend du hazard.
Sous un bandeau que peut servir l'adresse?
Tel échape souvent que l'on croit tenir bien;
Pour prix d'une longue tendresse
Tel croit tenir le cœur de sa Maîtresse,
Qui souvent ne tient rien.

Entrée de gens qui joüent à Colin-Maillard avec Monsieur Robinot.

BRANLE. 1. Couplet.

Amans, qu'un jaloux inquiete,
Sçachez profiter du hazard,
Et faites vite la retraite,
Pendant qu'il fait Colin-Maillard.

Eraste, Angelique, & Madame Brillard s'en vont précipitamment, & l'on continuë de chanter.

2. Couplet.

Monsieur Robinot homme sage
Ferme les yeux; le fin renard!
Il ne verra pas son dommage
Tant qu'il sera Colin-Maillard.

SCENE DERNIERE.

Mr ROBINOT, LE BAILLY, MATHURIN, CLAUDINE.

LE BAILLY.

AH! ah! qu'eſt-ce que tout ceci? Fort bien; je ſuis bien aiſe de voir ainſi tout le Village en joie à la veille d'une nôce.

Mr ROBINOT.

Ah! parbleu je tiens quelqu'un pour le coup; il ne m'échapera pas. C'eſt un homme juſtement, oüi, c'eſt Mathurin.

LE BAILLY.

Non, c'eſt moi, couſin; je ne ſuis pas du jeu; mais il n'importe.

MATHURIN.

Oh! parguenne, Monſieur, vous êtes pris pour dupe, vous croïais me tenir: allons, allons, rebouchez-vous les yeux.

Mr ROBINOT.

Non, voila qui eſt fini, je ne ſçaurois plus joüer, cela m'étouffe; continuez vous autres. Hé bien, couſin?

LE BAILLY.

J'ai vôtre affaire toute prête dans ma poche, le Contrat tout dreſſé, il n'y a qu'à le ſigner.

Mr ROBINOT.

Oüi, c'eſt bien dit, ſignons. Je n'ai jamais rien fait avec tant de joie. Allons, mignonne.... Comment donc, où eſt Angelique?

MATHURIN.

Pargué, Monſieur, pendant que je joüons à

Colin-Maillard, je crois qu'alle eſt allée joüer à la cleumiſſette.

Mr ROBINOT.

Qu'eſt-ce que cela veut dire ?

MATHURIN.

Vous aportez le Contrat trop tard, Monſieur le Bailly, la mariée eſt partie.

Mr ROBINOT.

Angelique partie ?

MATHURIN.

Oui, vela Madame vôtre tante & le couſin de Bourgenville qui l'emmenont ; ils l'avont enrôlée, & ils diſont que c'eſt une recruë pour un Capitaine

Mr ROBINOT.

Pour un Capitaine ?

CLAUDINE.

C'eſt ce Monſieur du cabinet d'hier au ſoir.

Mr ROBINOT.

Ah ! je ſuis trahi, je ſuis aſſaſſiné !

CLAUDINE.

Vous n'êtes pas heureux à Colin-Maillard, n'y jouez plus.

Mr ROBINOT.

Vous étiez tous de concert, vous êtes des coquins, des canailles. Allons, couſin, ils ne peuvent être loin, courons après ; & ſi je les attrape, je les ferai tous pendre, & ma tante, & Angelique même

MATHURIN.

Oh ! palſanguenne il aura biau courir, il ne fera pendre parſonne. Allons, enfans, les Menêtriers ſont païez ; pendant qu'il courra que chacun ſe prenne par la main, & achevons nôtre Branle. Je ne craignons plus le Capitaine, vela une bonne épeine hors de mon pied ; touche-là, Claudeine.

3. Couplet du Branle.

Au cœur d'une Dame galante,
Amans, voulez vous avoir part?
N'ayez point l'ame défiante,
Faites toûjours Colin-Maillard.

4. Couplet.

Nombre de femmes & de filles
Seroient au Convent tôt ou tard,
Si leurs maris ou leurs familles
Ne faisoient pas Colin-Maillard.

5. Couplet.

Quand une femme à la Bassette
Feint de plumer quelque Richard;
Loin d'interroger la Coquette,
Maint époux fait Colin-Maillard.

6. Couplet.

Heureux qui rit d'une inhumaine,
Qui vit gay, content & gaillard:
A tout ce qui fait de la peine
Heureux qui fait Colin-Maillard.

7. Couplet.

Aminte est severe & cruelle,
Et rebute un Amant vieillard;
Qu'un jeune Amant soit auprès d'elle;
La belle fait Colin-Maillard.

8. & dernier Couplet.

Vôtre plaisir nous interesse,
Pour nos soins ayez quelque égard;
Sur les défauts de nôtre Piéce
Faites, Messieurs, Colin-Maillard.

FIN.

L'OPERATEUR BARRY,

COMEDIE,

Repreſentée pour la premiere fois le 11. Octobre. 1702.

ACTEURS
du Prologue.

Mr DANCOURT, } Comediens.
Mr. LE-COMTE, }

Me DE CHANVALLON, Comedienne.

Mr BARRY, Operateur.

JODELET, Valet de Mr Barry.

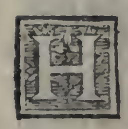
LA FRANCE, Décorateur.

PROLOGUE.

SCENE PREMIERE.

Mr LE COMTE, LA FRANCE.

Mr LE COMTE.



OLA hé Champagne, la France, quelqu'un, Monsieur Dufort.

LA FRANCE.

Monsieur.

Mr LE COMTE.

Qu'est ce que c'est donc que cette décoration-là ? un Operateur sur nôtre Théâtre ! se moque-t-on de nous ?

LA FRANCE.

Ma foi, Monsieur, je ne sçai ce que c'est.

SCENE II.

Mr LE COMTE, Mr DANCOURT.

Mr LE COMTE.

AH ! vous voila, Monsieur Dancourt, est-ce de vôtre ordonnance que les Operateurs viennent vendre leurs marchandises dans nôtre Hôtel ?

Mr DANCOURT.

Ma foi, Monsieur, il me semble que depuis quelque temps nous avons si peu de débit de la nôtre, que ce ne seroit pas trop mal fait de loüer la Boutique.

Mr LE COMTE.

Oüi: mais de la loüer à un Operateur, ce seroit une chose ridicule, ne vous en déplaise, & je ne sçache rien de plus deshonorant pour la Comedie.

Mr DANCOURT.

Hé que vous importe pourvû que l'Operateur la fasse mieux valoir qu'un autre, & que le profit vous en revienne.

Mr LE COMTE.

C'est de quoi je doute qu'il la fasse bien valoir.

Mr DANCOURT.

J'en doute aussi pour le moins autant que vous: mais il n'y a point de mal d'en faire l'experience: au bout du compte que voulez-vous faire? la meilleure partie de nos acteurs & de nos Actrices est à Fontainebleau depuis un mois, nous n'avons pû joüer que cinq ou six Pieces, que nous avons recommencées, quatre ou cinq fois chacune; pensez vous que cela soit fort agreable au Public, & qu'il ne paroisse pas là-dedans une negligence qui fait aussi qu'on nous néglige?

Mr LE COMTE.

Mais cette negligence apparente, Monsieur, prétendez vous la réparer avec une farce d'Operateur, une Dame Gigogne, un Gille, un Gautier-Garguille, un Capitan?

Mr DANCOURT.

Non: mais on connoîtra du moins que le petit nombre d'Acteurs qui demeure à Paris, se donne du soin pour plaire, & ce petit nombre ne pouvant suffire par lui-même à joüer de cer-

taines pieces anciennes ou nouvelles, on ne peut que nous ſçavoir gré de laiſſer Monſieur l'Operateur Barry donner une eſpece de nouveauté, qui ſera peut être moins mal reçûë que nous ne penſons l'un & l'autre.

Mr LE COMTE.

Oh bien, Monſieur, l'Operateur me révolte; je vous l'avouë, & je vous déclare que c'eſt malgré moi....

Mr DANCOURT.

Et malgré Mademoiſelle de Chanvallon ſur tout, elle s'étoit habillée pour joüer la Payſanne du Medecin malgré lui. La voila aux priſes avec Monſieur Barry, laiſſons les faire, ils ont auſſi bonne tête & auſſi bonne langue l'un que l'autre, & la Scene naturelle qu'ils vont vous donner vaudra peut-être mieux que ſi elle étoit étudiée.

SCENE III.

Me DE CHANVALLON, Mr BARRY, Troupe de Valets de Barry.

Me DE CHANVALLON.

Vous ſortirez, Monſieur, vous ſortirez.....

Mr BARRY.

Non Signora, non, je ne ſortirai point, mi ſouis un Foreſtier, une perſonne de ma profeſſion: un homme comme mi, qui a un caractere eſt bien reçû par tout.

Me DE CHANVALLON.

Que voulez-vous dire avec vôtre caractere? Eſt-ce que vous êtes ſorcier, mon ami; vous

en avez assez la mine, & vos figures choquantes, & vos visages heteroclites ne sont point faits pour ce Théâtre-ci.

JODELET.

Madame, Madame, visage vous-même, on ne traite point des gens comme nous de visages, afin que vous l'entendiez.

Me DE CHANVALLON.

Ah! que de bruit, n'y a-t-il pas-là quelqu'un de ces Messieurs: qu'on fasse monter la Garde, pour mettre dehors ces originaux-là.

Mr BARRY.

Me mettre dehors mi & qui aura la hardiesse de porter la main sur la mia persona. Mais je vois bien que c'est une bourse que l'on me fait, vous êtes une espionne de la Medecine, une Carabine de la Faculté, un supôt d'Apotiquaires peut être, payée des Medecins que ma réputation annéantit, & dont l'ignorance crasse va se dissiper à l'aspect du Soleil de la veritable Medecine: mais je ferai taire l'envie, je parlerai si haut, qu'on m'entendra aux quatre coins de l'Univers, au Levant, au Couchant, au Midy, au Septentrion.

JODELET.

Au Nord, au Sud, à l'Est, à l'Ouest, entendez-vous, Madame?

Me DE CHANVALLON.

Messieurs les babillards, je vous dévisagerai moi, si vous ne vous taisez.

Mr BARRY.

Mi que je me taise? que je me taise mi? & qui parlera donc, si je ne dis mot, mi qui suis piou Oratour que Ciceron, piou sage que Caton, piou sçavant cent fois qu'Aristote, qui possede toutes les langues, & tous les idiomes de la terre: le Grec, le Latin, le Siriaque, le Caldéen, l'Arabe, l'Hebreu, le Suedois, le

Danois, le Laponois, l'Iroquois, le Chinois, le Tonquinois & le Cochinchinois.

JODELET.

Et qui outre cela ſçait lire & écrire, afin que vous le ſçachiez.

Me DE CHANVALLON.

Maudit harangueur, te tairas-tu? Il y a ici nombre d'honnêtes gens que tu étourdis de ton babil.

Mr BARRY.

Nombre d'honnêtes gens! Bon, tant mieux, c'eſt ce que je cherche, & ce que j'ai tant de peine à trouver.

Me DE CHANVALLON.

Cet homme-là a encore plus de babil que moi, toute femme que je ſuis. Il n'y a pas moïen de le faire taire, il vaut mieux ceder.

SCENE DERNIERE.

Mr BARRY, & ſes Valets.

Mr BARRY.

VOus voiez, Meſſieurs & Meſdames, vous voiez, dis-je, le plus grand perſonnage du monde, un Virtuoſe, un Phenix pour ſa profeſſion, le Parangon de la Medecine, le ſucceſſeur d'Hipocrate en ligne directe, & l'heritier de ſes Aphoriſmes, le ſcrutateur de la nature, le vainqueur des maladies, & le fleau de toutes les Facultez. Vous voiez, dis-je, de vos propres yeux un Medecin methodique, Galenique, Hipocratique, Pathologique, Chimique, Spagirique, Empirique.

JODELET.

Et un Medecin qui ſçait la Medecine, cela n'eſt pas commun.

Mr BARRY.

Je ſuis, Meſſieurs & Meſdames, ce fameux Melchiſedec Barry. Comme il n'y a qu'un Soleil dans le Ciel, il n'y a auſſi qu'un Barry ſur terre. Il y a quatre-vingt-treize ans que je faiſois un bruit de diable à Paris, n'y a-t-il perſonne ici qui ſe ſouvienne de m'y avoir vû ? En quel lieu de l'Univers n'ai-je point été depuis ? quelles cures n'ai-je point faites ? Informez-vous de moi à Siam, on vous dira que j'ai guéri l'Elephant blanc, d'une colique nefretique. Que l'on écrive en Italie, on ſçaura que j'ai délivré la Republique de Raguſe d'un cancer qu'elle avoit à la mammelle gauche. Que l'on demande au grand Mogol qui l'a ſauvé de ſa derniere petite verole, c'eſt Barry. Qui eſt-ce qui a arraché onze dents machelieres, & quinze corps aux pieds à l'infante Atabalippa ? quel autre pourroit-ce être que le fameux Barry ?

JODELET.

Pour peu que vous en doutiez, allez vous-même ſur les lieux, on vous en dirai des nouvelles.

Mr BARRY.

Mais, me direz-vous, je n'ai que faire de vos remedes, je me porte bien, je ne ſuis, Dieu merci, ni pulmonique, ni aſmatique, je n'ai ni pierre, ni gravelle, ni fluxion, ni catharre, ni rhumatiſme. Hé tant mieux, le Ciel en ſoit loüé, c'eſt ce que je demande. Eſt-ce l'interêt qui me fait agir : non, Signori, non. J'ai piou de bien que je n'en veux : mais j'ai d'autres ſecrets où le beau ſexe ne ſera peut être pas inſenſible. Je vous apporte, Meſdames, hé quoi : le treſor de le beauté, le magazin des agrémens, l'arcenal

de l'amour. Je vous apporte de quoi pouſſer la beauté & la jeuneſſe juſques par-de-là la décrepitude.

JODELET.

C'eſt lui qui m'a rendu beau comme vous me voiez.

Mr BARRY.

Je porte avec moi un baume du Japon, qui noircit les cheveux gris, & dément les Extraits baptiſtaires, une pommade du Perou qui rend le teint uni comme un miroir, & recrepit les trous de la petite verole. Une quinteſſence de la Chine, qui agrandit les yeux, & rapproche les coins de la bouche, fait ſortir le nez à celles qui n'en ont guéres, & le fait rentrer à celles qui en ont trop. Enfin un Elixir ſpecifique, que je puis appeller le ſuplément de la beauté, le réparateur des viſages, & l'abregé univerſel de tous les charmes qui ont été refuſez par la nature. Mais vous autres, belles Dames, vous n'avez pas beſoin de mes ſecrets, je le ſçai, je le vois, ce reduit eſt aujourd'hui le centre des charmes & de la beauté, & je vois bien qu'il faut attendre un autre jour pour le debit de mes treſors, & me borner preſentement au ſeul honneur de vous donner en impromptu, le divertiſſement d'une eſpece de petite Farce, telle que j'en faiſois autrefois repreſenter aſſez prés d'ici. Nous y joindrons un petit Balet, où tout le monde entrera maſqué. Que l'on jouë ſeulement un petit air, pour donner le temps à mes Acteurs de ſe diſpoſer pour leurs rôles.

Les Violons joüent une ouverture, après laquelle la Comedie commence.

Fin du Prologue.

ACTEURS
de la Comedie.

GAUTIER-GARGUILLE, pere d'Isabelle.

SPACAMONTE, Capitan, Amoureux d'Isabelle.

MOSTELIN, Amant d'Isabelle.

ZERBINETTE, Voisine de Gautier-Garguille.

ISABELLE.

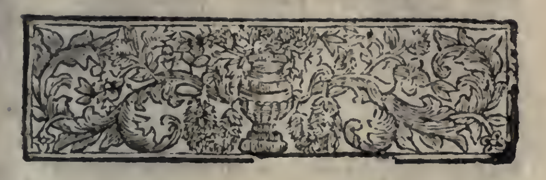
JODELET, Valet de Madame Garguille.

CASCARET, petit Laquais.

Troupe de Masques & de Violons pour le Bal.

La Scene est à Paris.

L'OPE-



L'OPERATEUR BARRY, COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

GARGUILLE *seul.*



UE la volonté de l'homme est changeante ! &, comme disoit fort bien à feu mon grand-pere feu son grand pere à lui, qui étoit un fort grand personnage, il n'y a rien de certain dans le monde comme le changement. Ce que nous souhaitions hier nous déplaît aujourd'hui, & ce que nous voulons aujourd'hui, nous fatiguera demain. Je me suis ennuyé d'être garçon, un Notaire de mes amis m'a marié, je voudrois bien être veuf J'ai souhaité des enfans, le Ciel m'a donné une fille, & je me trouverois fort heureux si quelqu'un m'en vouloit débarasser. Mais voici le Capitan Spacamonte : ce fanfaron-là ne me plaît point. Il vient vers moi, me voudroit-il quelque chose ?

SCENE II.

GARGUILLE, SPACAMONTE.

SPACAMONTE.

JE baiſe les pieds & les mains, & tout ce qu'on peut baiſer avec bien-ſeance au bonhomme Gautier-Garguille.

GARGUILLE.

Serviteur, Seigneur Spacamonte.

SPACAMONTE.

Hé bien comment vous en va, pauvre diable?

GARGUILLE.

Fort bien, grace au Ciel, & vous voiez le plus malade de la famille.

SPACAMONTE.

Vous êtes vieux, attaqué de goutes parfois, ſujet aux fluxions, aux catharres, aux rhumatiſmes.

GARGUILLE.

Cela n'eſt rien. Hors un mal de tête qui me tient preſque toûjours, une douleur de dents continuelle, mon petit rhume de poîtrine ordinaire, une colique qui me prend de temps en temps dans le bas ventre, le mouvement de cette hanche-là que je n'ai pas bien libre, de grandes laſſitudes dans les cuiſſes, & la jambe gauche qui me refuſe un peu le ſervice : à cela prés je me porte à merveilles, & je ſuis toûjours gay & gaillard, comme vous voyez.

SPACAMONTE.

Allez, mon ami, je défie la mort de vous prendre par maladies, & j'ai deſſein de vous tuër à force de joïe,

GARGUILLE.

Comment me tuër a force de joïe!

SPACAMONTE

Si vous en échapez, bon-homme, je vous tiens l'ame bien tenace.

GARGUILLE.

Et qui pourroit me causer cet excés de plaisir?

SPACAMONTE.

Vôtre bonne fortune. Vous m'avez plû, je vais devenir vôtre gendre.

GARGUILLE.

Oh! je ne mourrai point de cela, ni ma fille non plus, je vous assure.

SPACAMONTE.

Sottise, bagatelle, vous déguisez. Je cours avertir mes parens, & les prier du festin que je vous commande de commander.

GARGUILLE.

Attendez, Seigneur Spacamonte, priez vos parens de vôtre enterrement plûtôt que de la nôce; je vais vous tuër à force de chagrin.

SPACAMONTE.

Comment me tuër de chagrin?

GARGUILLE.

Oüi, le chagrin est plus mortel que la joïe, & vous n'aurez pas ma fille, je vous en avertis: ha, ha, ha.

SPACAMONTE.

Ha, ha, ha... Un petit mot, bon-homme. J'aurai vôtre fille, la Mademoiselle Garguille, vôtre femme me l'a promise.

GARGUILLE.

Ma femme vous l'a promise.

SPACAMONTE.

Hé donc, belle demande! & j'ai fait serment d'exterminer, fût-ce vous, le premier coquin qui auroit l'audace de s'y oposer.

GARGUILLE.

Hé! bien, cela est clair.

SPACAMONTE

Cette enfant est toute ajustée, toute déguisée pour le petit Bal qui se donne. Je vais souper à fond, puis je viendrai la prendre, & nous épouserons immédiatement aprés la danse; n'est-ce pas vôtre avis?

GARGUILLE.

Est-ce celui de ma femme?

SPACAMONTE.

Oüi, certes.

GARGUILLE.

Et le vôtre aussi aparemment?

SPACAMONTE.

Hé! cadedis sans doute.

GARGUILLE.

Deux avis valent mieux qu'un, je n'ai pas le mot à dire.

SPACAMONTE.

Je suis ravi de vous trouver sage. Si vous cessiez de l'être je vous réduirois. *Sans adieu*, beau-pere.

SCENE III.

GARGUILLE *seul.*

BEau-pere... voila un mariage bientôt bâti. Je ne veux point de ce Breteur-là dans ma maison. Que faut-il que je fasse? Il me vient une pensée. Les conseils des femmes ne sont pas mauvais quelquefois. Voici la maison de Zerbinette; elle est de ma connoissance, & cette petite vieille Italienne en sçait beaucoup. Opposons femme à femme, & malice à malice, elle trouvera peut-être moyen d'empêcher ce mariage qui me fait de la peine. Hola quelqu'un.

SCENE IV.

GARGUILLE, ZERBINETTE.

ZERBINETTE.

A *Buon dì, buon dì, Signor Gautier Garguille, dèh come stà Vossignoria?*

GARGUILLE

Laissez-là vôtre baragoin, de grace, & parlez François, si vous voulez que nous nous entendions

ZERBINETTE.

Francese? volontieri: che volete da me? son tutt' al vostro servitio.

GARGUILLE.

Madame Zerbinette, si je vous parlois Turc, y comprendriez-vous quelque chose?

ZERBINETTE.

Signor nò.

GARGUILLE.

Dites vous oüi ou non?

ZERBINETTE.

Signor sì

GARGUILLE.

Dites-vous non ou oüi?

ZERBINETTE.

Sì nò è nò è sì, conform' à l'occasionne.

GARGUILLE.

Mais écoutez donc, c'est pour une affaire de conséquence que je viens vous consulter? vous êtes de mes amies: parlons François, je vous en conjure.

ZERBINETTE.

Voila qui est fait, *Saretè contente.* De quoi s'agit il?

GARGUILLE.

Ma femme veut marier nôtre fille Iſabelle ; & comme le mari qu'elle prétend lui donner ne me plaît pas, je viens vous prier de m'aider à rompre ce mariage.

ZERBINETTE.

O che gioia ! che guſto !

GARGUILLE.

Encore ? hé de grace.

ZERBINETTE.

Ce n'eſt pas à vous, c'eſt à moi que je parle.

GARGUILLE.

Oüi : mais comme c'eſt moi qui vous parle, c'eſt à moi qu'il faudroit répondre.

ZERBINETTE.

Vous avez raiſon. Et qui eſt ce mari qui ne vous plaît pas ?

GARGUILLE.

Un certain Capitan, un bateur de pavé, qui eſt ſi ſouvent au Cabaret, & qu'on voit preſque tous les jours yvre, le Seigneur Spacamonte.

ZERBINETTE.

Ohime che bruta beſtia !

GARGUILLE.

Madame Zerbinette.

ZERBINETTE.

Cela ne vous regarde pas, c'eſt une réflexion.

GARGUILLE.

Mais refléchiſſez en François, je vous en ſuplie.

ZERBINETTE.

En François ou autrement, je vous répons que ſi vous voulez me laiſſer faire, le Capitan Spacamonte n'épouſera point vôtre fille.

GARGUILLE.

Aſſurément.

ZERBINETTE.

Assurément. Faites-moi parler à elle.

GARGUILLE.

Entrez au logis, ma femme n'y est pas, & elle ne reviendra que demain.

ZERBINETTE.

La conjoncture est admirable, & je serai bien-aise que cela me donne occasion de passer avec vôtre fille toute la soirée.

GARGUILLE.

Vous pourrez aller au Bal ensemble, je vais l'en avertir.

SCENE V.

ZERBINETTE *seule*.

LA fortune se déclare pour ce pauvre garçon qui m'est tantôt venu faire confidence de la passion qu'il a pour Isabelle. Pour peu que je me mêle de cette affaire, l'amour sera bien tôt de nôtre parti, & la fortune, moi & l'amour, nous faisons une assez bonne petite societé Venez, venez, Seigneur Mostelin, j'ai de bonnes nouvelles à vous aprendre.

SCENE VI.

MOSTELIN, ZERBINETTE.

MOSTELIN.

HE' bien, ma chere Zerbinette, tu viens de parler au pere de l'adorable Isabelle ? Il

eſt de te amis aparemment? tu devois bien hazarder de lui dire quelque choſe en ma faveur.

ZERBINETTE.

Comment? vous n'êtes pas amoureux de lui peut-être? c'eſt ſa fille à qui vous en voulez, c'eſt à elle à qui il faut s'adreſſer.

MOSTELIN.

Ma timidité eſt auſſi forte que mon amour, l'une combat ce que m'inſpire l'autre. J'ai beſoin de tes conſeils pour me déterminer, & de ton adreſſe pour devenir heureux.

ZERBINETTE.

Ni mes conſeils, ni mon adreſſe ne vous manqueront dans le beſoin. Je vais commencer pas vous ménager un entretien avec Iſabelle. Je dois paſſer la ſoirée avec elle, hazardez de lui écrire pour me donner occaſion de parler. Elle va venir ici, allez-vous-en.

MOSTELIN.

L'Amour me défend ce que tu m'ordonnes.

ZERBINETTE.

La raiſon vous commande ce que l'Amour vous défend.

MOSTELIN.

L'Amour eſt plus fort que la raiſon.

ZERBINETTE.

Que la raiſon triomphe à preſent, l'Amour triomphera tantôt.

MOSTELIN.

Mais, Zerbinette.

ZERBINETTE.

Voila avec elle un coquin de valet qui eſt l'eſpion de la mere, retirez-vous, & me laiſſez prendre langue : adieu.

MOSTELIN.

Je t'obéïs aveuglement.

ZERBINETTE.

Je vous rendrai ſervice de même,

SCENE VII.

GARGUILLE, ISABELLE, ZERBINETTE, JODELET.

GARGUILLE.

VEnez, ma fille, voila Madame Zerbinette; qui est une personne d'esprit de nos voisines avec qui je veux que vous fassiez connoissance.

ISABELLE.

Je vous suis bien obligée, mon pere, de me donner de si bonnes habitudes.

GARGUILLE.

Elle ne vous donnera que de bons conseils, & je veux que vous fassiez absolument tout ce qu'elle vous dira.

ISABELLE.

Je n'aurai pas de peine à vous obéïr, mon pere.

ZERBINETTE.

Et moi, Madame, je ne vous conseillerai rien que vous n'aïez envie de faire,

GARGUILLE.

Débarasse-nous de ce fanfaron de Capitan; tâche de faire en sorte que ma fille prenne de l'amour pour quelque autre, afin qu'elle contredise sa mere, sans que je paroisse me mêler de cela moi. Ote-toi de-là toi, gros coquin, que viens tu faire ici?

JODELET.

Madame m'a dit de prendre garde à sa fille, qui est sa fille plus que la vôtre, & au cas qu'elle parlât à d'autres qu'au Seigneur Spacamonte, d'écouter tout ce qu'on lui diroit.

ZERBINETTE.

Je le désirai bien de nous entendre, ne vous mettez pas en peine.

SCENE VIII.

ISABELLE, ZERBINETTE, JODELET.

ZERBINETTE.

Signora amabilè.

ISABELLE.

Oligeante personne!

ZERBINETTE.

Sapete la lingua Italiana?

ISABELLE.

Signora sì

ZERBINETTE.

La parlate un poco?

ISABELLE.

Un tantino.

ZERBINETTE.

Tanto meglio, qu'est animal accio non intenderà i nostri discorsi.

JODELET.

On m'a dit d'écouter, mais je n'y entens rien. Est-ce que ce n'est pas parler que ce qu'elles disent-là?

ZERBINETTE.

Con tanta bellezza è tantiè gratè, portate voi nel petto un cuor insensibile.

ISABELLE.

Non hà sentito fin adesso che antipatia, m'à sento benche formato per un altro uso.

ZERBINETTE.

O benissimo pensato!

JODELET.

Il faut pourtant bien qu'elles s'entendent, car elles se répondent l'une à l'autre.

ZERBINETTE.

Deh qual è l'oggetto della vostra antipatia.

ISABELLE.

Un certo Capitano che mia madre mi vuol dar, per sposo malgrado mio.

ZERBINETTE.

Questo non sacrà: vi dispiacerebbe ch' un altro amante v'insegnasse à far del vostro cuore quell' uso al quale lo credete destinato.

ISABELLE.

Sarebbe cosa nuova signora, e sapete che le cose nuove piacciono volontieri alle giovinette.

JODELET.

J'examine leurs gestes pour tâcher de deviner quelque chose, & elles ont l'esprit de ne point gesticuler. Il y a bien de la malice là-dedans.

ZERBINETTE.

Se questo Amante vi scrivesse negherește: di leggere la sua lettera.

ISABELLE.

Conforme ai consigli che mi darete, Signor, m'hà ordinato mio padre di far tutto quel che mi direte.

JODELET.

Que je suis fâché de ne sçavoir pas le Latin; car c'en est-là.

ZERBINETTE.

Deh quali consigli vorreste ch' io vedessi?

ISABELLE.

Quei che sapete che mi piacerebbero.

ZERBINETTE.

Vi darò quelli medesimi che desiderate mà bisognerebbe fare entrare quel Baronaccio di spia ne' nostri interessi. Con lusinghe e denari si viene à

capo d'ogni cosa, mà veramente. Je ne m'apercevois pas que nous avions auprès de nous un jeune homme tous des plus beaux & des mieux faits. Hé ! où avois-je les yeux ?

JODELET.

Ho, Madame ! Elle me cajolle, elle veut m'attraper.

ZERBINETTE.

C'est quelqu'un de vos parens, aparemment? Monsieur vôtre frere peut être ?

JODELET.

Avec tout cela, il faut que j'aïe bonne mine.

ZERBINETTE.

Qu'il paroît avoir d'esprit & de politesse !

JODELET.

Oh ! point du tout, Madame. Tenons-nous sur nos gardes.

ZERBINETTE.

Qui est ce jeune Monsieur-là, Madame ? je vous prie.

ISABELLE.

C'est un domestique que ma mere affectionne beaucoup.

JODELET.

Il étoit bien nécessaire de dire cela. Oh la babillarde !

ZERBINETTE.

Un domestique ? ah vraiment il sentira les effets de ma liberalité. Tenez, mon ami, voilà un écu, pour avoir un chapeau.

JODELET.

Elle me donne de l'argent, cela est bien sujet à caution.

ZERBINETTE.

Et puis en voila un autre pour des gands.

JODELET.

On m'attaque sérieusement.

ZERBINETTE.

Celui-ci est pour des nœuds de cravates.

JODELET.

Me voila pris comme un sot,

ZERBINETTE.

Et cette pistole est pour des chemises.

JODELET.

Je n'en porte jamais, Madame. Pourquoi me donnez vous tout cela ?

SCENE IX.

ISABELLE, ZERBINETTE, JODELET, CASCARET.

CASCARET.

VOila une lettre qu'on m'a dit de rendre à une Madame.

ZERBINETTE.

C'est à moi qu'elle s'adresse, donne. Elle est d'un amant, d'un certain jeune homme de par le monde.

JODELET.

Elle a un Amant ? bon, me voilà à couvert de la médisance.

ZERBINETTE.

Ah ! je n'ai pas sur moi mes lunettes : hola, petit garçon, on attend la réponse, n'est-ce pas ?

CASCARET.

Oui, Madame.

ZERBINETTE.

Comment faire, ma belle Dame ? faites-moi l'amitié de la lire tout haut, je vous prie, il n'y a rien dedans qui ne se puisse voir. C'est un

à part.
garçon fort respectueux. *Questa lettera è por Vos-signoria.*

I-SABELLE *lit.*

Je suis né pour vous adorer éternellement; & je renoncerai sans peine à la vie, s'il faut que je renonce à l'espoir de vous posseder.

JODELET.

Voila un sot jeune homme, d'être si fort amoureux de cette petite vieille!

ISABELLE *continuë de lire.*

Accordez-moi de grace un moment d'entretien dans cet instant même, & la liberté de vous dire un million de choses, que je n'oserois hazarder de vous écrire.

ZERBINETTE.

Un million de choses? cela est curieux, il faut les sçavoir: qu'il vienne nous les dire. Vous le voulez bien, Madame?

ISABELLE.

Ne me conseillez-vous pas de le vouloir? & n'ai-je pas promis à mon pere de vous obéïr?

JODELET.

Nôtre Demoiselle est bien obéïssante.

ZERBINETTE.

Va, petit garçon, va dire à ton maître qu'il peut venir, & qu'il se dépêche.

CASCARET.

Oui, Madame.

SCENE X.

ISABELLE, ZERBINETTE, JODELET.

ISABELLE.

M'A cara mia Signora, questo furfan taccio non ci abbandonnerà qu'est' altro giovinetto parlerebbe forse Italiano?

ZERBINETTE.

Non lo credo.

ISABELLE.

Come faremo adunque?

ZERBINETTE.

Non vi mettete in pœna, e lasciate fare à mi.

JODELET.

Voila du baragoin qui me chicane.

ZERBINETTE.

Mon cher ami, rendez-moi un service.

JODELET.

De tout mon cœur, vous n'avez qu'à dire.

ZERBINETTE.

J'ai un frere brutal qui me tuëroit, s'il me soupçonnoit de quelque intrigue, & je serois perduë si quelqu'un me voyoit avec ce jeune homme-ci: faites un peu le guet, je vous pries, & m'avertissez en cas que quelqu'un vienne.

JODELET.

Mais je ne puis guetter pour vous & pour Madame Garguille, qui m'a donné sa fille en garde.

ZERBINETTE.

Guettez pour moi, je guetterai pour vous, & nous nous rendrons ainsi service l'un à l'autre.

JODELET.

Hé bien oui, voila un accommodement : mais point de trahison au moins.

ZERBINETTE.

Non, non, prenez bien garde de vôtre côté.

JODELET.

Oui, oui, je prendrai garde à elles-mêmes : car je me doute de quelque manigance.

SCENE XI.

ISABELLE, ZERBINETTE, MOSTELIN, JODELET *au fonds du Théâtre.*

MOSTELIN.

QUe je sens de trouble & d'agitation, & que l'amour est parfaitement le maître de mon cœur !

ISABELLE.

Je connois ce jeune Monsieur-là. Il soûpire quelquefois en me regardant lorsqu'il me rencontre.

ZERBINETTE.

Et vous n'aviez point encore deviné ce que cela veut dire ?

ISABELLE.

Je m'en doutois un peu.

ZERBINETTE.

On va vous expliquer vos doutes Aprochez, Seigneur Mostelin, & ne craignez point de faire éclater les tendres sentimens que vous avez pour cette charmante personne.

MOSTELIN *embrassant Zerbinette.*

Que je te suis redevable, ma chere Zer-

binette, d'en avoir fait naître l'occasion.

JODELET.

Il embrasse la petite vieille, c'est à elle qu'il en veut.

MOSTELIN.

Adorable Isabelle, mes yeux vous ont cent fois parlé de mon amour, avez-vous daigné les entendre? ma bouche oseroit-elle vous le déclarer: & souffrirez-vous à mon cœur l'espoir de vous rendre sensible?

JODELET.

Oüi dà.

ISABELLE.

Le langage de vos yeux étoit moins intelligible que vos discours. Je les écoute avec trop de plaisir peut être, & c'est autoriser plus que je ne dévrois l'espoir que vous me demandez de vous souffrir.

JODELET.

Gares, gares, gares, voici quelqu'un qui vient interrompre la conversation.

ZERBINETTE.

Hé qui?

JODELET.

Moi même.

ZERBINETTE.

Hé pourquoi?

JODELET.

Parce que vous êtes une friponne qui voulez m'en donner à garder. Ah, ah! nôtre Demoiselle, vous avez-là langue bien penduë, & vous, Monsieur...

MOSTELIN.

Ecoute, mon pauvre Jodelet, il y a du temps que nous nous connoissons, tiens voila deux pistoles pour boire: on ne te payera pas si bien pour nous trahir, que je te payerai pour nous rendre service.

JODELET.
Je crois que vous avez raison. Grand bien vous fasse : parlez à present, me voila devenu muet.
ZERBINETTE.
Ah ! voici le Capitan Spacamonte, il est si yvre, qu'il ne se peut soûtenir.
ISABELLE.
Il ne faut pas qu'il nous voie ensemble, entrez vîte dans ce cabinet.
MOSTELIN.
Me cacher pour ce faquin-là ?
ZERBINETTE.
Ce n'est pas pour lui, c'est pour elle.
MOSTELIN.
Cette raison me détermine.
ZERBINETTE.
Entrez vîte.
JODELET.
Voila deux pistoles bientôt gagnées.

SCENE XII.

SPACAMONTE, ISABELLE, ZERBINETTE, JODELET.

SPACAMONTE *yvre, chante.*

L'usage qu'on fait de l'eau
Cause rhume & pourriture :
Mais celui du vin nouveau, turelure,
Empêche la morfondure,
Robin turelure lure.

AH ! bon soir, ma Divinité. Oh ! vous voiez un Gentilhomme assez bien nourri. Oh ! quand nous serons mari & femme, je donne au

diable la famille si vous mourez de faim ni de soif. Oh !

ZERBINETTE.

Hé comme vous voila fait, Seigneur Spacamonte ?

SPACAMONTE.

Oh ! sandis quand je sors de table, je suis toûjours rangé de même. Ho !

ISABELLE.

Ah fy, Monsieur, que vous puez le vin.

SPACAMONTE.

C'est que j'en ai bû. Hé donc ? n'allons-nous pas au Bal ? je viens vous prendre.

ISABELLE.

Au Bal avec vous, moi ?

SPACAMONTE.

Avec qui donc ? Ne craignez pas d'être pressée ; quelque grande que soit la foule, d'un seul hoquet, *oh*, je fais faire place.

ISABELLE.

Non, Monsieur, je n'irai point au Bal avec un homme qui sent le vin.

SPACAMONTE.

Cette odeur vous déplaît ? il faut la corriger. Je suis complaisant : allons, rasade d'eau de vie.

ZERBINETTE.

Rasade d'eau de vie ! voila un bon correctif.

SPACAMONTE.

J'aime les liqueurs, c'est ma folie : il y en a dans ce cabinet, vous allez voir comme je sable.

ISABELLE.

Dans ce cabinet ? vous rêvez, Monsieur, il n'y en a point. Ah ! je suis perduë.

SPACAMONTE.

Je sçai où elle est, j'en trouverai bien, laissez-moi faire.

JODELET.

Ils vont s'égorger, cela sera drôle,

ISABELLE.

Qu'ils fassent tout ce qu'ils voudront, pour moi je me retire.

ZERBINETTE.

C'est le meilleur parti, vous avez raison.

SCENE XIII.

SPACAMONTE, MOSTELIN, JODELET.

Spacamonte ouvre le cabinet, & Mostelin le ramene tout tremblant au coin du Théâtre.

JODELET.

VOila de mauvaises liqueurs.

MOSTELIN.

Mon beau Capitaine, sortez de vôtre étonnement. J'aime Isabelle, & 'en suis aimé. Si vous n'êtes pas content de me trouver enfermé dans son cabinet, je porte une épée, entendez-vous ? je porte une épée.

SCENE XIV.

SPACAMONTE, JODELET.

SPACAMONTE.

IL porte une épée : est-ce que je ne le vois pas bien. ? hé que diable est-ce que je porte donc moi, ami Jodelet ?

JODELET.

Seigneur Spacamonte.

SPACAMONTE.

Tu vois cet enfant, il abuse du mépris que je fais de lui. Pour peu que j'eusse le vin furieux, je l'aurois déja tué plus de trente fois.

JODELET.

Plus de trente fois ! c'est assez d'une bonne.

SPACAMONTE.

Le petit belître ! il porte une épée, je me veux munir d'une canne.

JODELET

Le voila qui revient.

SPACAMONTE.

Foin, j'ai laissé mes pistolets.

SCENE XV.

SPACAMONTE, MOSTELIN, JODELET.

MOSTELIN.

MOnsieur, Monsieur le fanfaron, vous vous exhalez en mauvais discours : mais je sçai les moiens de les faire finir. Allons, Monsieur l'épée à la main.

SPACAMONTE.

Petit badin, fy donc, je ne puis souffrir les rencontres, & ne me bats qu'en rendez-vous. A demain, entendez-vous ? à demain.

MOSTELIN.

Vous n'échaperez pas, défendez-vous, ou je vous deshonorerai.

SPACAMONTE.

Oh ! cadedis je vous en défie, je n'ai que trop d'honneur. On peut m'en ôter sans qu'il y paroisse.

JODELET.

Le Capitan est un peu poltron.

MOSTELIN *feignant de lui porter un coup.*

C'est trop perdre de temps, allons.

SPACAMONTE *en tombant.*

Ah! je suis mort. Petit jeune homme, on ne bat point à terre; observez les regles du point d'honneur.

MOSTELIN.

Levez-vous donc que je vous tuë.

SPACAMONTE.

Oh! diablezot. La peste m'étouffe si j'en fais rien, je couche ici.

SCENE DERNIERE.

SPACAMONTE, MOSTELIN, ISABELLE, GARGUILLE, ZERBINETTE, JODELET.

GARGUILLE.

QU'est ce donc que ceci? que faites-vous-là, Seigneur Spacamonte?

SPACAMONTE *à terre.*

Je me promene.

GARGUILLE.

Pourquoi ce jeune Monsieur l'épée à la main?

SPACAMONTE.

Par amusement. Il fait l'exercice, & je lui montre son métier.

MOSTELIN.

Il faut vous expliquer la chose, Monsieur. Je suis aimé de vôtre fille, je sçai que ce fanfaron en est amoureux, & je lui veux ôter la

vie, s'il ne cesse de me la disputer.

SPACAMONTE.

C'est-là le fait. Oh! sans rancune, petit bon homme, je suis humain, je vous la cede: ces pauvres amans me font pitié.

ZERBINETTE.

Seigneur Gautier Garguille, profitez de l'absence de vôtre femme. Vous voila défait du Capitan, prenez au plus vîte cet autre gendre, & que Madame Garguille trouve le mariage fait quand elle reviendra.

GARGUILLE.

Ce conseil est trop bon pour n'être pas suivi.

JODELET.

Seigneur Spacamonte, ne serez-vous pas de la nôce.

SPACAMONTE.

Oh! de grand cœur: je n'ai point de fiel, & bien en prend à l'Univers que je sois aussi bon que brave. Allons, enfans, que le Bal commence, & qu'on laisse entrer tous les Masques.

AIRS DU DIVERTISSEMENT.

Mr BARRY.

Les chagrins, la mélancolie
Sont les plus grands maux de la vie?
Les secrets dont je les gueris,
Sont les plaisirs, les jeux, les ris
Un peu d'amoureuse folie,

Et l'usage des meilleurs vins :
Avec cela quel mal peut vous surprendre ?
Que mes remedes sont benins,
Et qu'ils sont faciles à prendre !

MOSTELIN.

L'Operateur Monsieur Barry
Est mon Medecin favory :
Avec les secrets qu'il debite,
Il n'est point de maux qu'on n'évite.
L'Operateur Monsieur Barry
Est mon Medecin favori.

ZERBINETTE.

Dieu vous gard, Monsieur l'Empirique,
Toute la nuit Margot n'a fait qu'un cri ;
Ah ! que vous auriez de pratique,
Et de chalandise, si
Vous lui donniez en bon ami.
Un remede pour sa colique.

Mr BARRY.

Fillette, prenez un mari,
Ni trop nourri ni trop étique ?
S'il ne vous guerit, joignez-y
Quelque dose de favory,
C'est un remede specifique.

Tous ensemble.

Vivat, vivat Monsieur Barry
C'est mon Medecin favory.

JODELET.

Monsieur l'Operateur, de grace,
Expliquez-moi le mal que j'ai.
J'ai peur de mourir enragé,
Je ne puis voir d'eau dans ma tasse,
Ce seroit un terrible cas :
Ah ! sauvez-moi, je vous supplie,
Des suites de ma maladie,
Mais ne me la guerissez pas.

Mr BARRY.

Bois du vin, ne crains point la rage,
Ton mal n'est pas un mal nouveau ;
Heureux, heureux, qui ne fait point d'usage
De l'eau.
On sçait que le pere Silene
Descendit fort vieux au tombeau ;
Il eut comme toi de la haine
Pour l'eau.

JODELET.

O grand merci, Monsieur Barry,
De ma ridicule crainte
Me voila desormais guery.
Je boirai pinte sur pinte,
Plusieurs pintes font un barri.
O grand merci, Monsieur Barry.

BRANLE.

Mr BARRY.

L'Amour est le protecteur
De tous les cœurs qu'il engage ;
Fuïr ses traits est une erreur,
Venez tous lui rendre hommage,
Pour le mariage bon,
Pour le badinage non.

MOSTELIN.

Jeunes & tendres galans
Que pere ou mere inquiéte,
Ayez recours aux talens
De l'aimable Zerbinette,
Pour le mariage bon,
Pour le badinage non.

ISABELLE

Jeune fillette à quinze ans
Doit ſçavoir plus d'un langage,
Pour tromper les ſurveillans.
On peut tout mettre en uſage,
Pour le mariage bon,
Pour le badinage bon.

ZERBINETTE.

Au ſortir de ſon printemps,
Femme de joli viſage,
Quoiqu'elle ait paſſé trente ans
Eſt encor dans le bel âge,
Pour le mariage bon,
Pour le badinage non.

MARGOT.

Tu ſeras content, Colin,
Ne preſſe point davantage,
Tu me trouveras demain
Seule au fonds de ce bocage.
Pour le mariage bon,
Pour le badinage non.

JODELET.

Ce médiſant de Pierrot
Dit que Margot n'eſt pas ſage,
Moi je ſoûtiens que Margot
Eſt à ſon aprentiſſage.
Pour le mariage bon,
Pour le badinage non.

VII. Couplet.

Si quelqu'un d'entre vous a
Du penchant pour quelque belle,
L'Operateur vous dira
Le ſecret d'être aimé d'elle,
Pour le mariage bon,
Pour le badinage non.

FIN.

NOUVEAU PROLOGUE, ET NOUVEAUX DIVERTISSEMENS POUR LA COMEDIE DE L'INCONNU.

Represéntez pour la premiere fois le 20. Août 1703.

ACTEURS DU PROLOGUE.

THALIE, Muse.
CRISPIN.
Mlle MIMY.
Mlle DESMARRES.
Mr DE PONTEUIL.
Mr SALLE'.

ACTEURS DE LA COMEDIE.

LA COMTESSE.
OLIMPE, aimée du Chevalier.
LE MARQUIS, Amant de la Comtesse.
LE CHEVALIER, Amant d'Olimpe.
LE VICOMTE, Amant de la Comtesse.
LA MONTAGNE, Valet de Chambre du Marquis.
VIRGINE, Suivante de la Comtesse.
MELISSE, Suivante d'Olimpe.
DEUX ENFANS, representans l'Amour & la Jeunesse.
CASCARET, Laquais de la Comtesse.

La Scene est dans le Château de la Comtesse.



NOUVEAU PROLOGUE, ET NOUVEAUX DIVERTISSEMENS POUR LA COMEDIE DE L'INCONNU.

DU PROLOGUE.

SCENE PREMIERE.

THALIE.



Uelle favorable Puissance
A rétabli les agrémens,
La pompe & la magnificence
D'un Théâtre que mon absence
Avoit laissé sans ornemens :
Moi, qu'on nomme en tous lieux la divine Thalie,
Moi, Muse de la Comedie,
L'amour des plus rares esprits,
Je n'ai donc pû pas leurs écrits

Soûtenir l'honneur de la Scéne ?
J'ai pris une inutile peine ?
Malgré des éforts que j'ai faits,
On a deserté mes Palais.
Depuis un tems une juste colere,
M'a fait abandonner ces lieux ;
Un retour de tendresse, un desir curieux
De voir ce que sans moi l'on y peut encor faire,
Me fait y reporter & mes pas & mes yeux :
Je reviens, je n'y vois rien qui ne doive plaire.
Une foule de connoisseurs,
Par le bon goût au spectacle apellée,
Me fait penser que l'une de mes Sœurs
A ma place s'en est mêlée.
Se pourroit-il qu'à mon emploi
Elle réüssit mieux que moi ?

SCENE II.

THALIE, CRISPIN.

CRISPIN.

Dieu vous gard, Madame Thalie.
Hé depuis quand à Paris de retour ?
Je vous croyois en Italie,
Où vous aviez, dit-on, fixé vôtre séjour.

THALIE.

N'est-ce pas-là Crispin qui me parle ?

CRISPIN.

Lui-même,
Crispin cadet, fils de Crispin l'aîné,
Sous une heureuse étoile né,
S'il pouvoit se flâter de la gloire suprême
D'être autant de vos favoris,

Que feu son pere en fut jadis?
Car il en fut beaucoup, à ce que j'entens dire.

THALIE.

Je l'ai favorisé, j'ai connu les talens.
Qu'il eut du Ciel pour faire rire,
Et pour plaire aux honnêtes gens:
Mais enfin depuis quelque tems
En termes assez bons on m'a parlé des vôtres,
Et l'on m'en a tant dit...

CRISPIN.

A d'autres:
Comme toûjours de la Profession
L'amour propre fut l'apanage,
Ne me loüiez qu'avec précaution,
Je n'ai que trop de pente à la présomption,
Ne m'en donnez pas davantage.

THALIE.

La loüange n'est pas mon fort,
La raillerie est mon partage.

CRISPIN.

Fort bien, vous me raillez, je gage,
Et j'ai donné dedans. J'ai tort.
D'autres que moi...

THALIE.

Laissons cette matiere,
Et me dites un peu ce que l'on fait ici.

CRISPIN.

On fait tout ce qu'on peut pour plaire,
Et l'on est fort content quand on a réüssi.

THALIE.

Arrive-t-il souvent que l'on y réüssisse?
Et pendant mon absence...

CRISPIN.

On s'est passé de vous,
Et pour peu qu'on nous aplaudisse,
Nous redoublons nos soins, enfin nous sommes tous
Fort contens de Paris, quand Paris l'est de nous.

THALIE.

De bons Acteurs la Troupe eſt-elle bien fournie ?

CRISPIN.

Troupe, Madame ? on dit à preſent Compagnie.
Malepeſte, ſur un bon pié
Nous avons mis la Comedie ;
Et ſi par quelque heureux genie
Le Théâtre étoit apuyé. .
Car voyez-vous, j'ai l'ame la plus ronde,
Et ne ſçai point faire le fin.
Vous nous voyez aujourd'hui bien du monde,
Nous n'aurons perſonne demain.

THALIE.

Comment donc, & qui peut produire
Chez vous cette inégalité ?

CRISPIN.

C'eſt que... Comprenez bien ce que je vais vous dire.
Une premiere fois par curioſité...
On vient voir en foule un ouvrage.
Quand... la premiere fois... on en eſt dégoûté....
On n'y revient pas davantage.

THALIE.

Cela ſe comprend aiſément :
Mais à qui d'une Piéce attribuër la chûte ?

CRISPIN.

On en parle differemment,
L'Auteur aux Acteurs l'impute,
Les Acteurs parlent autrement,
Le Parterre ordinairement
Eſt le Juge de la diſpute ;
Et comme il juge ſainement,
Il juge ſouverainement :
Ce qu'il a jugé s'éxecute.

THALIE.

Vous avez de nouveaux Acteurs.

CRISPIN.

Oh ! beaucoup, preſqu'autant que de nouveaux Auteurs.

Que l'un de nous quitte, ou trépasse,
Il en viendra quatre à sa place.

THALIE.

Cela vous fait plaisir.

CRISPIN.

Le Proverbe le dit,
Plus on est de foux, plus on rit.

THALIE.

Le Proverbe est très-véritable.
Mais dites-moi de grace, à ces Acteurs nouveaux
Le Parterre est-il favorable ?

CRISPIN.

S'il ne leur étoit pas, ce seroit bien le diable.
Nous n'avons presque plus de ces originaux,
Que vous aviez formez vous-même.
Grand changement d'un temps à l'autre y a ;
Et quand on n'a pas ce qu'on aime,
Il faut bien aimer ce qu'on a.
Nous nous formons sur le meilleur modéle.
A vous faire la cour tous ardens comme moi,
Nous avons tous le même zéle
Pour réüssir chacun dans son emploi.

THALIE.

Avec succés je crois que chacun s'en acquite ;
Si par hazard la chose est autrement,
Le zéle tient lieu de merite,
Et le public qui de l'orgüeil s'irrite,
Aux modestes Acteurs se prête bonnement :
Quoiqu'il en soit, faites les moi connoître,
Je prétens les encourager ;
Et suivant ce qu'ils pourront être,
Je m'engage à les proteger.

CRISPIN.

N'est-ce point trop vous engager ?

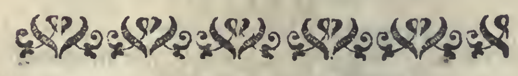
THALIE.

Non, qu'ils viennent.

CRISPIN.

Hola, Monsieur Dufort, la France

Voyez, si ces Messieurs, ces Dames sont là-haut.
Une Muse de connoissance,
Nous honore de sa presence,
Qu'ils accourent tous au plûtôt,
Lui faire ici la reverence.
En voici deux nouveaux, c'est Ponteüil & Sallé.



SCENE III.

THALIE, CRISPIN, & plusieurs Acteurs & Actrices.

THALIE.

MElpomene ma sœur m'en a déja parlé.
N'avez-vous pas le fils de feu la Thorilliere?

CRISPIN.

Oui, dont vous aimiez tant le pere.

THALIE.

De mes faveurs je l'ai toûjours comblé,
Et sa famille aussi me sera toûjours chere.

CRISPIN.

Tant mieux. La famille a peuplé;
En voici de la jeune espece.
Vous aimiez fort aussi, dit-on, la Champmeslé.

THALIE.

Assurément.

CRISPIN.

Hé bien, tenez, voila sa niéce.

THALIE.

J'aime à voir dans cette jeunesse
Des Acteurs que j'aimois avec tant de tendresse
Le merite renouvellé.

CRISPIN.

Mesdames, voila la Déesse

Par les faveurs de qui nos ayeux ont brillé.

MIMY.

A cet éclat, à cet air noble & tendre.
Je connois bien une Divinité :
Mais sans sçavoir son nom, oserai-je prétendre
Qu'elle reçoive avec bonté
Les hommages qu'on vient lui rendre?

THALIE.

Venez tous reconnoître en moi
Une des Muses du Théâtre.

CRISPIN.

Allons gaiement, la Muse est gaillarde & folâtre ;
Et le Comique est son emploi.

ENTRE'E DES ACTEURS & des Actrices qui viennent saluër Thalie.

THALIE.

Vos Acteurs, à ce que je vois,
Ont presque tous du talent pour la danse?

CRISPIN.

Fy donc, vous vous moquez, je crois ;
Ce n'est pas-là danser, c'est marcher en cadence ;

THALIE.

Quelqu'un de vous n'a-t-il pas de la voix ?

CRISPIN.

Pour chanter, non. Il est vrai que parfois
Ils vous prennent un ton tendrement énergique ;
Demi gaillard, demi tragique,
Une façon de reciter,
Qu'on prendroit pour de la Musique,
Quand le tour du Vers est Lyrique,
Ce diable de ton-là ne se peut éviter.
C'est un grand défaut au Comique,

THALIE.

Cette maniere de recit
Sera pour moi toute nouvelle,

Et peut-être me plaira-t-elle :
La nouveauté quelquefois réüssit.
Messieurs, que l'on me fasse entendre
Ceux en qui ce défaut est le moins vicieux.

CRISPIN.

Allons, Monsieur Sallé, du grand, du beau, du tendre,
De l'enjoüé, du sérieux,
Quelque chose qui touche l'ame.
C'est assurément lui, Madame,
A qui sans contredit ce défaut sied le mieux.

CHANSON DE Mr SALLÉ.

Sombre forêt, aimable solitude,
Vôtre ombre impénétrable à la clarté du jour ;
Ne l'est pas à l'inquietude
Que me cause un funeste amour.
De l'inhumaine que j'adore
L'image me fuït en tous lieux,
Et le cruel Amour la presente à mes yeux
Plus belle qu'elle n'est encore.

THALIE.

Cet Acteur a la voix touchante,
Et je suis tout-à-fait contente.
De cette sorte de recit.

CRISPIN.

Elle ne me plaît point moi, je trouve qu'il chante,
Et cependant le Public l'applaudit.

THALIE.

Vous pourriez, à ce qu'il me semble,
Reciter ainsi deux ensemble ?

CRISPIN.

Deux soit, n'allez pas jusqu'à trois ;
Car ç'en seroit trop à la fois.
Allons, Messieurs du Cromatique,

De l'enjoûment avec du pathetique,
Et puis à peu près, là, sur le ton qu'ils prendront,
Pour ne pas rester à rien faire,
Les autres Acteurs marcheront,
Ou par devant, ou par derriere,
Tantôt de biais, tantôt en rond.

CHANSON DE MESSIEURS SALLE'
& Ponteüil.

O l'heureux jour!
Muse adorable,
Que ton retour
Nous est favorable!
Qu'il charme nos sens!
Vous qui de nos yeux innocens!
Faites un usage agreable,
Venez seconder nos desirs,
Venez partager nos plaisirs,
Aprouvez nos efforts, aprouvez nôtre zéle,
Et nous favorisez comme elle:

THALIE.
Vous recitez très-galamment,
Et marchez tous legerement
J'aprouve fort cette maniere,
Et sans aucun secours d'une main étrangere
Vous pourriez assez aisément
Mettre des Pieces d'agrément.
CRISPIN.
Des Pieces d'agrément sans Danse, sans Musique?
Autant vaut fermer la Boutique.
Mlle DESMARRES.
Pourquoi donc? Nous venons de remettre Psyché
Avec tout le succès qu'on s'en pouvoit promettre.
CRISPIN.
Oui: mais au double il a falu la mettre,
Et le Public s'en est presque fâché.

Demandez, demandez, hem...

Mlle DESMARRES.

Malgré ſa colere ;
En foule il eſt venu la voir,
Et nous ſerions bien-heureux d'en avoir
Une qui pût autant lui plaire.

CRISPIN.

Où la prendre : où l'aller chercher?
Si ce n'eſt par bonne fortune
Que Madame Thalie en indique quelqu'une,
Qui de loin ſeulement paroiſſe en aprocher.

THALIE.

Je voudrois un ſujet Comique,
Bien manié, bien entendu,
Et plus galant que magnifique.

CRISPIN.

Par de certains Auteurs il ſera mal rendu ;
Si vous ne les aidez de vôtre Réthorique.

THALIE.

Je me ſouviens autrefois d'avoir vû
Réüſſir certain Inconnu :
Il ne ſeroit pas mal, je penſe,
Après l'avoir ſi long-temps negligé,
D'eſſayer ſans trop de depenſe,
Si le goût du Public ne ſeroit point changé.

Mlle DESMARRES.

Oüi l'Inconnu, la Piece eſt toute préparée,
Et je crois que déja les Rolles en ſont ſçûs.

CRISPIN.

Mais la Muſique eſt égarée,
Les Airs & les Chanſons ne ſe retrouvrent plus.

MIMY.

Un de nos Muſiciens en a fait de nouvelles,
Qui ne ſont pas ſans agrément ;
De ces ſortes de bagatelles
Il s'acquitte aſſez galamment.

THALIE.

Je vous ſeconderai de toute ma puiſſance,

Mlle DESMARRES.

Le conſeil de la Muſe aſſure le ſuccès.

CRISPIN.

Elle ne nous a pas conſeillé la dépenſe,

De crainte d'accident, ne faiſons pas grands frais;

Ne prendra-t-on que le prix ordinaire,

Ou le double, comme à Pſyché ?

THALIE.

Non, le ſimple.

CRISPIN.

Meſſieurs, la Muſe aime à vous plaire;

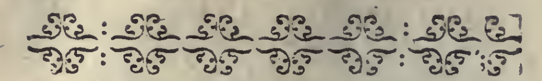
En ſa faveur on vous fait bon marché;

En ſa faveur auſſi... voici ce qu'il faut faire.

Agréez nos efforts, loüez, aplaudiſſez,

Venez en foule, & ſouvent, c'eſt aſſez.

Fin du Prologue.



DIVERTISSEMENT DU PREMIER ACTE,

LA COMTESSE, OLIMPE, *Deux enfans representans* L'AMOUR & LA JEUNESSE, VIRGINE, MELISSE, VALET MORE.

L'AMOUR.

VOus voyez l'Amour & la Jeunesse
Qui viennent admirer la charmante Comtesse,
Et lui dire à l'envi, qu'être de ses plaisirs,
Fait l'unique bonheur qui flâte leurs desirs.

LA COMTESSE.

Et qui les a conduits ?

VIRGINE.

Cet homme qui jargonne
Certains mots qui ne sont entendus de personne :
Ils sont tous deux entrez, demandant à vous voir.

OLIMPE.

C'est encor l'Inconnu ?

LA COMTESSE.

Nous allons le sçavoir.

L'AMOUR.

Nous n'avions pas besoin que l'on nous vint conduire,
Et d'eux-mêmes jusqu'à ce jour
Jamais dans aucun lieu la Jeunesse & l'Amour

N'ont eu de peine à s'introduire.

OLIMPE.

L'aimable couple !

LA COMTESSE.

Il n'est rien de si beau.

OLIMPE.

De leur petite mascarade
Le dessein est assez nouveau.

LA COMTESSE.

Il faut les écouter ; car je me persuade
Qu'ils nous vont de l'Amour faire un joli tableau.

DIALOGUE
DE L'AMOUR ET DE LA JEUNESSE.

LA JEUNESSE.

Oui que vous nous voiez ensemble,
C'est assez rarement que nous sommes d'accord.

L'AMOUR.

Comme tout me cede, il me semble
Que me ceder aussi ne vous seroit pas tort.

LA JEUNESSE.

Moi vous ceder ! & pourquoi, je vous prie
Si vous avez des charmes assez doux
Qui plaisent en coqueterie,
Je me fais aimer plus que vous,
Jamais je ne quitte personne,
Qu'on ne s'en fasse un dur tourment.
Helas ! dit-on, faut-il si promptement
Que la Jeunesse m'abandonne ?
Mais quand le noir chagrin de vos transports jaloux

Force deux cœurs à la rupture ;
On y trouve un repos si doux ,
Qu'on vous laisse aller sans murmure ,
Et je ne sçache que les fous.
Qui mal guéris de leur blessure ,
Veüillent renoüer avec vous.

L'AMOUR.

Et quand on ne rompt point , est-il douceurs pareilles ?

LA JEUNESSE.

C'est un miracle dont le bruit
Vient rarement à mes oreilles :
Mais regardons le dégoût qui le suit ,
Ce n'est pas comme la Jeunesse
Qui se trouve aimable en tout temps ,
Vous n'avez point d'agrément qui ne cesse ,
Pour peu que vous alliez au delà du Printems.
Quand l'âge vient , la belle chose
Que les soûpirs de deux amans barbons !
A quoi peuvent-ils être bons
Qu'à plaindre leur métamorphose ?
Ce n'est plus en douceurs qu'ils passent tout le jour,
L'un dort tandis que l'autre gronde ;
Et jamais on ne vit au monde
Rien de si sot qu'un vieil amour.

L'AMOUR.

De vos jeunes attraits vous faites bien la fiere.

LA JEUNESSE.

On la feroit à moins. Par tout je saute aux yeux,
On me nomme par tout des beautez la premiere ,
Et c'est en quoi sur vous je l'emporte encor mieux ,
Car enfin pour me vaincre emploiez ruse , adresse.
Cherchez artifice , détours ,
Il n'est point de laide jeunesse :
Mais il est de vilains Amours.

L'AMOUR.

Vous croiez que je me chagrine
De vous voir ravaler mes droits.

LA JEUNESSE.

Il n'eſt défendu de faire bonne mine
Quoiqu'on enrage quelquefois.

L'AMOUR.

Vous n'êtes qu'un enfant, c'eſt ce qui vous rend vaine.
Mais je me vangerai dans peu ſur vôtre cœur.

LA JEUNESSE.

Vos traits ne me ſont point de peur,
Mais finiſſons un diſcours qui vous gêne,

L'AMOUR.

Approchez, nôtre Conducteur,
C'eſt à vous d'entrer ſur la Scéne.

Air Italien chané par un Indien qui a conduit l'Amour & la Jeuneſſe.

Dulle ſponde del mar
D'ove l'Aurora
Naſce ad indorar
Odoroſi Campi di Flora
Vengo per mirar
La beltà ch'lemondo adora.

⁂

Ad un ciglio
Fiammegiante
Ad un occhio
Fulminante
Nó, nó, nô,
Nó reſiſter non ſi putô

⁂

Veneti amori
Ituttii cuori
Spirate ardori.

OLIMPE.

En toute langue on vous dit des douceurs;

LA COMTESSE.

Ignorant qui me les adreſſe,

Ce sont d'assez vaines ardeurs.
Mais tâchons d'accorder l'Amour & la Jeunesse.

LA JEUNESSE.

Aucun de nous n'est d'humeur à ceder.

L'AMOUR.

Il faut du moins nous accorder
Pour loüer dignement cette belle Comtesse.

LA JEUNESSE.

La loüer, ce n'est point mon fait,
Je ne pourrois assez élever son merite,
Et j'aime mieux en être quitte
Pour ma Guirlande & ce Bouquet.
Prenez, d'une Déesse, il n'est rien qu'on refuse.

L'AMOUR.

Pour moi qui cherche à voir tous les cœurs sous ses loix,
Je sçai comme il faut que j'en use,
Et veut mettre à ses pieds mon Arc, & mon Carquois.

OLIMPE *reprenant le Carquois de l'Amour, d'où elle tire un billet parmi les Fléches.*

Qu'il est bien fait! Mais Dieux! *A l'aimable Comtesse.*
Madame, c'est à vous que ce billet s'adresse.

LA COMTESSE.

Lisons.

OLIMPE.

De l'Inconnu j'admire le talent,
Tout ce qu'il fait enchante.

LA COMTESSE.

Il n'est rien plus galant.

Elle lit.

Quoique ma passion extrême
Me fasse un souverain bonheur
Du plaisir de vous dire à quel point je vous aime,
Permettez que l'Amour vous parle en ma faveur,
Avant que je parle moi-même.

J'ose attendre beaucoup d'un entretien si doux.
Eh! qui sçait mieux que lui ce que je sens pour vous?

OLIMPE.

C'est s'exprimer avec tendresse.

LA COMTESSE.

On dit plus qu'on ne sent: mais je veux à mon tour.
Faire present à la Jeunesse.
La Comtesse lui donne un Diamant.

LA JEUNESSE.

J'accepte cette Bague, attendant l'heureux jour
Où vous sçaurez pour qui je m'interesse.

LA COMTESSE.

Je ne donne rien à l'Amour.
Il se vante, & je crains ses contes ordinaires.

L'AMOUR.

Par lui-même l'Amour trouve à se contenter,
Et tant qu'il se fait écouter,
Il n'est pas mal dans ses affaires.
L'Amour & la jeunesse s'en vont avec le More.

OLIMPE.

On les a bien instruits.

LA COMTESSE.

Tâche à les amuser;
Virgine, les enfans n'aiment point à se taire,
Et de nôtre Inconnu par eux....

VIRGINE.

Laissez moi faire,
En badinant je les ferai jaser.

Fin du Divertissement du premier Acte.

DIVERTISSEMENT DU SECOND ACTE.

SCENE PREMIERE.

LA COMTESSE, OLIMPE, LE CHEVALIER, LE MARQUIS, VIRGINE, MELISSE.

LE CHEVALIER.

Quoique j'ignore encore quel Spectacle on apprête,
Je puis vous préparer à quelque grande Fête.
Madame ? dans ce bois j'ai vû des gens épars,
Qui pour vous la donner viennent de toutes parts,
Ils s'avancent vers vous.

LE MARQUIS.

Vous devez les attendre,
Madame, & l'Inconnu ne sçauroit moins prétendre:
Il connoît mieux que moi ce que c'est qu'être Amant,
Par tout il vous régale.

LA COMTESSE.

Et toûjours galamment;
Du moins j'ai tout sujet d'en être satisfaite.

LE MARQUIS.

Vous pouvez l'écouter, voici son interprête.

SCENE II.

LA COMTESSE, LE MARQUIS, LE CHEVALIER, OLIMPE, LA MONTAGNE *representant Comus*, VIRGINE, MELISSE, Suite de Comus.

COMUS.

Madame, par hazard, si Comus est un Dieu
Qui soit de vôtre connoissance,
Vous le voiez en moi qui paroît en ce lieu,
Pour vous jurer obeïssance.
Je suis un grand Maître en Festins,
A les bien ordonner on connoît mon genie:
Et l'Amour, dont le goût fut toûjours des plus fins,
Voulant en bonne compagnie
Vous donner un régal aprochant des divins,
M'a fait Maître-d'Hôtel de la Cérémonie.
C'est un Dieu, quoique trés-petit,
A qui l'on peut ceder sans honte.
Marchez sous sa conduite, & rendez-vous plus prompte.
A faire tout ce qu'il vous dit,
Vous y trouverez vôtre compte.

LA COMTESSE.

Sur l'esperance des douceurs
Dont l'Amour doit combler nos cœurs,
Quand une fois il s'en empare,
Je suivrois volontiers ses pas:
Mais comme il est enfant j'ai peur qu'il ne s'égare.

Et j'aime à ne me perdre pas.

COMUS.

Avancez, il eſt temps ; vîte que l'on commence.

Pluſieurs Païſans apportent des corbeilles pleines de fruits.

LE CHEVALIER *à la Comteſſe.*

Tant de galanterie a droit de vous charmer,
Madame.

OLIMPE.

N'épargner ni peine, ni dépenſe,
Pour fournir des plaiſirs toûjours en abondance,
C'eſt-là ce qui s'appelle aimer.

COMUS.

Madame, il ne faut point differer davantage,
Quand l'Amour, dont je prens ici les interêts,
Par ce régal vous rend un tendre hommage,
Vous connoiſſez à quel uſage
En ſont deſtinez les apprêts.

LA COMTESSE.

Je ne veux pas les laiſſer inutiles,
Olimpe y prendra part ainſi que ſon Amant.

OLIMPE.

Volontiers. Les refus ſont aſſez difficiles,
Quand on agit ſi galamment

LA COMTESSE.

J'ai beſoin d'une main, la vôtre eſt elle prête
Marquis ?

LE MARQUIS.

Vous vous moquez, je crois ?

LA COMTESSE.

Non, vous me conduirez.

LE MARQUIS.

Je renonce à la Fête,
Elle n'eſt pas faite pour moi.

LA COMTESSE.

Point d'excuſe, point de défaites,
Je veux que vous veniez.

LE MAR-

LE MARQUIS.

Eh ! Madame.

LA COMTESSE.

Eh , Marquis ;
Sans façon , croyez-moi , faites ce que je dis.
Vous vous montrez plus jaloux que vous n'êtes:

LE MARQUIS.

Justement.

LA COMTESSE.

Je connois vôtre cœur mieux que vous ;
Et c'est si rarement que le trouble y peut naître. . .

LE MARQUIS.

Oüi, Madame , j'ai tort de paroître jaloux ,
Car je n'ai pas sujet de l'être.

Le Marquis sort.

SCENE XIII.

LA COMTESSE , OLIMPE , LE CHEVALIER , VIRGINE , MELISSE , COMUS , *Suite de Comus.*

OLIMPE.

On diroit qu'il sort en courroux.

LA COMTESSE.

Il aura tout loisir de s'en rendre le maître :
Cependant divertissons-nous.

COMUS.

Tandis que vous ferez une épreuve agréable

Des douceurs que ces fruits offrent aux Curieux,
L'Amour qui m'employe en ces lieux,
M'a fait cherher ce qu'il a crû capable
De pouvoir attacher vos yeux.
Allons, faites de vôtre mieux,
Et qu'à l'envi chacun se montre infatigable.

La Comtësse s'avance avec Olimpe & le Chevalier vers les corbeilles de fruits. Les Païsans & Païsannes dansent, pendant que la Comtesse & sa compagnie font collation.

Mlle DESMARRES, en Jardiniere.

L'ame la plus fiere
Aux traits des amours
Follement espere
Resister toûjours :
On fuït, on échape
A leurs premiers coups :
Si l'un ne nous frape,
L'autre nous atrape :
Ces petits libertins sont tous
Tôt ou tard les maîtres de nous.
L'ame la plus fiere, &c.

Aux cœurs sans défense
Leur empire est doux,
Trop de résistance
Souvent les offense.
Ces petits libertins sont tous
Tôt ou tard les maîtres de nous.
L'ame la plus fiere, &c.

Mr PONTEUIL en Jardinier.

S'il faut tôt ou tard que l'on aime ;
Si les traits des amours ne peuvent se parer ;
N'est-ce pas une erreur extrême

De s'obstiner à differer,
S'il faut tôt ou tard que l'on aime?

Mr SALLE', en Jardinier.

Tous les momens que l'on differe
Sans éteindre nos feux contraignent nos desirs;
L'amour est un mal necessaire,
Et l'on dérobe à ses plaisirs
Tous les momens que l'on differe.

LA COMTESSE.
Leur danse, leur voix, tout m'enchante,
LE CHEVALIER.
On auroit peine à mieux chanter.
LA COMTESSE.
La beauté de la Fête a passé mon attente.
OLIMPE.
L'Inconnu l'ordonnant, aviez-vous à douter
Qu'elle ne fût toute galante?
COMUS.
Hé bien pour toucher vôtre cœur
Comus a-t-il sçu satisfaire,
En Dieu d'importance & d'honneur,
A tout ce que l'Amour l'avoit chargé de faire?
LA COMTESSE.
Comus peut s'assurer par tout de son bonheur,
Si Comus s'en fait un de plaire.
Mais comme en terre quelquefois
La Divinité s'humanise,
Le Dieu Comus pourroit m'aprendre à qui je dois
Le divertissement dont il me voit surprise.
COMUS.
C'est un secret qu'à conserver
Ma qualité de Dieu m'engage.
Si de ses soins l'Amour, qui veut vous éprouver,
Peut esperer quelque avantage,

Il m'attend dans le Ciel, où je le vais trouver;
Employez-moi pour le message.

LA COMTESSE.

Je ne m'explique pas ainsi,
Je veux connoître avant qu'entrer en confidence.

COMUS.

Ma suite est disparuë, & je suis seul ici.
Bonsoir : vivez en esperance
De sortir bientôt de souci.

LA COMTESSE.

Se taire, se cacher si long-tems quand on aime!

VIRGINE.

J'avois crû par l'un d'eux, en lui parlant tout bas,
Développer ce stratagême :
Mais aprés quelques mots que peut-être lui-même.
En les disant n'entendoit pas,
Il a d'une vîtesse extrême
Pour s'éloigner doublé le pas.

LA COMTESSE.

Pour moi je ne sai plus qu'en dire.

OLIMPE.

Le tems éclaicira l'amour de l'Inconnu,
Un peu de patience.

LA COMTESSE.

Il faut tâcher d'en rire,
En attendant que ce tems soit venu.

Fin du Divertissement du second Acte.

DIVERTISSEMENT
DU
TROISIE'ME ACTE.

LA COMTESSE, OLIMPE, LE MARQUIS, LE CHEVALIER, VIRGINE, LA MONTAGNE *representant un Bohemien*, TROUPE DE BOHEMIENS.

Ils entrent tous au bruit des Castagnettes & des Tambours de Biscaye.

LA COMTESSE.

POur des Bohémiens cet équipage est beau.

VIRGINE

On les a rencontrez qui venoient au Château.

LA COMTESSE.

Rien n'est si propre qu'eux.

LE CHEVALIER.

La bande est fort complete.

OLIMPE.

Elle vaut bien la voir.

LA COMTESSE.

J'en suis trés-satisfaite.

LA MONTAGNE.

Nous ne faisons qu'arriver de Paris,
Où pour avoir des nouvelles
Assez agréables aux belles,
On nous a fait present de ces riches habits.

Mais rien n'aproche-là de ce qu'on voit paroître,
Où vos divins attraits cessent d'être cachez.
Comme de tous les cœurs leur éclat se rend maître,
Souffrez qu'en l'admirant nous vous fassions connoitre
Combien nous en sommes touchez.

Toute la Troupe de Bohêmiens donne des marques d'admiration, par une figure qu'elle fait en regardant la Comtesse.

LA COMTESSE.

La figure est galante.

OLIMPE.

Et fort bien ordonné.
Par tout où vous irez le prix vous est certain,
Mais voyez cette belle main,
Et nous dîtes à qui l'Amour l'a destinée.

LA COMTESSE *donnant la main.*

Puisque vous le voulez il faut y consentir.

LA MONTAGNE.

Comme nous sommes gens de qui la connoissance
Sçut de l'erreur toûjours se garantir,
C'est sur nous seuls qu'on doit prendre assurance,
Les autres ne font que mentir.
Dans vos plus grands projets vous serez traversée:
Mais en vain contre vous la brigue employera tout,
Vous avez le plaisir de la voir renversée,
Et d'en venir toûjours à bout.
Vous avez quelquefois de flâteuses manieres,
Qui seroient pour l'espoir un motif bien pressant,
Si pour les balancer vous n'en aviez de fieres;

Qui le font mourir en naissant.
Cette ligne qui croise avec celle de vie
Marque pour vôtre gloire un murmure fatal ;
Sur des traits ressemblans on en parlera mal,
Et vous aurez une copie
Qui vous fera croire l'original
D'un honneur ennemi de la ceremonie.
N'en prenez pas trop de chagrin ;
Si vôtre gaillarde figure
Contre vous quelque tems cause un fâcheux murmure,
Un tour de Ville y mettra fin,
Et vous rirez de l'avanture.
Vôtre cœur est brigué par quantité d'amans :
Mais le premier de tous pourroit s'en rendre maître,
Si le dernier, sans se faire connoître,
Ne vous inspiroit pas de tendres sentimens ;
Cependant vous aurez beau faire,
Même prix, même gloire est acquise à leurs feux,
Vous les épouserez tous deux,
C'est du destin un decret necessaire.

LA COMTESSE.

Tout deux !

OLIMPE.

Si pour constant ce decret est tenu,
Madame, du Marquis nous demandons la vie,
Il vous a le premier servie :
Quand vous serez veuve de l'Inconnu,
Vous pourrez l'épouser, s'il vous en prend envie.

LE MARQUIS.

Non, non, je prens sur moi le soin de démentir
La necessité du veuvage.

LA COMTESSE.

Laissons-là tout ce badinage,
Et songeons à nous divertir,

Point de mort, ni de mariage.

LE CHEVALIER.

Leur raport ne peut rien que sur les scrupuleux,
Qui s'en font un fâcheux augure.

OLIMPE.

Et ces enfans qu'ils menent avec eux
Disent-ils la bonne avanture?

PETIT BOHEMIEN.

Croyez-vous qu'on nous méne en vain?
Si vous voulez, je vous dirai la vôtre.

OLIMPE.

Je vous écouterai plus volontiers qu'un autre,
Venez, j'abandonne ma main.

PETIT BOHEMIEN.

Pour découvrir plus à mon aise.
Ce que j'y vois de plus caché,
Avant toute autre chose, il faut que je la baise;
C'est-là ce que je mets toûjours à mon marché.

OLIMPE.

Il peut garder son privilége,
Sans qu'on songe à le contester.

PETIT BOHEMIEN.

Il est doux de vous en conter,
Mais il faut se garder du piége;
Vous êtes fine, & vous ne dites pas
Tout ce que vous avez dans l'ame.
Un amant déclaré brûle pour vos apas:
Mais comme un autre en secret vous enflâme,
De ce premier, ma bonne Dame,
Vous avez peine à faire cas.

LE CHEVALIER.

Vous le voyez, Madame, un enfant vous accuse;
Condamnez mon jaloux dépit.

OLIMPE.

A faire un conte en l'air l'âge lui sert d'excuse;
Il parle comme il peut, sans sçavoir ce qu'il dit.

LA COMTESSE.

Chevalier, les jaloux souvent se font haïr.
Finissons, & prions quelqu'une de la bande,
Puisque nous avons le loisir,
De danser une sarabande.

LA BOHEMIENNE.

La belle Comtesse commande,
Nous faisons gloire d'obéïr.

On danse.

Mlle DESMARRES en Bohemienne, chante.

Un Inconnu pour vos charmes soûpire;
Son sort égaleroit celui des Dieux,
S'il pouvoit lire
Dans vos beaux yeux
Qu'avec plaisir vous souffrez en ces lieux
Les soins qu'il prend de vous le faire dire.

Sur son destin que faut-il qu'il aprenne?
D'un tendre aveu soulagez le souci
D'un cœur en peine
D'être éclairci,
Nous disons la bonne avanture ici
Ne pourrons-nous l'instruire de la sienne?

Mr PONTHEUIL en Bohémien.

Belles qui voulez aprendre
Quelle fortune vous aurez,
Ne pouvez-vous pas prétendre
A celle que vous voudrez?
Il est un sort qui de vous doit dépendre;
D'heureux destins
Sont en vos mains,
C'est à vous de les faire, à nous de les attendre.

LA COMTESSE.

J'admire également & la voix & la danse,
Il n'est rien dont par-là vous ne veniez à bout;
Et vous meritez tous que pour reconnoissance.

LA BOHEMIENNE.

Vous avoir divertie est une récompense
Qui nous doit tenir lieu de tout.

LA COMTESSE.

Mais je veux qu'un present...

LA BOHEMIENNE.

Non, Madame, de grace;
Réservez vos presens, & nous laissez aller.

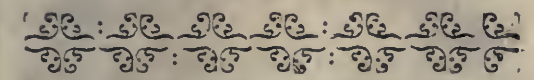
OLIMPE.

Ils sortent.

LA COMTESSE.

Suivez-les, Virgine, & que l'on fasse
Tout ce qui se pourra pour les bien régaler.

Fin du Divertissement du troisiéme Acte.



DIVERTISSEMENT
DU
QUATRIE'ME ACTE.

LA COMTESSE, OLIMPE, LE VICOMTE, LE MARQUIS, LE CHEVALIER, LA MONTAGNE, *representant un Comedien*, VIRGINE, CASCARET.

CASCARET.

Madame...

LA COMTESSE.

Que veut-on?

CASCARET.

Un Monsieur vous demande.

LA COMTESSE.

Voyez qui c'est, Virgine, & l'amenez ici.

VIRGINE.

Je n'irai pas bien loin, Madame, le voici.

LA MONTAGNE *representant un Comedien.*

Ayant plus d'une fois eu l'honneur de paroître
Devant Leurs Majestez, je croirois mal connoître
Ce que l'on doit, Madame, à vôtre qualité;
Si m'étant pour ce soir dans le Bourg arrêté,
Je ne vous venois pas faire la révérence.

LA COMTESSE.

Je suis fort obligée à vôtre complaisance.
Mais ne sçachant à qui...

LE COMEDIEN.

Je suis Comédien ;
Madame.

LE VICOMTE *l'embrassant.*

Ah ! serviteur. Ne vous manque-t-il rien
Pour nous pouvoir ici donner la Comedie ?

LE COMEDIEN.

Non, Monsieur.

LE VICOMTE.

Il faudroit quelque Piéce aplaudie ;
Où l'emploi des Acteurs répondît...

LE COMEDIEN.

Laissez-nous
Le soin de la choisir.

LE VICOMTE.

Et Circé, l'avez-vous ?

LE COMEDIEN.

Nous, Circé ? non, Monsieur, Paris seul est capable...

LE VICOMTE.

Les Singes m'y charmoient, leur scêne est admirable.

OLIMPE.

C'est-là le bel endroit.

LE VICOMTE.

Il plaît à bien des gens.

LA COMTESSE *au Comedien.*

Et comment joüerez-vous ?

LE VICOMTE.

Avec des Paravents.

LE COMEDIEN.

Un moment suffira pour dresser un Théâtre.

OLIMPE.

La Comedie enchante, & j'en suis idolâtre.

LE VICOMTE.

J'en voudrois retrancher ces grandes passions ;
On y pleure, & je haïs les lamentations.

OLIMPE.

Vous êtes gai.

LE VICOMTE.

Jamais aucun chagrin en tête;
Je ris toûjours.

LE COMEDIEN.

Tandis que la Troupe s'aprête;
Nous avons parmi nous des voix dont on fait cas;
Vous plaît-il les oüir?

LA COMTESSE.

Qui ne le voudroit pas?

LE VICOMTE.

Ce début de Chanteurs servira de Prologue.

LE COMEDIEN *aux Acteurs Musiciens.*

Avancez. Vous allez entendre un dialogue,
Dont j'ai vû jusqu'ici tout le monde charmé.

LE VICOMTE.

Voions ce Dialogue.

LE COMEDIEN.

Il est fort estimé.

DIALOGUE

Chanté par Monsieur & Mademoiselle Sallé, vêtus en Berger & en Bergere, sous le nom d'Alcidon & d'Aminte.

AMINTE.

Berger, vous sçavez le mistere
Que je brûle de découvrir
Un inconnu cherche à me plaire?
Des feux cachez ne peuvent m'attendrir;
Ou qu'il cesse de se taire,
Ou qu'il songe à se guérir.

ALCIDON.

Vous aimez à voir souffrir;

Il n'est point de Bergere
Plus cruelle & plus fiere.
Qu'à vos yeux l'Inconnu s'ose offrir,
Vous le trouverez téméraire,
Et vous le laisserez mourir.

AMINTE.

Ou qu'il cesse de se taire,
Ou qu'il songe à se guerir.

ALCIDON.

L'Amour est un Dieu charmant;
Qui pour plaire n'a qu'à paroître:
Mais il s'offre à vous vainement,
Dans vôtre cœur sa flâme ne peut naître;
Si sous un long déguisement
Un Inconnu cherche à s'en rendre maître.
Pourquoi chercher à connoître l'Amant,
Quand l'Amour est un Dieu qu'on ne veut pas connoître?

AMINTE.

Pour un invisible
Quel cœur est sensible?
Il soupire inutilement.
Pour un invisible
Quel cœur est sensible?
Prend-on de l'amour sans connoître l'Amant?

ALCIDON.

D'un doux soûrire,
D'un tendre espoir
Flâtez son martyre,
Vous allez voir
Qu'il brûle de dire
Ce secret qu'il fait tant valoir.

AMINTE.

Ah! s'il brûle de m'en instruire,
Adieu, Berger, adieu, je n'en veux rien sçavoir.

OLIMPE.

Madame, après cela que l'Inconnu hazarde
De se faire connoître.

LE VICOMTE.

Oh ! vraiment il n'a garde;
Mais aux airs sérieux je prends peu de plaisir.

LE COMEDIEN.

Ils en sçavent de gais, vous n'avez qu'à choisir.

Air chanté par Mademoiselle SALLE'.

Profitons des plaisirs
Que l'Amour nous presente.
De ses tendres desirs
Il n'est point d'ame exempte,
La moins diligente
Perd le meilleur temps;
Et telle est prude à quinze ans;
Qui devient coquette à trente.

Air chanté par Monsieur SALLE'.

On ne sçauroit être heureux,
Si l'on n'a pas l'art de plaire.
Si l'on n'est pas amoureux,
On ne sçauroit être heureux,
Sans amour on ne plaît guère.
On ne sçauroit être heureux,
Si l'on n'a pas l'art de plaire.
L'on ne sçauroit être heureux,
Si l'on n'est pas amoureux.

LE VICOMTE.

Morbleu que je le suis.

OLIMPE.

La chanson est jolie;
Mais en chantant toûjours le Théâtre s'oublie.

LE COMEDIEN.

J'en aurai soin.

LE VICOMTE.

Allons-y faire travailler;
Et leur choisir un lieu commode à s'habiller.

Fin du Divertissement du quatriéme Acte.

DIVERTISSEMENT
DU
CINQUIE'ME ACTE.

LA COMTESSE, LE MARQUIS, LE CHEVALIER, LE VICOMTE, VIRGINE, LA MONTAGNE.

LE VICOMTE.

Madame....

LA COMTESSE.

Quoi déja de retour ?

LE VICOMTE.

Ah ! ma foi
Nous allons bien ici nous divertir.

LA COMTESSE.

De quoi !

LE VICOMTE.

Eh ! cela vaudra mieux que vôtre Comedie,
Pour moi je n'ai rien vû de plus gai de ma vie ;
Et vous en ferez cas sans doute à vôtre tour.
J'ai pris, en vous quittant, mon chemin par le Bourg,
A dessein d'obliger nôtre troupe obstinée
A nous tenir ce soir la parole donnée,
Mais à peine ai-je fait vingt pas, que j'ai trouvé
De quoi recevoir tous un plaisir achevé.
Une Nôce morbleu : mais Nôce de Village,
Plaisante au dernier point par chaque Personnage ;
Et j'ai si bien prêché, qu'elle vient sur mes pas,

Que vous rirèz voiant ce grotesque fracas!
LA MONTAGNE *s'en allant.*
Il est de nôtre cru, nous y ferons figure.
LE VICOMTE.
Ah! morbleu que ne puis-je en faire la peinture!
Vous en ririez d'avance, & diriez comme moi,
Que tout cet attirail est un plaisir de Roi.
Entr'autres l'on y voit, outre la mariée,
Qui suit en belle Arroy la Troupe conviée,
Un ramas d'animaux, qui des plus sottes gens
En differente espece offre le passe-temps.
Un Suisse, un vieux Bourgeois, des Clercs, des Villageoises,
Des Grisettes, un Page, & de riches Bourgeoises,
Et deux Badauts, dont l'un est aussi sot, & plus
Que ne fut en son temps Thomas Diafoirus.
Ah! qu'en guerre un parti feroit-là de ravages:
Ma foi les beaux habits resteroient pour les gages.
LA COMTESSE.
L'Assemblée est risible, & c'est un racourci.
LE VICOMTE.
Vous en aurez la vûë en demeurant ici.
Si par quelque accident la Nôce n'est troublée;
J'ai fait de cet endroit le lieu de l'Assemblée.
OLIMPE.
Ah! Madame, voions.
LA COMTESSE.
Eh! bien voions.
LE MARQUIS.
Comment?
Parlez-vous tout de bon, Madame?
LA COMTESSE.
Assûrément.
LE MARQUIS.
La cohuë, une Nôce auroit dequoi vous plaire?
LA COMTESSE.
Oüi.

LE MARQUIS.

Vous n'y ſongez pas.

LA COMTESSE.

Non ? A vôtre ordinaire
Vous êtes complaiſant.

LE MARQUIS.

Je ne m'oppoſe à rien :
Mais tant de ſottes gens vous ennuiront.

LA COMTESSE.

Hé bien ?
Je veux me divertir à m'ennuyer. .

OLIMPE.

Courage,
Tenez ferme.

LE VICOMTE.

Faut-il conſulter davantage ?
Vous diriez qu'il s'agit de donner un aſſaut.

LA COMTESSE.

C'eſt que le Marquis ſçait. . . .

LE MARQUIS.

Je ſçai ce qu'il vous faut.

LA COMTESSE.

Mais enfin je le veux.

LE MARQUIS

Je n'ai plus rien à dire,

LE VICOMTE.

Voïci toute la bande, apprêtez-vous à rire.

La nôce entre. La Comteſſe, le Marquis, &c. s'aſſeoient ſur un banc à un côté du Théâtre, & pendant que les Violons joüent la Marche, tous les gens de la nôce deux à deux font la révérence à la Comteſſe en paſſant devant elle, & ſe vont ranger au fonds du Théâtre.

VIRGINE, *aprés qu'ils ſont rangez au fond du Théâtre, dit ;*

Ah ! que la mariée eſt drôle !

LE VICOMTE.

Dame, c'eſt
La perle du païs.

OLIMPE.

Et ce pauvre benêt
Que je vois auprés d'elle, eſt-ce l'Epoux?

LE VICOMTE.

Lui-même.
Sa figure allongée eſt d'un vrai Nicodême.

OLIMPE *riant.*

Ah!

LE VICOMTE.

Sçavez-vous à quoi je le trouverois bon?
A faire de ſa tête un boulet de canon.
Qu'il feroit beau la voir bondir en l'air!

LE MARQUIS.

Je gage
Que vous vous ennuyez.

LA COMTESSE.

Vous ne feriez pas ſage;
De hazarder beaucoup, vous perdriez.

LE MARQUIS.

Vos yeux
Font voir.........

LA COMTESSE.

Qu'on auroit peine à ſe divertir mieux.
Voions à cela près ce qui ſuit.

LA MONTAGNE *repreſentant gros-Jean.*

C'a morguenne.
Danſons de la gaillarde, & que l'on ſe démene.

PERRETTE.

C'eſt parler de raiſon... Je vas pour commencer
Prendre un de ces Monſieux, & le faire danſer.
Vous plaît-il, *en faiſant la revérence au Marquis.*

LE MARQUIS.

Non, jamais je ne danſe.

GROS JEAN.

Parette

Laisse-le-là ; morgué ce n'est pas comme on traite. . . .

PERRETTE.

Parce qu'il est tout d'or, il fait-bien le Seigneur :
Oh ! si je sommes pauvres, au moins j'ons de l'Honneur,
Et je ne craignons rien.

LE VICOMTE.

Je vais prendre sa place,
C'est qu'il a du chagrin. Attendant qu'il se passe,
Voions ce qu'à la danse un Gentil-homme vaut.
Après avoir dansé.
Hé bien, n'est ce pas là tremousser comme il faut?
J'en fais par tout de même. A vous la Mariée.
Il redanse la même Bourée.
Elle est jolie. Un air, la taille déliée.
Allons, courage, ferme, à la recharge, bon.
Voila s'en acquiter de la belle façon,
Je l'aime ; elle a les yeux tournez d'une maniere,

LA MARIE'E.

Eh ! Monsieur.

LE VICOMTE.

Voulez-vous être ma Vivandiere ;
Si je vais à l'armée ? Ah ! morbeu, je prétens.
Vous faire vivre en Reine, & bien passer le temps.
Qu'en dites-vous ?

LA MARIE'E.

Oh rien ; quand j'en serois bien-aise,
Colin ne voudroit pas.

LE VICOMTE.

Ah ! qu'il ne lui déplaise ;
Serviteur à Colin. Et ne danse-t-il pas ;
Monsieur Colin ? Allons debout, & haut les bras.
A moins qu'un Marié ne soit d'humeur gail-larde,
J'en dis fy.

GROS JEAN.

Vas danser, Colin.

COLIN.

Oh! je n'ai garde.

LE VICOMTE.

Pourquoi ?

COLIN.

Je sis honteux devant les grandes gens,
Ils se gobargeriont.

GROS JEAN.

Tâtigué, tu te rens
Honteux ? les grandes gens sont tout comme je sommes,
Bâtis de chair & d'os, & tu sçais si bien comme..

COLIN.

S'il en faut débâcler. Hé, va-t-en danser toi,
Madame voudra bien.

DORIMENE.

Ah ! s'il ne tient qu'à moi,
Volontiers.

GROS JEAN.

Hé bian donc pis que n'an m'y condamne,
Dansons. Brimbalez-nous queuque bonne Pavanne. *Il danse.*

LE VICOMTE.

Fort bien. La volte face, & les jambes en l'air.
Ferme en avant, jamais il ne faut reculer.
Quel compere ! ah parbleu l'on ne peut mieux l'entendre.
Voions ce grand nigaut.

VIGNOLET *en Thomas Diafoirus.*

Vous venez donc me prendre ?
C'a m'est beaucoup d'honneur : mais je suis en souci
Comme sans cheminée on peut danser ici ?
Mais n'importe. Attendez. Au lieu d'une Courante
Où je suis neuf encor, voulez-vous que je chante ?

Je sçai bien mieux chanter que je ne danse.

DORIMENE.

Ah bon;
Sans voir la cheminée on peut prendre son ton.

VIGNOLET *chante.*

Si Claudine,
Ma voisine,
S'imagine
Sur ma mine
Que je ne suis bon à rien,
Qu'en cachette
La folette
Me permette
La fleurette,
Elle s'en trouvera bien.

LE VICOMTE.

La galante chanson!

VIGNOLET.

C'est sur moi qu'on l'a faite.

COLIN.

Hé, Thomas, grand François, Dubois, Lubin, Paquette,
Est-ce que je dormons? Pis qu'en a m'a mis en train,
Margué je vas danser d'ici jusqu'à demain.
Excusez si j'osons.... *Il fait la révérence à la Comtesse.*

LA COMTESSE.

Vous voulez que je danse?

LE MARQUIS.

Allez, Madame, allez faire la révérence,
Danser une Pavanne avec Monsieur Colin.

LA COMTESSE.

Quand je la danserois, le grand malheur!

LE MARQUIS.

Enfin

Vous faites vos plaiſirs d'une nôce.

COLIN.

Oh jarnie ;
Pis qu'an eſt ſi long-temps ſur la çarimonie,
Je vais danſer tout ſeul. Du plus gaillard, allons.
Il danſe.

LE VICOMTE.

Peſte, par haut voilà s'eſcrimer des talons!

COLIN.

A vôtre avis?

LE VICOMTE.

Il eſt trés-ſouple, ſur mon ame;
Vous avez bien choiſi la Mariée.

COLIN.

Oh dame,
Quoique nez dans les champs, j'ons appris les cinq pas,
Et j'ons des qualitez que bian d'autres n'ont pas;

LE VICOMTE.

Qu'en dites-vous ?

OLIMPE.

Pour moi j'en ſuis très-ſatisfaite.

LE VICOMTE.

Mais à quoi révez-vous, aimable friponnette ?

LUBINE.

Tout doux Monſieur, tout doux.

LE VICOMTE.

Quittez le ſérieux,
Ma belle, & comme moi prenez un air joyeux.
Je veux vous mettre en train.

LUBINE.

Hé dame eſt-ce pour rire,
Monſieur ?

LE VICOMTE.

Non, vous avez & beau faire & beau dire,
Je vous déroberai deux baiſers ſeulement.

LUBINE.

Nannin, Monſieur, nannin. Queu patineux!
Vraiment

Vous êtes tout drôle. Ah !

LE VICOMTE.

Tout cela bagatelle ;
Je les aurai parbleu. La petite cruelle !

LUBINE chante.

Ne fripez pas mon bavolet
C'est aujordy Dimanche,
Je vous le dis tout net,
J'ai des épingues su ma manche,
Ma main pese autant qu'alle est blanche ;
Et vous gagneriez un souflet.
Ne fripez pas, &c.

Attendez à demain que je vase à la Ville,
J'aurai mes vieux habits ;
Et les Lundis
Je ne sis pas si difficile :
Mais à present
Tout franc
Si vous faites l'impartinent,
Si vous gâtez mon linge blanc,
Je vous barrai comme il faut de la hâte ;
Je vous battrai,
Pincerai,
Piquerai,
Je vous moudrai,
Grugerai,
Pilerai,
Menu, menu, menu, comme la char en pâte ;
Hom, voiez-vous, j'avons une terrible tâte,
Que je cachons sous noute bounet,
Ne fripez pas, &c.

OLIMPE.

Et ce bon Gentil-homme ?

LE VICOMTE

Il a vécu, Madame.

Ma SOT-

Mr SOTTENVILLE.

J'ai bien valu mon prix autrefois, sur mon ame.

Il chante.

J'étois jeune Cocq autre fois,
Et mon chant réveilloit les plus sages Poulettes;
J'ai vieilli depuis, & ma voix
Endort même les plus coquettes.

Toutes les personnes de la Nôce dansent un Branle, & Monsieur SALLE' chante.

A la santé de Colin,
L'heureux mari de Colette?
Outre qu'il est mon voisin,
C'est qu'il aime le vin,
C'est qu il aime le vin.
Sa femme aime peu la diete.
Fessons nôtre vin,
Beuvons à Colette,
Fessons nôtre vin,
Beuvons à Colin.

❧❧

Vive Colette & Colin,
Et les enfans qu'ils vont faire.
Comme je suis bon voisin
J'en serai le Parrain,
J'en serai le Parrain.
Colin prendra bien l'affaire.
S'il n'est pas certain
D'en être le pere,
Il sera certain
D'avoir bon voisin.

❧❧

Les violons continuënt de joüer le même Branle; & les gens de la Nôce se retirent en dansant.

LA COMTESSE.

En verité, Marquis, ils m'ont bien divertie.

LE VICOMTE *arrêtant Gros Jean.*

Un mot, mon cher, ô ça parlons sans raillerie.

GROS JEAN *voulant s'échaper.*

Morgué, laissez-moi-là.

LE VICOMTE *lui ôtant sa fausse barbe.*

Non, non, restez ici.
Voila le pelerin qui nous met en souci.

LA COMTESSE.

L'Inconnu?

LE VICOMTE.

Le Grosset.

LE CHEVALIER.

Quand il a fait son rôle,
Le Vicomte d'abord a remis sa parole.

OLIMPE.

Ce n'est point l'Inconnu.

LE VICOMTE.

Ce l'est assurément,
Madame. Parlez donc, Sieur Grosset, autrement
Vous sçaurez ce que c'est qu'un Vicomte en colere.

LA MONTAGNE.

Mais quoi...

LE CHEVALIER.

Sur ce sujet il faut nous satisfaire;
Et de force ou de gré nous prétendons sçavoir...

LA MONTAGNE.

Regardez ce portrait, vous sçaurez mon pouvoir,
Et quel est l'Inconnu.

OLIMPE *à la Comtesse.*

Si rien ne le déguise

Vous y verrez des traits... Vous en êtes surprise.
Hé bien, a-t-il l'air bon, qu'en dites-vous ?

LA COMTESSE.

Je dis...

Voyez.

LE CHEVALIER *regardant le portrait.*

C'est le Marquis.

OLIMPE.

Le Marquis.

LE VICOMTE.

Le Marquis !

OLIMPE.

Juste Ciel !

LA COMTESSE *au Marquis.*

Quoi, c'est vous dont l'adresse cachée
Cherchoit à m'engager ?

LE MARQUIS.

En êtes-vous fâchée ?
Les soins de l'Inconnu pourront-ils vous toucher ?

LA COMTESSE.

Qui l'auroit crû qu'en vous il l'eût falu chercher ?

LE MARQUIS.

Non, ne m'en croiez pas : mais, aimable Comtesse,
Croiez en ce present que m'a fait la Jeunesse.

LA COMTESSE.

C'est-là mon diamant. Vous étiez destiné
A recevoir enfin la main qui l'a donné ;
Il est juste, & j'en fais le prix de vôtre flâme.

LE MARQUIS.

O bonheur qui remplit tous mes vœux ! Mais, Madame,
Vous souvenez-vous...

OLIMPE.

Oüi, je ne puis oublier
Que je vous ai promis d'aimer le Chevalier ;
Vous avez de l'honneur, c'est assez vous en dire.

LE CHEVALIER.

Doux & charmant aveu qui finit mon martyre !
Madame, je puis donc prétendre à vôtre foi ?

OLIMPE.

Si ma mere y consent, je vous répons de moi.

LE VICOMTE.

Je vous vois-là tous quatre en bonne intelligence;
Et moi que devenir ?

LA COMTESSE.

Vous prendrez patience.

LE VICOMTE,

Oüi ? de mes pas pour vous c'est donc-là le succés ?
Se charge qui voudra du soin de vos procés.
Adieu.

LA COMTESSE.

Le prendrez-vous, Marquis ? il vous regarde.

LE MARQUIS.

Que ne ferois-je point ?

LE CHEVALIER.

La retraite est gaillarde.

OLIMPE.

C'est un extravagant dont nous sommes défaits.

LA COMTESSE.

Allons.

LE MARQUIS.

Puisse l'Amour ne nous quitter jamais.

FIN.

NOUVEAU PROLOGUE,

ET

NOUVEAUX DIVERTISSEMENS POUR LA COMEDIE DES AMANS MAGNIFIQUES.

Representez pour la premiere fois le 21. Juin 1704.

ACTEURS.

LA FORTUNE.

NEPTUNE.

L'AMOUR.

PLUSIEURS HABITANS & HABITANTES de la Vallée de Tempé.

TRITONS.

NEREIDES, &c.

La Scene est dans la Vallée de Tempé.

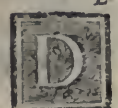


NOUVEAU PROLOGUE, ET NOUVEAUX DIVERTISSEMENS. POUR LA COMEDIE DES AMANS MAGNIFIQUES.

PROLOGUE.

SCENE PREMIERE.

LA FORTUNE.



DANS ce Vallon delicieux
Que de ses dons simples, mais précieux,
La nature paroît avoir par préférence
Orné même aux dépens de tous les autres lieux,
Joignons tout ce que l'art & la magnificence,
Ont de plus grand, de plus ingenieux.
Deux Princes, deux rivaux, pleins d'une ardeur extrême,
Unissent tous leurs soins pour dompter la fierté

D'un jeune objet qui, contre Venus même,
Peut diſputer de la beauté.
Dans ces aimables lieux ſa mere l'a conduite.
Les Princes à ſes yeux font briller tour à tour
Tout ce qui peut ſoûtenir leur merite.
Et faire éclater leur amour.
Ils m'ont priſe pour leur Déeſſe,
Tous deux également m'ont adreſſé leurs vœux;
C'eſt aux doux ſuccés de leurs feux
La Fortune qui s'intéreſſe.
Mais quoi que je faſſe pour eux,
Un ſeul peut obtenir la main de la Princeſſe;
Et de qui que ce ſoit des deux
Que l'on couronne la tendreſſe,
D'autres bienfaits avec largeſſe
Conſoleront le malheureux.
Nymphes, Sylvains, & vous, ô Troupe fortunée!
Pour qui le Soleil dans ſon cours
N'a jamais fait que de beaux jours,
Tranquiles Habitans des Rives du Penée,
J'ai beſoin de vôtre ſecours.
Ajoûtez aux douceurs charmantes
Qu'on goûte en cet heureux ſéjour,
De tendres jeux, & des fêtes galantes,
Qui puiſſent inſpirer l'amour.
Par vôtre exemple invitez la Princeſſe
'A ne pas réſiſter à des charmes ſi doux;
Et ſi ſon cœur ſe rend à la tendreſſe,
Si par vos ſoins elle prend un époux,
Je joindrai dans ces lieux le don de la richeſſe
A ce que la nature a déja fait pour vous.
Mais quoi? nul ici ne s'empreſſe
De répondre à ce que je veux?
Ne ſuis-je donc plus la Déeſſe
Par qui les mortels ſont heureux?
Pour avoir mépriſé tant de vœux qu'on m'adreſſe,
Eſſuirai-je à mon tour le reproche honteux

D'avoir eu l'indigne foiblesse
De former d'inutiles vœux ?
Neptune, puissant Dieu des ondes,
Toi, dont le vaste Empire est soûmis à mes loix;
Sors pour quelques momens de tes grottes profondes,
Et sois attentif à ma voix;
Punis ces peuples pleins d'audace,
Qui méprisent de m'obéïr :
Que tes flots écumeux viennent les engloutir.
Que de ces beaux vallons les mers prennent la place,
Et qu'on ne puisse avoir l'orgüeil de s'aplaudir
D'avoir impunément merité ma disgrace.

Neptune sort de la mer.

SCENE II.

NEPTUNE, LA FORTUNE.

NEPTUNE.

MA fille (car toûjours pour toi
J'ai conservé des sentimens de pere)
Comme moi l'on te peint legere,
De grace en tout imite-moi.
Je mets un frein aux mers que je tiens sous ma loy,
Mets-en, ma fille, à ta colere,
Pardonne aux peuples de ces bords
Le peu d'empressement qu'ils marquent de te plaire.
Tes promesses & tes tresors
Sont des biens dont ils n'ont que faire ;
En vain tu crois gagner leurs cœurs

Par l'eſpoir de la récompenſe,
Les richeſſes & les grandeurs
Ne touchent point les cœurs nez pour l'indépendance ;
Ils ne cherchent point tes faveurs,
Et ne craignent point ta puiſſance.

LA FORTUNE.

Eh ! quels mortels pourroient ne la pas redouter ?

NEPTUNE.

Ceux qui n'ont rien à craindre, & rien à ſouhaiter :
Les Habitans de ces belles retraites,
Qui, par des decrets éternels,
Reſſentent les douceurs parfaites,
Dont joüiſſent les immortels,
Qui, ſans ſoins, ſans deſirs, dans l'heureuſe innocence,
Ne font fumer l'encens ſur nos Autels,
Que par amour & par reconnoiſſance :
Preſque au deſſus des Demi-Dieux,
Il ne faut pas qu'aucun de nous prétende
Les gouverner d'un air impérieux,
Et c'eſt en les priant enfin qu'on leur commande ;
Venez, accourez à la voix
De Neptune qui vous apelle :
C'eſt ſans vouloir vous impoſer des Loix,
Que la Fortune attend de vôtre zéle
Qu'aujourd'hui vous faſſiez pour elle
Ce que pour d'autres Dieux vous fîtes tant de fois.
Joignez-vous aux Nymphes des bois.
Les Tritons & les Nereïdes
Vont quitter, comme moi, leurs demeures humides,
Pour former avec vous des concerts & des jeux,
Nobles amuſemens d'une aimable jeuneſſe,
Qui puiſſent attirer les regards curieux
De l'incomparable Princeſſe,

Que deux Princes rivaux régalent en ces lieux.
Au pied de ce côteau qui nous cache la plaine ;
Cette jeune Cour ſe promene.

On entend une ſymphonie par échos.

Le bruit de vos concerts commence à retentir ,
Hâtons-nous, commençons la fête
Du ſpectacle qu'on leur aprête.
Les Echos vont les avertir.

SCENE III.

NEPTUNE, LA FORTUNE, Pluſieurs Habitans & Habitantes de la Vallée de Tempé, TRITONS, &c.

MARCHE.

Air. UNE HABITANTE de la Vallée de Tempé.

SUr cet agréable rivage,
Où les Zéphirs régnent toûjours ;
En amour, comme en voyage,
Sans crainte on s'engage ;
On n'a jamais que de beaux jours ;
On n'y reſſent aucun orage,
Et l'inconſtance des amours
N'y fait jamais d'Amant volage.

ENRTE'E.

Air. UN HABITANT de la Vallée de Tempé.

Que la Princeſſe eſt jeune & belle !
Nymphes, ne vous irritez pas

De ne pas l'emporter sur elle,
La mere des Amours, Venus est immortelle;
Et Venus même a moins d'apas.

ENTRE'E.

UN HABITANT de la Valée de Tempé.

Dans l'Empire des Amours,
Et sur les flots de Neptune,
J'ai fait voyage de long cours,
Toûjours aidé de la Fortune.

Qui ne risque rien a grand tort:
Quand on échape du naufrage,
On goûte mieux un heureux sort;
Et c'est assez souvent l'orage
Qui nous améne dans le port.

SCENE IV.

NEPTUNE, LA FORTUNE, L'AMOUR, &c.

ENTRE'E.

L'AMOUR *paroît sur un nuage.*

DAns les jeux & dans les concerts
On ne trouva jamais ma presence importune,
Et je viens du plus haut des airs
Voir cette fête peu commune
Que d'accord avec la Fortune
Ordonne ici le Dieu des Mers.

LA FORTUNE.

Nulle fête sans vous ne sçauroit être belle;
Les plus doux jeux vous sont tous consacrez;

Et l'on attend de vous que pour faveur nouvelle
A ceux-ci vous préſiderez :
Ainſi que moi, Neptune s'intéreſſe
A favoriſer les Amans
Qui cherchent à toucher le cœur de la Princeſſe.

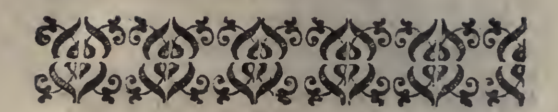
L'AMOUR.

Je deſtine à l'un d'eux les biens les plus charmans.
Juſqu'ici la Princeſſe à mon pouvoir rebelle
En vain voudra diſſimuler
Les feux dont elle va brûler,
Et mes traits aujourd'hui doivent triompher d'elle
Sûr de cette victoire en ce charmant ſéjour
J'ai donné rendez-vous au Dieu de l'hymenée;
Par lui dans cette jeune Cour
Ma ſuite & la ſienne amenée
Term'n'ront cet heureux jour,
Et vous verrez l'heureuſe deſtinée
Que peut faire l'hymen d'accord avec l'Amour.

DUO.

Quels doux plaiſirs.
Le Dieu des Amours donne;
Quand on ſuit ce qu'il ordonne!
Quels doux plaiſirs!
Qu'ici l'Echo ne raiſonne
Que de nos tendres ſoûpirs.

Fin du Prologue.



I. INTERMEDE.

Cleonice presente à la Princeße Eriphile des Muſiciens & des Danſeurs qui veulent entrer à ſon ſervice, & qui lui donnent le Divertißement qui ſuit.

UNE MUSICIENNE.

Cruel Amour, tyran des cœurs,
Que tu te plais à nous ſéduire
Par l'apas des tendres douceurs,
Dont l'eſpoir flâteur nous attire!
Cruel amour, tyran des cœurs,
Que l'on ſouffre ſous ton empire!
Si quand on reſſent tes ardeurs,
Le devoir défend de le dire,
Amour, adoucis les rigueurs
Des loix qu'on a ſçû nous preſcrire,
Et fais ſentir à nos Vainqueurs
Le même feu qui nous inſpire.
Cruel Amour, &c.

ENTRE'E.

UN MUSICIEN.

Je ſçais aimer & ſouffrir ſans me plaindre,
Et je ſçai mieux encore être heureux ſans parler.
Mépris, faveurs, rien ne ſçauroit éteindre
La vive ardeur dont je me ſens brûler.

Dans vos beaux yeux je vois briller
Des feux que vous voulez contraindre ;
Et que vous sentez redoubler.
Est-ce amour ou courroux, dois-je esperer ou craindre ?

DUO.

Un jeune cœur qui commence d'aimer.
Tremble assez souvent de le dire ;
La bouche n'ose l'exprimer,
Dans les regards heureux qui le peut lire ?

ENTRE'E gaye.

II. INTERMEDE.

L'A NYMPHE *de la Vallée Tempé.*

VEnez, Princesse charmante,
Répondez à nos desirs,
Et ne méprisez pas les innocens plaisirs
Que nôtre desert vous presente.
N'y cherchez point l'éclat des fêtes de la Cour ;
On ne parle ici que d'Amour,
Ce n'est que d'Amour qu'on y chante.

UN FAUNE.

Vous mentez, Nymphe, vous mentez,
Et quelque soin que l'Amour prenne,
Ses plaisirs sont ici moins chantez
Que Bachus & le bon Silêne.

**

Il n'est qu'un tems
Où les Amans
Goûtent un sort digne d'envie.
On aime pour quelques momens ;
On peut boire toute sa vie.

CORIDON.

Loin d'ici, Faune téméraire,
Qui semblez mépriser l'Amour,
C'est le chagrin de ne plus sçavoir plaire ;
Qui vous fait faire
A Bacchus vôtre cour.

Il chante.

Quand d'une Nymphe adorable
On a souffert mille refus,
On croit se consoler à table
Des plaisirs que l'on a perdus.
On aime tant qu'on est aimable,
Et l'on boit quand on ne l'est plus.

LE FAUNE.

Je suis toûjours aimable, & si toûjours je boi
Et souvent & beaucoup: mais toi,
Si ta morale est véritable,
Sans avoir eu jamais le bonheur d'être aimable ;
Tu seras sans plaisir plus yvrogne que moi.

CORIDON.

Voici la beauté que j'adore.
L'Amour en ma faveur conduit ici ses pas ;
La belle encore
Ne sçait pas
Quel feu me dévore.
Rendons hommage à ses apas,
Aprenons-lui ce qu'elle ignore.

LE FAUNE.

Je vois venir de ce côté
Une jeune beauté,
Dont sans vanité
Je ne serai pas rebuté ;
Car elle aime à boire ;
Elle en fait gloire.
O la douce felicité !
Quelle victoire,
D'en être à tes yeux bien traité !

Sus, sus voions, esprit malade,
Amoureux fade,
Qui de nous deux aura plûtôt surmonté
La fierté,
De ta Nimphe ou de ma Driade.
En attendant je bois rasade
A leur santé.

CORIDON.

Nymphes, vous voiez deux amans,
Qui n'ont rien tant à cœur que de vous pouvoir plaire.

LE FAUNE.

Oh! s'il vous plaît, dans cette affaire
N'expliquez que vos sentimens,
Et pour les miens laissez-moi dire & faire.

CORIDON.

Depuis long-temps charmé de vos divins appas;
Je languis nuit & jour, je brûle, je soûpire.

LE FAUNE.

J'aime à boire, à chanter, à folâtrer, à rire.
Vous me plaisez beaucoup: mais je ne languis pas.

PHILIS.

Bon, sans perdre temps à nous dire
Ce que tous deux vous avez dans le cœur,
Prenez le soin de nous instruire
De vos talens, de vôtre humeur.

LE FAUNE.

C'est un beau fils, un fidéle Pasteur,
Et moi je suis un pétulent Satyre.
Il va vous chanter son martyre,
Je vous chanterai mon ardeur.

CORIDON.

Aux Beautez les plus cruelles
J'adresse toûjours mes vœux:
Les cœurs à l'amour rebelles
Tôt ou tard sentent ses feux.

Pour nous faire aimer des Belles
Soions-en bien amoureux ;
Soions discrets & fidelles
Pour être long-temps heureux.

CORINE.

Hé bien, là, parlez donc, faut-il tant hesiter,
As-tu besoin d'un interprête ?
Quand on trouve ce qu'on souhaite,
Doit-on tarder à l'accepter ?
Tu l'aimes, je le vois, c'est une affaire faite.
Vous pouvez esperer, Pasteur, sans vous flâter,
Ce silence obstiné découvre sa foiblesse,
Et ses regards se déclarent pour vous.
La bouche sert à marquer le courroux,
Les yeux expliquent la tendresse.

LE FAUNE.

Je sers & Bachus & l'Amour ;
Bachus me fait aimer, l'Amour m'excite à boire.
Jeune Nimphe, veux-tu m'en croire ?
Sers aussi ces Dieux tour à tour.
Nous brûlerons d'une ardeur éternelle,
Le vin augmentera nos feux,
Il te rendra cent fois plus belle,
Et moi cent fois plus amoureux.

Hé bien, qu'en pense-tu ? n'as-tu rien à me dire ?
Je te vois-là tout je ne sçai comment ;
C'est bon signe pour moi vraiment.
Jeune Nimphe qu'Amour inspire,
Est volontiers confuse auprès d'un tendre amant,
Qui lui vient amoureusement
De faire entendre son martyre.
Enfin l'augure que j'en tire
Est que l'on est trés-sûrement
Contente de mon compliment.

CORINE.

D'accord, c'est trop long-temps me taire :
Et Bachus & l'Amour ont des charmes pour moi :
Boire, aimer tour à tour, voila bien mon affaire,
J'aime fort volontiers, fort volontiers je boi ;
Mais, Satyre, je ne veux faire
Ni l'un ni l'autre avecque toi.

LA FAUNE.

Tu te trompes, Driade folle ;
Si tu crois mon cœur enflâmé
Au point d'être fort allarmé
De désobligeante parole.
A ces sottises-là je suis accoûtumé,
Ma flâme méprisée avec le vin s'envole ;
Et quand je ne suis pas aimé,
Voila comme je me console.

ENTRE'E.

DUO.

Quand on méprise un cœur tendre ;
De le guerir Bachus prend soin.
Ah ! quel réméde ! heureux qui le sçait prendre ;
Mais plus heureux qui n'en a pas besoin.

ENTRE'E de Driades & de Faunes.

III. INTERMEDE.

PAN *aux Princesses.*

DEs fêtes qu'ici l'on vous donne ;
Princesses, les Dieux sont jaloux ;
Et vous voiez Pan qui vient en personne,
Avec respect se presenter à vous ;

Mais de peur que l'on ne raisonne
Qu'avec les Dieux des Bois vous avez rendez-vous,
Deux Déesses, Flore & Pomone
Ont bien voulu se joindre à nous.
Tandis que l'une & l'autre à l'envi vous régalent
De ce que leur Empire a de plus précieux,
Qu'en cette grotte elles étalent
Fleurs dont les doux parfums dans ces forêts s'exhalent,
Fruits pour le goût délicieux,
Souffrez, pour occuper vos oreilles, vos yeux,
Que nos Faunes & nos Driades,
Animez par les tendres sons
Des plus amoureuses chansons,
Fassent des legeres gambades
A l'ombre de ces beaux buissons.

ENTRE'E *de Faunes.*

UN FAUNE.

Quand un Faune amoureux
Trouve une Nimphe au pied d'un hêtre
Pour devenir heureux
On croit qu'il n'a qu'à vouloir l'être.

Mais quand nos Nymphes une fois
Suivent d'Amour les douces loix,
Tous nos efforts sont inutiles
Pour déranger leur premier choix.
Les Nimphes des Villes
Sont moins difficiles
Que celles des Bois.

UNE DRIADE.

Dans ces agréables Bocages
Tout cede aux charmes de l'Amour;
La nature dans ce séjour
Lui rend ses plus parfaits hommagess,

Les Rossignols sous les feüillages
Chantent mille plaisirs nouveaux,
Et le plus doux murmure des eaux
Parle d'amour à nos rivages.

Mlle SALLE' chante.

Ici les Nimphes des Fontaines
Brûlent d'amour au Fonds des flots,
Et l'on n'entretient les Echos
Que de plaisirs, jamais de peines.

ENTRE'E.

LA DRIADE.

Quand dans un cœur
L'Amour se glisse,
A ce Vainqueur
Sans résistance il faut qu'on obéïsse.

PAN.

Ce petit Dieu
Souvent dans l'ame
Allume un feu
Dont la raison veut surmonter la flâme.

LA DRIADE.

Mais en tous lieux
L'Amour égale
Hommes & Dieux;
Et sans rougir, l'Aurore aima Cephale.

PAN.

Un fier honneur
En vain condamne
Le Choix d'un cœur.
Endimion fut l'Amant de Diane.

ENTRE'E.

IV. INTERMEDE.

Cet Intermede est un Concert Italien que l'on fait entendre à la Princesse qui est fort occupée de ses rêveries.

Teneri Cuori
Che vogate
Sul mar dej Amori,
Non temete
Sospirate.
Il vento dej sospiri
Accende gli ardori;
E' dolce il vento
Che conduce al porto
Teneri Cuori, &c.

Dernieres paroles de la derniere Scene, qui doivent servir à amener le cinquiéme Intermede.

TIMOCLES.

Peut-être, Madame, qu'on ne goûtera pas long-tems la joye du mépris que l'on fait de nous.

ARISTIONE.

Je pardonne toutes ces menaces, aux chagrins d'un amour qui se croit offensé, & nous n'en goûterons pas avec moins de tranquilité les délices du charmant séjour où nous sommes.

CLITIDAS.

Oh pour cela non, Madame, & l'on ne s'en réjoüira que mieux. J'ai remarqué tout aujourd'hui que les fêtes dont ces Princes ont

pris soin de vous régaler, n'ont pas trop diverti la Princesse ; son esprit étoit occupé, . . .

ERIPHILE.

Clitidas. . . .

CLITIDAS.

Je ne dis rien du cœur, Madame, je ne parle que de l'esprit ; & à present que par un incident tout-à-fait heureux, il est, grace au Ciel, devenu plus libre, s'il vous plaisoit, Madame, vous pouriez prendre le régal d'un petit Divertissement champêtre que j'ai ordonné moi-même à tout hazard, pour vous dédommager du serieux & de l'ennui des autres. C'est une fille du païs, qui est un peu ma parente, qui vient d'épouser un jeune Matelot d'auprés de Larisse.

ERIPHILE.

Ce sera, je crois, quelque chose de fort beau que ce Divertissement champêtre.

ARISTIONE.

Voions, ma fille. De simples choses amusent quelquefois agreablement ; & le zéle qu'il a de vous plaire, merite de n'être pas refusé.

CLITIDAS.

Ah ! qu'on est heureux de servir des Princesses qui reçoivent avec tant de bonté les soins qu'on prend de leur être agréable ! Je vais faire venir tout mon monde, &c.. .

LA FORTUNE *sur un Nuage.*

J'ai savorisé vos rivaux :
Mais de leurs intérêts enfin je me sépare,
Sostrate, & sans être bizarre,
Je puis prendre parti pour un jeune Heros
Pour qui l'Amour lui-même se déclare
Aprés avoir causé vos maux,
Il faut bien que je les répare :
Joüissez du sort le plus doux,
La Fortune, l'himen, & l'Amour sont pour vous,

L'AMOUR *sur un nuage.*

Sostrate, & vous, jeune Princesse,
Reconnoissez le Dieu qui vient de vous unir
De la plus parfaite tendresse.
Servez tous deux d'exemple aux siecles à venir.
Le bizarre Dieu d'himenée,
Qui souvent des heureux Amans,
Si-tôt qu'ils sont époux, change la destinée,
Ne prépare pour vous que les plus doux momens.
Pour meriter toûjours sa faveur & la mienne,
Qui vous promet tant de félicité,
Modérez-vous sur la simplicité
Des époux qu'en ces lieux Clitidas vous améne.

V INTERMEDE.

PLUSIEURS PERSONNES DE LA NOCE.

MARCHE.

LE MARIE'.

PUuisque l'Amour nous a préposez pour modele
Du bonheur que l'himen vous doit faire éprouver,
Voiez-nous faire, & vous allez trouver
Une façon sûre & nouvelle
De vivre long-temps mariez,
Sans pouvoir en être ennuiez.
Il n'est point cependant de plaisir dans la vie
Qui tôt ou tard ne fatigue, ou n'ennuie,
Mais le moyen de ne s'en pas lasser,
C'est de les sçavoir bien placer,

Et d'avoir ſoin qu'on les diverſifie ?
Les prendre tour à tour, rire, chanter, danſer,
Toûjours en bonne compagnie,
Et ne ſe point embarraſſer
Si ſa femme eſt de la partie.
Epoux entr'eux doivent laiſſer
Et chacune, & chacun vivre à ſa fantaiſie.
Le tems eſt ſi doux à paſſer
La bonne chere vient quand la danſe eſt finie ;
On boit long-tems, puis on défie
Les chagrins de l'himen de venir traverſer
Une félicité de la ſorte établie.
On dort ſans ſe faire bercer. . . .
Pour moi je n'y ſçai point l'autre ceremonie.
Le lendemain c'eſt à recommencer.

ENTRE'E.

Air.

Sans jalouſie
Nous vivons tous,
Nous tenons pour foux
Les Epoux
Atteints de cette freneſie.
En rendez-vous
Avec les belles,
Sans exiger des faveurs d'elles,
On a les plaiſirs les plus doux.
Et parmi nous,
Les femmes ne ſont infidéles
Qu'aux maris chagrins & jaloux.

ENTRE'E.

Air.

Ne craignez point, jeunes fillettes,
Que trop d'amans ſuivent vos pas ;
Leurs feux, leurs ſoins, leurs chanſonnettes

Donnent du lustre à vos apas.
Le mal n'est pas
D'être coquettes ;
C'est la maniere dont vous l'êtes
Qui fait souvent trop de fracas.

BRANLE pour finir.

A ma mere il faut un gendre,
Et chacun lui fait la cour :
Elle pouroit s'y méprendre,
J'en ai sçû prendre
Un fait au tour.
Dépêchons, hâtons-nous de nous rendre :
Qu'il est doux de ceder à l'amour ?

L'himen est un esclavage
Où l'on aime à s'engager.
De bon cœur fillette sage
Du mariage
Court le danger.
On craint peu les chagrins du ménage,
Et l'on trouve à s'en dedomager.

Quand à l'hymen on s'engage
Dans la fleur de son Printems,
On a souvent l'avantage
D'un doux veuvage
Dans ses beaux ans.
On ne sent les chagrins du ménage
Qu'au moment qu'ils durent trop long tems.

F I N.

LE GALANT JARDINIER,

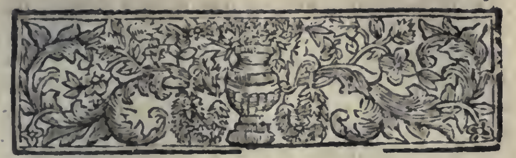
COMEDIE.

Repreſentée pour la premiere fois le 10. Novembre 1704.

ACTEURS

Mr DUBUISSON, Pere de Lucile.
Me DUBUISSON.
LUCILE, Fille de Mr Dubuiſſon.
Mr CATON.
Mr BAVARDIN.
Mr ORGON, Pere de Leandre.
LEANDRE, Amant de Lucile.
LUCAS, Jardinier.
MATHURINE, Femme de Lucas.
LA MONTAGNE, Valet de Leandre.
MARTON, Suivante de Lucile.
LA BOHEMIENNE.
Un Garçon Rôtiſſeur.
Troupe de Maſques.

La Scene eſt dans la Maiſon de Campagne de Monſieur Dubuiſſon.

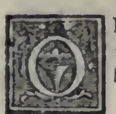


LE GALANT JARDINIER, COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

Mr & Me DUBUISSON.

Me DUBUISSON.



OH ! pour cela, Monsieur Dubuisson, vous prenez bien mal vôtre tems pour faire ce mariage.

Mr DUBUISSON.

Taisez-vous, ma femme, je sçai bien ce que je fais. Quand on a des filles d'un certain âge, d'un certain esprit, d'une certaine tournure, on ne peut trop se hâter de les marier, & il n'y a point de contre-tems pour s'en défaire.

Me DUBUISSON.

Il n'y a rien à craindre de la vôtre, Une jeune enfant qui a passé toute sa vie dans un Convent, qui n'en sort que depuis quinze jours. . . .

Mr DUBUISSON.

C'est justement ce qui fait que je m'en défie ; cela ne connoît point le monde, cela meurt d'en-

vie de faire connoissance ; & il n'y a point d'oiseaux si faciles à attraper que ceux qui sortent tout nouvellement de la cage. En un mot, nous l'avons tirée du Convent pour le marier, elle sera mariée, & tout au plus vîte.

Me DUBUISSON.

Mais, mon fils, quand je l'ai été chercher en Lorraine, d'où nous arrivons, vous aviez pour elle un autre parti que celui que vous lui voulez donner.

Mr DUBUISSON.

Cela est vrai. Sur la proposition de mon frere l'Avocat, je m'étois résolu de la donner au fils de Monsieur Orgon, un de mes anciens camarades de Collége, homme fort riche, qui n'a que ce fils-là : nous étions en paroles pour cela Monsieur Orgon & moi : mais outre que ce fils-là ne m'est point connu, c'est qu'il me revient de plusieurs endroits que c'est un libertin, qui s'est fait Capitaine malgré son pere, grand dissipateur de biens, homme de plaisirs, de bonne chere, & aimant les femmes.

Me DUBUISSON.

Le grand malheur ! vous étiez bien pis que tout cela quand nous nous mariâmes, & si ma famille y avoit regardé de si prés....

Mr DUBUISSON.

Il y a encore autre chose. Ce fils de Monsieur Orgon devoit être rendu à Paris il y a trois semaines, pour terminer l'affaire. Son pere lui avoit écrit d'y venir pour cela, & l'on n'en a ni vent, ni nouvelle ; cela me fait comprendre que c'est un jeune homme qui craint de prendre un engagement. Il a de la répugnance pour le mariage, & cela m'en a fait prendre pour lui donner ma fille. Enfin, ma femme, voulez-vous que je vous dise ? si je me hâte de la marier à ce Monsieur Caton qui ne me plaît guéres,

c'est que je suis prévenu que l'autre me plairoit encore moins, & que je me veux mettre hors d'état d'être persécuté par Monsieur Orgon, qui, comme l'on m'a dit, ne songe à marier son fils que pour le tirer du libertinage, & je ne veux point que ce soit ma fille qui ait cette peine-là.

Me DUBUISSON.

Mais sçavez-vous bien que vôtre fille haït à la mort ce Monsieur Caton que vous voulez qu'elle épouse ?

Mr DUBUISSON.

Ma fille n'a pas tort, c'est un vilain homme : mais il est fort riche ; & en chemin de le devenir davantage, cela fera une bonne maison, c'est un homme qui ne dépenseroit pas une pistole mal à propos.

Me DUBUISSON.

Tenez, mon fils, c'est un vilain, un ladre, un vieux coquin qui a vécu jusqu'ici d'une maniére fort serrée, & qui faute d'experience, se répandra au premier jour en des dépenses excessives pour la premiere guenon qui lui donnera dans la vûë. Je ne dis pas que ma fille ne merite bien les petites galanteries qu'il fait pour elle : mais s'il étoit si raisonnable que vous le dites, il s'abstiendroit de ces bagatelles-la, nous sommes ici à nôtre maison de campagne.

Mr DUBUISSON.

Je suis venu pour éviter le fracas & la cohuë, & pour faire la nôce à moins de frais.

Me DUBUISSON.

Et de quoi s'avise donc vôtre Monsieur Caton, que vous trouvez si œconome, de régaler tous les jours tout le village ?

Mr DUBUISSON.

Ce n'est pas lui qui fait ces sottises-là.

Me DUBUISSON.

De faire tirer des fusées, des feux d'artifices ?

Mr DUBUISSON.

Vous n'y êtes pas.

Me DUBUISSON.

De donner des violons & de la Musique dans les avenuës de nôtre bois ? L'impertinent, le sot ! à quoi cela est il bon ?

Mr DUBUISSON.

Cela ne vient pas de lui, vous dis-je : il y a quelque chose là-dessous que je soupçonne, & j'ai mis des gens en campagne pour le découvrir.

Me DUBUISSON.

Bon, bon ! quelque chose là-dessous, que pourroit-ce être ?

Mr DUBUISSON.

Le neveu de Lucas m'en rendra bon compte, c'est un coquin qui n'est pas mal entendu.

Me DUBUISSON.

Quand s'en va-t-il cet animal-là il y a déja dix ou douze jours, qu'il est ici à pot & à rôt dans la maison.

Mr DUBUISSON.

C'est le neveu de vôtre Jardinier, un Sergent de milice qui vient voir son oncle, en allant à la garnison.

Me DUBUISSON.

Je n'ai que faire de cela, je n'aime point si longues visites, quand elles se font à mes dépens. Hom vôtre Jardinier vous en fait bien passer, Monsieur Dubuisson.

Mr DUBUISSON.

A moi ?

Me DUBUISSON.

A vous-même. Je voudrois bien sçavoir de quoi ce marousle s'avise de prendre encore un garçon Jardinier de surcroît, quand il y en a deux ici.

Mr DUBUISSON.

Ce ſont ſes affaires.

Me DUBUISSON.

Ce ſont les vôtres, & tout cela vit aux dépens du maître. Tenez, Monſieur Dubuiſſon, vous êtes trop bon, trop facile, & cela me rend malade. Outre la fatigue du voiage, & le mouvement de ce vilain caroſſe de voiture, dont je ne ſçaurois me remettre, j'ai une migraine ſi horrible, un ſi grand mal de tête...

Mr DUBUISSON.

Allez, ma femme, allez vous mettre ſur vôtre lit, & ne vous inquiétez de rien, laiſſez-moi faire. Voila juſtement le neveu du Jardinier avec qui je ſuis bien-aiſe d'avoir quelque petite conference.

Me DUBUISSON.

Je vous laiſſe, Monſieur Dubuiſſon : mais ſi vous m'aimez, ne vous hâtez point de conclure ce mariage.

SCENE II.

Mr DUBUISSON, LA MONTAGNE.

Mr DUBUISSON.

HE' bien, qu'as-tu apris? ſçais-tu quelque choſe? as-tu quelque éclairciſſement?

LA MONTAGNE.

Oh! vraiment oui, Monſieur, vous avez ſoupçonné juſte. Toutes ces Fêtes-là, toute cette muſique qui nous fait coucher ſi tard, & qui nous éveille ſi matin...

Mr DUBUISSON.

Hé! bien?

LA MONTAGNE.

Hé ! bien, Monſieur, c'eſt quelque joli homme amoureux de Mademoiſelle vôtre fille, qui fait toutes ces galanteries-là aſſurément.

Mr DUBUISSON.

Cela ne vient donc pas de Monſieur Caton ?

LA MONTAGNE.

Comment de Monſieur Caton ? ce vilain Monſieur qui eſt ici depuis quelques jours ? Eſt-ce-que... Mais par ma foi... Attendez, vous me faites rêver à une choſe... oüi juſtement... Mais cet animal-là auroit-il l'eſprit... Oüidà, ouidà. Quelque vilain qu'on ſoit, l'Amour donne des manieres quelquefois. Allez, Monſieur, je me rapelle des choſes, il faut que ce ſoit lui, ſur ma parole.

Mr DUBUISSON.

Mais ſur quoi fonder tes conjectures ?

LA MONTAGNE.

Sur quoi ? il eſt fort riche Monſieur Caton.

Mr DUBUISSON.

Oh ! beaucoup.

LA MONTAGNE.

Et paſſablement fat, à ce qu'il me paroît.

Mr DUBUISON.

Oh ! pour cela... C'eſt ce que ..

LA MONTAGNE.

C'eſt lui, Monſieur. Il n'y a qu'un homme riche & ſot, qui puiſſe faire ces dépenſes-là.

Mr DUBUISSON.

Mais qu'as tu apris dans le village encore ?

LA MONTAGNE.

Dans le village, Monſieur ? Je ne m'en ſuis pas tenu-là, j'ai été juſqu'à Paris pour être mieux informé.

Mr DUBUISSON.

Juſqu'à Paris ?

LA MONTAGNE.

Oui vraiment. Il n'y a qu'une bonne lieuë d'ici, & il y envoie lui deux ou trois fois par jour. Il a trois ou quatre personnes dans le village qui ne font autre chose qu'aller & venir.

Mr DUBUISSON.

L'extravagant !

LA MONTAGNE.

J'ai fait connoissance avec ces Messieurs-là sans faire semblant de rien. Ils sont partis, je les ai suivis.

Mr DUBUISSON.

Hé ! bien, hé ! bien ?

LA MONTAGNE.

Hé ! bien, Monsieur, nous sommes arrivez : l'un a été dans la ruë S. Honoré, chez des Marchands d'étoffes, l'autre chez des Marchands Joüailliers, sur le Quai des Morfondus celui-ci chez Crepi, celui-là chez la Morliere.

Mr DUBUISSON.

Mais cela ne conclut rien pour Monsieur Caton, & ils ne t'ont point dit que ce fût lui qui les emploiât.

LA MONTAGNE.

Non vraiment, ce sont des gens fort discrets : mais cela n'empêche pas qu'on ne voie fort bien que des Jouailliers, des Marchands de vin, des Rôtisseurs. . . Il y a bien de la profusion là-dedans, bien du dérangement d'esprit, & je ne crois, pas moi, que vous fussiez d'humeur à donner vôtre fille à un homme comme cela.

Mr DUBUISSON.

Si j'étois sûr que ce fût lui : mais je ne vois rien encore qui me persuade . .

LA MONTAGNE.

Cela est vrai, il n'y a rien de positif : mais c'est déja beaucoup que de soupçonner. Ne vous

hâtez point de rien conclure, Monſieur.

Mr DUBUISSON.

Non, je veux aprofondir la choſe.

LA MONTAGNE

Vous ne ſçauriez mieux faire. L'éclairciſſement vous éclaircira ſi...

Mr DUBUISSON.

Je l'attendrai l'éclairciſſement. Toi, ne pars point pour ta garniſon que ce myſtere ne ſoit découvert.

LA MONTAGNE.

Je n'ai garde de quitter dans le fort de cette affaire-ci, Monſieur.

Mr DUBUISSON.

J'ai pris confiance en toi.

LA MONTAGNE.

Vous me faites bien de l'honneur.

Mr DUBUISSON.

Et je reconnoîtrai tes bons offices.

LA MONTAGNE.

Je ne ſuis pas en peine de la reconnoiſſance, & pour le peu que j'en mériterai de ſa part... Mais voici la Jardiniere.

SCENE III.

LA MONTAGNE, MATHURINE.

MATHURINE.

AH! vous voila, Monſieur de la Montagne; il y a une heure que vôtre maître.

LA MONTAGNE.

Hé paix! paix, Madame Mathurine, êtes-vous folle de ne me pas apeller vôtre neveu?

MATHURINE.

Ah! vous avez raiſon, & je n'y ſongeois pas. Vôtre maître donc, il y a une heure...

LA MONTAGNE.

Encore? ah! tout eſt perdu. Avez-vous le diable au corps, ma tante Mathurine? Eſt-ce que j'ai un maître moi?

MATHURINE.

Oui voirement vous en avez un. Ce jeune Monſieur qui a baillé de l'argent à nôtre homme pour être garçon Jardinier, n'eſt pas vôtre maître? que voulez-vous dire? eſt-ce que je ſuis une bête?

LA MONTAGNE.

Oh! pour cela oui, trés-fort. Vôtre garçon Jardinier eſt un Jardinier, & moi je ſuis vôtre neveu, Sergent de milice. On vous a dit cent fois...

MATHURINE.

C'a eſt vrai, j'ai tort, je n'y ſerai plus attrapée...

LA MONTAGNE.

A la bonne heure: mais pour éviter les inconveniens, il ne faut pas que nous aions longue converſation enſemble. Juſqu'au revoir, ma tante Mathurine.

MATHURINE.

Mais ſongez donc que vôtre maî... le garçon Jardinier, vous cherche pour vous parler, mon neveu de la milice.



SCENE IV.

MATHURINE *seule.*

ILs avont biau faire, & biau dire, je ne sçaurois m'accoûtumer à ce qui n'est point. Mais quelle fantaisie à ce Monsieur de se faire païsan, & à son homme de chambre de vouloir être le neveu de Lucas ? Le voila lui-même, il faut qu'il me dise pourquoi ça se fait.

SCENE V.

LUCAS, MATHURINE.

LUCAS.

BOn jour, Mathurine, je sis bian-aise que ce soit toi. Es-tu toute fine seule ?

MATHURINE.

Hé ! parguenne tu le vois bien.

LUCAS.

N'y a-t-il personne qui nous acoute ?

MATHURINE.

Non voirement.

LUCAS

Ce ne sont pas ici des vetilleries, vois-tu.

MATHURINE.

A qui en as-tu donc, Lucas ? je ne t'ai jamais vû si étrange.

LUCAS.

Je le crois margué bian, ma fortune est faite.

MATHURINE.

Ta fortune dà ? & la mienne, Lucas ?

LUCAS.

Paix, motus, Mathurine, & la tienne itou. Or ça acoute, te sens tu capable de garder un secret bien secretement ?

MATHURINE.

Oh pour çà oüi. Tiens, il m'est arrivé je ne sçai combien de choses, que je me serois plûtôt fait hacher que de te les dire à toi-même.

LUCAS.

Bon, il faut toûjours faire comme ça, c'est une belle chose que le secret.

MATHURINE.

Ne te mets pas en peine, & dis-moi tout au plûtôt. . . .

LUCAS.

Aga tiens, Mathurine, je ne sçai pas encore trop bien ce que c'est. Morgué pourquoi faut-il que je ne sçachions pas lire ni l'un ni l'autre ?

MATHURINE.

Hé ? qu'est-ce que ça fait à nôtre fortune ?

LUCAS.

Ce que ça y fait ? Tiens, vela un papier qui est tombé de la poche de ce drôle que j'appellons nôtre neveu.

MATHURINE.

Hé bien ?

LUCAS.

Hé bien ! c'est le factoton de ce jeune Capitaine qui s'est fait garçon Jardinier.

MATHURINE.

Je le sçai bien.

LUCAS,

Or ces gens là, tu sçais, remuons l'argent à la pelle ; ils faisont joüer, tu sçais, jour & nuit les Menètriers dans le Village, ils tiront

tu ſçais, des fuſées & des artifices ſur l'iau ? ils m'avont baillé, tu ſçais, quinze pieces d'or, pour que le Capitaine devenît nôtre garçon, & ſon homme de chambre nôtre neveu, tu ſçais.

MATHURINE.

Hé bien ? je ſçai, je ſçai. Si je ſçai tout ça, pourquoi me le dire ?

LUCAS.

Ah! marguenne bellement, Mathurine, tredame t'es bien prompte. Ce que je te dis-là, vois-tu, c'eſt à celle fin de te faire mieux entendre que ce Capitaine-là eſt un homme riche, vois-tu, queuque fils de Maltotier; que c'eſt-là, vois tu, queuque bon papier de conſequence, queuque contrat de conſtruction, vois-tu queuque lettre de change.

MATHURINE.

C'a pourroit bien être.

LUCAS.

J'ai marguenne opinion que ç'a eſt. Têtiguê que d'envieux, que de gens fâchez dans le Village, quand ils verront Mathurine & Lucas dans un biau caroſſe; car, vois-tu, je ne ſommes pas pour en demeurer-là. Si j'ai une fois de l'argent, crac je me boute dans les affaires, je me fais Partiſan, tu ſeras Partiſanne; j'acheterons queuque Charge de Nobleſſe, & pis, & pis, on oublira ce que j'avons été, & je ne nous ſouviendrons morgué peut-être pas nous-mêmes.

MATHURINE.

Je deviendrions nobles, Lucas ? j'aurions caroſſe ?

LUCAS.

Pourquoi non; je ne ſommes pas les premiers Païſans qui auriont fait fortune.

MATHURINE.

Mais écoute, Lucas, n'est-ce point voler que de ne pas rendre ce papier à ce Monsieur à qui il apartient ?

LUCAS.

Bon voler une feüille de papier ! & puis aprés tout il n'y a pas de mal à ça. Un Païsan prendre à un Capitaine, & au fils d'un Maltotier encore, ce n'est pas voler que ça c'est prendre sa revanche.

MATHURINE.

Tu as raison. Montre-moi ce papier, Lucas ? donne, Lucas, donne.

LUCAS.

Bellement donc, ne va pas le déchirer.

MATHURINE.

Hé, Lucas, c'est de l'écriture dont on écrit les livres, je pense ?

LUCAS.

Hé ! oüi, tant mieux, c'est de la meilleure stelle-là, de la plus véritable, de celle qu'on croit davantage... Hé margué que fais-tu ? t'es mal-adroite. Ce n'est pas comme ça que ça se tient, c'est comme ça J'ons déja queuque connoissance, vois-tu. Tiens, Mathurene, que je te montre : tout ce qui est blanc, vois-tu, c'est le papier, & tout ce qui est noir c'est les lettres.

MATHURINE.

Tredame, Lucas, tu sçais déja lire.

LUCAS.

Tredame toi-mêmc. N'est-ce pas biaucoup que de sçavoir faire la difference ? Mais voici nos deux drôles, ils donnont à plein colier dans l'orniere ; car je me doute qu'ils parlont de ça. R tourne-t-en à la cuiseine, pendant je m'en vais les acouter moi, sans faire semblant de rian. Ah ! tâtigué que je sis un rusé marle !

SCENE VI.

LEANDRE, LA MONTAGNE, LUCAS *écoutant.*

LA MONTAGNE.

IL faut finir cette affaire-ci d'une maniere ou d'une autre, Monsieur : & si Monsieur vôtre pere est encore huit jours sans aprendre de vos nouvelles, je vous le garantis défunt, ou tout au moins fou à lier.

LEANDRE.

Il est donc bien en peine de moi ?

LA MONTAGNE.

Il en perd l'esprit, vous dis-je, & le bruit court dans le quartier que vous avez été pendu.

LEANDRE.

Maraut...

LA MONTAGNE.

Ce n'est point un conte, Monsieur. Vous avez mandé il y a un mois que vous reveniez ; on vous sçait parti d'Allemagne, vous n'arrivez point, tout le monde veut que des Chenapans, que nous avons, dit-on, trouvez en chemin, nous ont, vous & moi, greffé tous deux sur quelque vieux chêne.

LEANDRE.

La ridicule imagination !

LA MONTAGNE.

Moins ridicule que la vérité. Car enfin y a-t-il rien de plus bizarre que ce que nous faisons ici ? Vous voila garçon Jardinier, vous qui ne sçavez pas comment croît une ciboule.

LEANDRE.

Ne parlons point de cela. Personne ne t'a reconnu à Paris? tu t'es informé de tout sans t'exposer...

LA MONTAGNE.

Oh! pour cela oüi, je vous en répons: mais j'ai pourtant été bien tenté de me découvrir.

LEANDRE.

Hé pourquoi?

LA MONTAGNE.

Pourquoi, morbleu? Tenez, Monsieur, voila les billets que fait courir Monsieur vôtre pere; il y en a même d'affichez au coin des ruës. Où diantre aurai-je mis ce billet; il sera tombé de ma poche, vous verrez que je l'aurai perdu.

LUCAS *à part.*

Et que je l'aurai trouvé moi. La belle chienne de fortune!

LEANDRE.

Qu'est-ce que c'est que ce billet? que veux-tu dire?

LA MONTAGNE.

Je ne sçai ce que j'en ai fait: mais je vous en dirai le sens. *Trente pistoles à gagner, pour qui donnera chez Monsieur Orgon des nouvelles d'un jeune Officier perdu sur la route d'Allemagne; le jeune homme de taille ni petite ni grande, l'encolure déchargée, la jambe séche, & qui porte au vent.*

LEANDRE.

Tu te moques?

LA MONTAGNE.

Je ne me moques point.

LUCAS *à part.*

Trente pistoles à gagner! C'est toûjours quelque chose. Achevons d'accouter, c'est le moien d'aprendre.

LEANDRE.

Mon pere n'y ſonge pas : le pauvre bonhomme ! j'admire ſa ſimplicité.

LA MONTAGNE.

Dites plûtôt ſon bon naturel. Allons, Monſieur, que cela vous touche, arrachez-vous à cette paſſion extravagante qui vous retient ici.

LEANDRE.

Hé le moien de m'en arracher ? Regarde ce portrait, mon pauvre la Montagne.

LA MONTAGNE.

Voilà une jolie perſonne, je vous l'avouë.

LEANDRE.

Admire la fatalité de mon étoile. Je parts de l'armée, dans la réſolution d'obéïr aux ordres de mon pere.

LA MONTAGNE.

Ces bons ſentimens-là ne vous ont pas duré.

LEANDRE.

Il n'attendoit que mon retour à Paris pour me marier.

LA MONTAGNE.

C'eſt ce qui vous fait craindre d'arriver.

LEANDRE.

On ne peut échaper à ſa deſtinée.

LA MONTAGNE.

Vous vous livrez de bonne grace à la vôtre.

LEANDRE.

Ma chaiſe ſe briſe au milieu d'un bois.

LA MONTAGNE.

Eloigné des Poſtes.

LEANDRE.

Je me vois obligé de prendre place dans le Caroſſe de Metz.

LA MONTAGNE.

Que le hazard fait paſſer par-là tout-à propos.

LEANDRE.

J'y trouve une jeune Beauté, toute charmante, toute adorable.

LA MONTAGNE.

Cela est bien heureux.

LEANDRE.

Que sa mere vient de retirer du Convent.

LA MONTAGNE.

Surcroît de charmes & de merite.

LEANDRE.

Je suis contraint de lui rendre les armes.

LA MONTAGNE.

A trente lieuës de Paris, qui se seroit défié de l'embuscade? Tous les ennemis ne sont pas au-de-là de la Frontiere, Monsieur.

LEANDRE.

Quel ennemi! il est d'un sexe à qui les plus grands hommes font gloire de ceder.

LA MONTAGNE.

Bon, les plus grands hommes! morale d'Opera, Monsieur, fades discours. On ne se rend que quand on veut bien ne pas résister. Mais venons au fait, s'il vous plaît, j'ai eu la complaisance de m'accorder à vos visions, il faut continuer puisque j'ai commencé. Vous aimez Lucile.

LEANDRE.

A la fureur.

LA MONTAGNE.

Elle ne sçait rien encore de vôtre amour?

LEANDRE.

J'attens l'occasion de me découvrir.

LA MONTAGNE.

Vous ne tarderez pas à la trouver. Ensuite?

LEANDRE.

Si mon amour lui plaît, je la demanderai à son pere

LA MONTAGNE.

Il a des engagemens avec un autre.

LEANDRE.

Il faut les rompre.

LA MONTAGNE.

J'ai commencé d'y travailler.

LEANDRE.

Cela n'eſt rien, ſi tu n'acheves.

LA MONTAGNE.

Il nous faudra le conſentement du vôtre.

LEANDRE.

Nous tâcherons de l'obtenir.

LA MONTAGNE.

Cela ſera difficile.

LEANDRE.

Cela ne ſera pas impoſſible.

LA MONTAGNE.

Nous aurons beſoin d'argent.

LEANDRE.

Voilà ma bourſe.

LA MONTAGNE.

Fort bien, Monſieur, vous avez réponſe à tout. Malepeſte quel embonpoint de bourſe ! celle-là ne ſe ſent point des fatigues de la guerre, & ce n'eſt pas-là la bourſe uniforme du Régiment.

LEANDRE.

As-tu fait donner ordre chez Crepy ?

LA MONTAGNE.

Ne vous embaraſſez de rien, je ruïnerai vôtre Rival dans l'eſprit de Monſieur Dubuiſſon, je lui mettrai ſur le corps toutes les ſottiſes que vous faites... Preſens, bijoux, cadeaux, ſérénades, j'ai pris mes meſures pour toutes choſes: voila de l'argent, laiſſez moi faire, les meſures ne manqueront pas, ſur ma parole, Songez ſeulement à découvrir à Lucile...

SCENE VII.

LEANDRE, LA MONTAGNE, LUCAS.

LUCAS.

HE garre, garre, enfuiez-vous-en. Vela Monſieur Dubuiſſon qui viant envars ici, il ſoupçonnera queuque choſe, s'il vous trouve enſemble.

LEANDRE.

Il a raiſon, je me retire.

LA MONTAGNE.

Et moi de mon côté...

LUCAS.

Hé là, là, bellement, ne vous enfuiez pas vous, ce n'eſt pour vous qu'il viant, Monſieur Dubuiſſon, ce n'eſt que pour ly.

LA MONTAGNE.

Comment donc ?

LUCAS.

Avec vôtre permiſſion, mon neveu de la Milice, j'ai queuque petite parole à vous dire.

LA MONTAGNE *à part.*

C'eſt encore de l'argent qu'il demande, je n'ai jamais vû de coquin plus intereſſé.

LUCAS.

Allons, palſangué boutez deſſus, puiſque vous êtes mon neveu, point de çarimonie. Qu'eſt-ce que c'eſt donc que ces trente piſtoles qu'il y a à gagner pour qui baillera de certaines nouvelles, là...

LA MONTAGNE.

Je ne vous entens pas

LUCAS.

Parguenne je vous ai bian entendu moi, je sçai tout le contenu de l'affiche que vous avez perduë, & c'est justement moi qui l'ai trouvée.

LA MONTAGNE.

Justement.

LUCAS.

Trente pistoles à gagner ! foin de ma curiosité, je voudrois morgué pour biaucoup ne sçavoir rien de ça, voiez-vous.

LA MONTAGNE.

Comment, comment donc ?

LUCAS.

Ces trente pistoles-la me feront perdre l'esprit ; ho ! pour ça oui, elles me renversont la cervelle, Monsieur de la Montagne.

LA MONTAGNE.

Hé par quelle raison ?

LUCAS.

Il me vient des scrupules.

LA MONTAGNE.

Des scrupules à toi ?

LUCAS.

Oui voirement des scrupules. Vous m'avez donné quinze pistoles ?

LA MONTAGNE.

Hé bien quinze pistoles ? Voudrois-tu les rendre ?

LUCAS.

Moi rendre de l'argent ? vous n'y songez pas, je sis fillot d'un Procureur de Paris.

LA MONTAGNE.

Mais d'où viennent donc ces scrupules ? sur ce que pour servir mon maître, tu trompes le tien ?

LUCAS.

Oh palsanguienne non, vous me paiez pour ça.

LA MONTAGNE.

Hé ! bien donc ?

LUCAS.

C'a n'est rien , ça se passera.

LA MONTAGNE.

Mais encore ?

LUCAS.

Et, mais vous m'avez baillé quinze pistoles pour ne pas dire que c'est vôtre maître qui est ici.

LA MONTAGNE.

Hé bien ?

LUCAS.

Et son pere en promet trente à sti qui ly dira où il est, je me fais comme ça des scrupules.

LA MONTAGNE.

Voilà un maître maroufle avec ces fantômes.

LUCAS.

Je ne sçaurois sarvir sti-ci sans tromper sti-là, voiez-vous ; & j'ai dans l'imagination que ce seroit blesser ma conscience , si je ne sarvois pas sti qui promet le plus , au préjudice de sti qui baille le moins.

LA MONTAGNE.

Ouidà , ouidà , il y a quelque chose à dire à cela; *bas.* Le dangereux coquin.

LUCAS.

Conseillez-moi un peu là-dessus , Monsieur de la Montagne , vous qui étes un si honnête homme.

LA MONTAGNE.

Je vois bien ce qu'il y a à faire. Tiens voilà encore quinze louis d'or pour mettre les choses dans l'equilibre.

LUCAS.

Tâtigué que vous êtes de bon conseil, Monsieur de la Montagne ! Mais attendez un peu

Oüi.... Tout juste, me voilà un peu plus embarrassé qu'auparavant.

LA MONTAGNE.

Comment, tu rêves ? seroit-ce encore quelque scrupule ?

LUCAS.

Palsangué oüi, je ne sçai plus queu parti prendre avec vôtre poste d'équilibre. Pour que la balance panche de queuque côté, il faut du poids de plus, Monsieur de la Montagne.

LA MONTAGNE.

Voila encore quatre loüis, seras-tu content ?

LUCAS.

On ne peut pas plus. Je vous servirons comme vous nous paiez, à bonne mesure.

LA MONTAGNE.

Oüi ? tu nous es d'un grand secours vraiment.

LUCAS.

Morguenne vous ne sçavez pas ce que je risque. Si Monsieur Dubuisson ou Madame sa femme venont à sçavoir que je me suis baillé pour compagnon de jardinage un Jardinier qui n'est pas Jardinier.

LA MONTAGNE.

Et qui diantre veux-tu qui leur dise, gros animal ?

LUCAS.

Et que sçai-je moi ? Mademoiselle Lucile elle-même peut-être : elle est fille, & jaseuse par conséquent, elle dégoisera queuque chose ; & sa suivante Madamoiselle Marton, qui est itou une babillarde, & pis vela tout justement comment les choses se découvront, Monsieur de la Montagne.

LA MONTAGNE.

Va, ne crains rien. Elles n'ont garde de parler ni l'une ni l'autre, & Mademoiselle Lucile

ne sçait encore rien de la passion de mon maître, elle ne le connoît pas pour ce qu'il est.

LUCAS.

Hé! fy donc, vous m'en baillez à garder, queu peste de conte! si alle ne le connoissoit pas, lui auroit-elle baillé sa portraiture?

LA MONTAGNE.

Paix, tais-toi, ne parle point de cela Il ne faut pas qu'elle sçache que mon maitre a son portrait, nous ne l'avons eu que par surprise.

LUCAS.

Et comment par surprise: Expliquez-moi ça, Monsieur de la Montagne. Effectivement ça est bien surprenant.

LA MONTAGNE.

Pas trop. Elle passe quelquefois des heures entiéres sur le grand balcon du côté de la ruë, un Peintre de nos amis a trouvé le moien de tirer le portrait que mon maître porte au bras, & que le hazard t'a fait voir.

LUCAS.

Tâtigué l'habile Peintre: j'ons vû le portrait, ça lui ressemble comme deux goutes d'iau.

LA MONTAGNE.

Souviens-toi de n'en point parler.

LUCAS.

Mais vela bien des secrets à garder, Monsieur de la Montagne: c'est une nouvelle augmentation de peine. Ne faudroit-il point encore queuque petit salaire pour cette peine-là

LA MONTAGNE

On te paiera tout à la fin, si nos projets peuvent réüssir.

LUCAS.

Ils réüssiront dés que vous ne serez pas épargnant; car, voiez-vous, ce n'est pas pour me vanter, mais je sis un drôle qui aime bian l'argent, je vous en avertis.

LA MONTAGNE.

J'en ſuis convaincu. Mais dis-moi un peu une choſe : ne ſoupe-t-il pas aujourd'hui quelqu'un avec Monſieur Dubuiſſon ?

LUCAS.

Et palſanguenne oüi. Ils ſont un tas de Bourgeois & de Bourgeoiſes, qui avont chacun envoïé leur plat, parce qu'ils ſçavont que nôtre maître eſt un tantinet ladre. Oh ! parguenne il y a de quoi manger ; j'avons morgué deux cochons de lait, trois longes de viau, un gros alloiau, quatre gigots, & une tarrinée de bœuf à la mode.

LA MONTAGNE.

Voilà une petite chere bien délicate. Allons, allons, nous la leur ferons faire meilleure qu'ils ne penſent, & nous en ferons honneur à Monſieur Caton.

LUCAS.

Hem, plaît-il ? que dites vous ?

LA MONTAGNE.

Rien. Va t-en voir ici prés à l'Epée Roiale. s'il n'y eſt point encore arrivé trois caroſſées d'hommes & de femmes à qui j'ai donné rendez-vous.

LUCAS.

Trois caroſſées ! vela bian du monde : qu'eſt-ce que vous velez faire de tout ça ?

LA MONTAGNE.

Tu le ſçauras. Vas vîte, & viens me rendre réponſe.

LUCAS.

Oüi, oüi je m'en vas vîte, allez. *Bas.* Mais j'irai loin plus que l'Epée Roiale, & je gagnerons l'argent de l'affiche.

SCENE VIII.

LEANDRE, LA MONTAGNE.

LEANDRE.

MOn pauvre la Montagne, voici Lucile & Marton qui viennent de ce côté-ci, elles parlent enſemble : je me flâte d'avoir entendu quelque choſe qui me regarde, je voudrois bien en ſçavoir davantage, comment faire ?

LA MONTAGNE.

Achevez d'écouter, & ſuivant ce que vous entendrez, prenez occaſion de vous déclarer, ou de vous taire. Voici un endroit tout propre à vous cacher, mettez-vous ſur ce gazon, & faites ſemblant de dormir : il eſt aſſez naturel qu'un garçon Jardinier s'endorme ſur l'herbe au lieu de travailler.

LEANDRE.

Les voici. Que Lucile eſt belle, & que je ſuis amoureux !

LA MONTAGNE.

Tout ira bien. Ecoutez, parlez à propos, & me laiſſez faire le reſte.

SCENE IX.

LEANDRE, LUCILE, MARTON.

MARTON.

MOrt de ma vie, Mademoiſelle, vous n'êtes pas de bonne foi ; vous ne me dites point naturellement ce que vous avez dans l'ame.

LUCILE.

Mais que veux-tu que je te dise ?

MARTON.

Ce que vous avez.

LUCILE.

J'ai du chagrin, Marton.

MARTON.

Du chagrin ! Vous voila fraîchement sortie du Convent, où je sçai bien que vous enragiez d'être ; on va vous marier, & vous avez du chagrin ? Je ne comprens pas....

LUCILE.

Helas ! Marton !

MARTON.

Vous soupirez, vous levez les yeux au Ciel. Oh ! je comprens à present : vous êtes amoureuse, Mademoiselle.

LUCILE.

Ah ! Marton, ne va pas t'imaginer...

MARTON.

Je n'imagine rien que de juste, & je gage que ce n'est pas du mari qu'on vous destine que vous êtes amoureuse. Vos parens ont fait un choix pour vous sans vous consulter ; vous en avez fait un autre vous en vôtre petit particulier, sans prendre leur avis, & vous n'avez pas grand tort. Leur Monsieur Caton est bien le plus vilain mâtin, le plus disgracié mortel, avec son tic & son begaiement, je ne connois que vôtre cousin Monsieur l'Avocat qui soit encore aussi ridicule.

LUCILE.

Ah ! ma chere Marton, que tous les hommes ne sont-ils faits comme ces deux-là !

MARTON.

Fort bien, je vous entens. Si tous les hommes étoient faits comme eux, vôtre petit cœur seroit moins agité, n'est-ce pas ?

LUCILE.

Parle bas, ma pauvre Marton.

MARTON

Hé! bien oüi, volontiers, mon dessein n'est pas de vous nuire. Hé bien?

LUCILE.

Hé bien! Marton, je n'ai rien à te dire.

MARTON.

Je m'en vais parler haut.

LUCILE.

Hé! non, non, doucement.

MARTON.

Vouloir qu'on parle bas, & ne rien avoüer, cela me révolte. Vous rougissez, c'est une maniere de s'expliquer, dont je vous sçai bon gré. La pudeur sied à merveille sur le visage d'une jeune personne, c'est dommage que la mode en passe. Oh! ça, ça remettez-vous; je sçai bien qu'un aveu tendre coûte à faire à une fille qui sort du Convent, mais cela viendra; le mot d'amour vous effarouche à present: mais l'usage adoucira le mot & la chose, & vous ne l'aurez pas entendu prononcer cinq ou six fois, que vous en aurez pris l'habitude.

LUCILE.

En effet, Marton, tu es une personne admirable, & tes discours me donnent une certaine confiance. Je me sens plus de résolution.... Mais non, je n'aurai jamais la force de te le dire.

MARTON.

Quoi dire?

LUCILE.

Qu'il est vrai, Marton, que je crois que j'ai de l'amour.

MARTON.

Hé! mort de ma vie, c'en est fait, le voila tout dit. Avoüez que vous voilà bien soulagée; car aprés l'aveu de la chose, celui des circon-

ſtances eſt conté pour rien. Il ne faut pas demander ſi le Cavalier que vous aimez a beaucoup de merite.

LUCILE

Oh ! tant, Marton.

MARTON.

Je m'en doute bien. S'il eſt jeune, galant, bien fait.

LUCILE.

Tous des plus galans, des plus jeunes, des mieux faits.

MARTON.

La pauvre enfant ! Il ne faut plus chercher de qui ſont les fêtes galantes qui ſe donnent ici depuis quelques jours, c'eſt ce jeune amant ſans doute ?

LUCILE.

Helas ! non ; Marton, ce n'eſt point lui, il ignore où je ſuis, mon nom même ne lui eſt peut être pas connu,

MARTON.

Comment donc, vos affaires ne ſont pas plus avancées que cela ?

LUCILE.

Il n'a pas tenu à lui ni à moi, ma chere Marton, & ſi j'en crois ſes yeux & mon cœur...

MARTON.

Ses yeux & ſon cœur ! comment diantre, voilà du ſtile le plus tendre, le plus délicat. S'expliquer ainſi en ſortant du Convent : Ah ! nature, nature !

LUCILE.

Mais ma mere, qui, comme tu ſçais, eſt venu me chercher à Metz elle-même, nous a ſi fort obſervez l'un & l'autre pendant toute la route....

MARTON.

Comment donc, pendant toute la route ? c'eſt donc une avanture de caroſſe que celle-ci?

LUCILE.

Helas oüi, Marton.

MARTON.

La pauvre enfant ! que je la plains !

LUCILE.

Je ſçai combien je ſuis à plaindre. Je me ſuis dit tout ce qu'on ſe peut dire ; je ſens tout le ridicule de ma paſſion : mais elle eſt telle, chere Marton, que je ne ſuis plus maitreſſe de la vaincre, & que je ſerai malheureuſe toute ma vie.

MARTON.

Oh ! pour le coup je ſuis bien fâchée de n'avoir pas été du voiage. Mais ne ſçavez-vous point à peu près qui eſt ce jeune homme ?

LUCILE.

Un Officier qui revenoit d'Allemagne : ſa chaiſe de poſte rompit en chemin, il prit place dans le caroſſe, je fus ſurpriſe en le voiant, il me parut embaraſſé, comme moi, & tant que nous avons pû nous voir, nous n'avons point ceſſé de nous regarder l'un & l'autre, que quand ma mere nous regardoit.

MARTON.

La pauvre enfant !

LUCILE.

Il me donnoit la main, quand nous deſcendions du caroſſe, & il me la ſerroit avec tant d'ardeur...

MARTON.

Vous ſerriez la ſienne ?

LUCILE.

Non, Marton, je n'oſois pas encore.

MARTON.

Cela eſt bien modeſte. Et ne vous a-t-il point dit quelque bagatelle, gliſſé quelque petit mot ?

LUCILE.

Oüi, Marton, mais ſi adroitement, ſi ſpirituellement...

MARTON.

Et comment encore ?

LUCILE.

Il y avoit dans nôtre même carosse une jeune fille qui n'avoit point de mere.

MARTON.

Qu'elle étoit heureuse ! hé bien ?

LUCILE.

Hé bien, Marton, il lui disoit les plus jolies choses, les plus tendres, les plus amoureuses, & tout cela, Marton, en me regardant toûjours: oh je voiois bien que c'étoit à moi que cela s'adressoit.

MARTON.

Par bricole, fort bien. Au bout du compte ?

LUCILE.

Au bout du compte nous sommes arrivez à Paris, la fin du voïage nous a séparez, il n'a point eu depuis de mes nouvelles, ni moi des siennes.

MARTON.

Voila une passion qui aura de belles suites ! Allez, Mademoiselle, le meilleur parti que vous puissiez prendre, c'est d'oublier ce jeune homme-là, & de ne pas penser que vous l'aiez vû.

LUCILE.

Je ne sçaurois, Marton, je l'ai trop regardé, je crois le voir à tous momens, je cherche ses traits, son air, ses regards, ses manieres dans tout ce qui s'offre à mes yeux.

MARTON.

Vous ne trouverez rien qui lui ressemble, je gage ?

LUCILE.

Sifait, Marton: mais je n'ose te le dire.

MARTON.

Parlez, parlez, ne craignez rien.

LUCILE.

Ce nouveau Jardinier qui est ici depuis quelques jours...

MARTON.

Qui, Colin ?

LUCILE.

Il me paroît qu'il lui ressemble un peu.

MARTON.

Mais vraiment il n'est pas mal tourné, ce jeune drôle-là.

LUCILE.

Je lui trouve quelques-uns de ses traits, le même air à peu prés, les yeux un peu moins vifs à la verité ; mais...

MARTON.

Vous regarde-t-il de même ?

LUCILE.

Ah ! pas si amoureusement, Marton.

MARTON.

Ce n'est donc pas lui. Le voila qui dort sur ce gazon, taisons-nous.

LUCILE.

Ah ! Ciel ! Marton, que je serois fâchée qu'il m'eût entenduë.

MARTON.

Il n'y a rien à craindre, ces manans-là dorment d'un trop bon somme.

LUCILE.

Ah ! Marton, si c'étoit lui, & qu'il sentît ce que je sens, il ne dormiroit pas si tranquilement.

MARTON.

Oh ! je le crois bien. Mais que vois-je ? quel bijou pend au bras de Monsieur Colin ?

LUCILE.

Un bijou, dis-tu ?

MARTON.

Oüi vraiment un bijou.

LUCILE.

Prens donc garde, tu vas l'éveiller.

MARTON

Comment donc, c'est un portrait, je crois ?

LUCILE.

Un portrait ?

MARTON.

Mademoiselle, c'est le vôtre.

LUCILE.

Mon portrait ? tu n'es pas sage. Et comment, mon portrait ! ah ! Ciel que vois-je ?

MARTON.

Ah ! par ma foi, Monsieur Colin est un Païsan de la façon de l'Amour. C'est lui, Mademoiselle c'est vôtre joli homme.

LUCILE.

Ah ! ma chere Marton, mon cœur, mes yeux, mon portrait, tout me le persuade. Mais qui m'assurera que ses desseins sont légitimes ? qui me sera garant...

LEANDRE *se levant de dessus le gazon.*

Moi, charmante personne.

LUCILE.

Ah !

MARTON

Colin ne dormoit pas, sur ma parole.

LEANDRE.

Moi qui brûlois de me découvrir à vous ; moi qui ne respire, & qui ne veux vivre que pour vous, qui n'adore que vous, & qui n'ai point d'autre objet, point d'autre passion que d'être à vous toute ma vie ?

MARTON.

On nous en offre autant de ce côté-ci.

LUCILE.

Ah ! ma chere Marton, quelle suprise !

MARTON.

Il n'est point question de faire ici la fiere, Monsieur Colin a tout entendu.

LEANDRE.

Oui, mon adorable Lucile, vos sentimens me sont connus, ne doutez point, je vous en con-

jure, de la vivacité, de la sincerité des miens.

MARTON.

Ah! Mademoiselle, voila vôtre pere & ce vilain Monsieur Caton.

LUCILE.

Ah! Ciel!

LEANDRE.

Ne faites semblant de rien, demeurez.

SCENE X.

Mr DUBUISSON, Mr CATON, LUCILE, LEANDRE, MARTON.

Mr DUBUISSON.

AH, ah! que veut dire ceci? un garçon Jardinier aux pieds de ma fille!

Mr CATON *bégaiant.*

Monsieur Dubuisson...

LEANDRE *contrefaisant le langage païsan.*

Comprenez-vous b'an, Mademoiselle? Vela le corps du logis, la tarrasse est comme-là, le Potager envars ici, & partant vous voiez bian... Eh! vous vela, Monsieur, je vous demande pardon, c'est que....

Mr DUBUISSON.

Que fais-tu là?

LEANDRE.

Rien, rien, Monsieur, c'est que j'expliquois à ces Madames, que si vous vouliez, j'aurois dessein de prendre vôtre potager pour mettre en parterre.

Mr DUBUISSON.

Le beau dessein, & de quoi te mêles-tu?

LEANDRE.

De rien, Monsieur. C'est que de cette maniere là il ne manqueroit plus rian à vôtre jardin.

Mr DUBUISSON.

Oui, mais tout manqueroit à ma cuisine.

LEANDRE

En ce cas n'an pourroit d'un autre côté...

Mr DUBUISSON *en colere.*

D'un autre côté? Va-t'y en toi d'un autre côté: Et vous, Mademoiselle, allez tenir compagnie à vôtre mere. Mettre mon potager en parterre, le beau projet! & que mettre dans ma soupe? des tulipes?

SCENE XI.

Mr DUBUISSON, Mr CATON.

Mr CATON *bégayant.*

IL n'a pas tort, c'est une belle chose qu'un beau parterre.

Mr DUBUISSON.

Oui fort bien, vous vous découvrez trop Ecoutez, Monsieur Caton, j'avois dessein de vous donner ma fille, parce que je vous croiois un homme reglé, grand ménager, bon œconome; & par vos discours & vos actions vous me paroissez tout autre.

Mr CATON.

Moi?

Mr DUBUISSON.

Vous. On dit que toutes ces dépenses ridicules qui se font depuis quelque tems dans le Village, sont de vôtre façon.

Mr CATON.

Non, ma foi.

Mr DUBUISSON.

N'avez-vous point de honte?

SCENE XII.

Mr DUBUISSON, MATHURINE.

MATHURINE.

HE', qu'eſt-ce que c'eſt donc que ça, Monſieur ? eſt-ce drés aujourd'hui que vous faites la nôce ?

Mr DUBUISSON.

Comment ?

MATHURINE.

Il viant d'arriver là-bas quatre hottées de volailles & de gibier, avec ſix charges de bouteilles de vin, quatre grands marmitons & cinq ou ſix petits, qui pour vous accommoder à ſouper s'établiſſont dans vôtre cuiſine auſſi familierement que s'ils étiont chez eux.

Mr DUBUISSON.

Qu'eſt ce que cela veut dire ?

MATHURINE.

Ils avont ôté les gigots & les longes de viau que j'avois mis à la broche, ils avont été chercher du bois & du charbon dans la cave, qui étoit ouverte, & ils faiſont des feux de reculée, ils boutont tout par écuelle, & ils diſont comme ça qu'il ne vous en coûtera rien, qu'on les laiſſe faire.

Elle ſort.

SCENE XIII.

Mr DUBUISSON, Mr CATON.

Mr DUBUISSON.

JE n'y comprens rien, Monſieur Caton.

Mr CATON.

C'a eſt plai plaiſant.

Mr DUBUISSON.

Oui fort plaiſant, fort plaiſant. Hé le vieux fou!

SCENE XIV.

Mr DUBUISSON, Mr CATON, UN ROTISSEUR.

UN PETIT ROTISSEUR *à Mr Caton.*

MOnſieur, voila le mémoire du ſoupé. Vôtre homme de chambre a dit que ſi on ne le trouvoit pas ici, qu'on vous le donnât à vous-même.

Mr CATON.

A moi, mon homme de chambre?

LE ROTISSEUR.

Oui, Monſieur. Vous n'avez qu'à le voir, c'eſt lui qui paiera.

Mr CATON.

Va, va, tu te méprens.

Mr DUBUISSON.

Parbleu voions, ce mémoire nous éclaircira peut-être. *Il lit.*

Memoire du soupé porté chez M. Dubuisson par ordre de M. son Gendre.

Mr DUBUISSON.

De mon Gendre : Oh ! par la ventreblen il ne l'est pas encore.

Mr CATON.

Si je sçai ce que c'est, Monsieur Dubuisson. . . .

Mr DUBUISSON.

Hé ! fy, fy, Monsieur, c'est se moquer. L'incident est trop naturel. Vous aimez la bonne chere, Monsieur Caton.

Mr CATON.

C'est une piece qu'on me fait, Monsieur Dubuisson.

Mr DUBUISSON *lit.*

Deux potages, huit entrées Fort bien. *Un Marquassin, six Perdrix, une douzaine de Cailles, quatre Gelinottes de bois.* Quel memoire ! Voions la somme. *Cent quatre vingt-deux livres dix sols.*

Hé ! bien voila un fort bon ordinaire bourgeois: une femme ne mouroit pas de faim avec vous, si cela pouvoit continuer.

Mr CATON.

Je vous jure que. . . .

Mr DUBUISSON.

Allez, vous êtes un vieux fou.

SCENE XV.

Mr DUBUISSON, MATHURINE.

MATHURINE.

Monsieur.

Mr DUBUISSON.

Qu'est-ce encore ? le dîner de demain ?

MATHURINE.

Non, Monsieur, c'est ste Madame qui est toûjours si claire, si luisante.

Mr DUBUISSON.

Que veux-tu dire ?

MATHURINE.

Et-là, je m'entens bian ; cette grande Madame séche, qui se boute du varni sur le visage.

Mr DUBUISSON.

Madame la Marquise. C'est une vieille qui n'a ni enfans ni heritiers, allons la recevoir. La peste !

MATHURINE.

Il y a itou vôtre cousin Monsieur l'Avocat qui est venu avec elle.

Mr DUBUISSON.

Oh ! pour cet animal-là, je me passerois bien de sa visite. Que diantre vient-il faire ici ce grimacier-là, avec son baragoin ?

MATHURINE.

Il dit qu'il viant voir Monsieur Caton vôtre Gendre, qu'il n'a jamais vû. Le voila.

SCENE XIV.

Mr DUBUISSON, Mr BAVARDIN.

Mr DUBUISSON.

AH, ah ! c'est vous, j'en suis bien aise. Bonjour, Monsieur Bavardin, bon jour, soiez le bien venu : quand vous en retournez-vous ?

Mr BAVARDIN *begaiant.*

Je viens... je viens...

Mr DUBUISSON.

Vous venez, vous venez pour voir Monsieur Caton. Voiez-le, & lui tenez compagnie, pen-

dant que je vais moi recevoir Madame la Marquise. Je ne tarderai pas à vous rejoindre.

SCENE XVII.

Mr BAVARDIN, Mr CATON.

Mr BAVARDIN *bégaiant.*

JE mou mourois d'envie de vous saluër.

Mr CATON.

Et moi de vous vous voir. Vôtre repu putation m'est co connuë.

Mr BAVARDIN *bas.*

Monsieur Ca caton se moque de moi, je pense, voions un peu s'il continuëra. *haut.* Je suis ravi que vous épousiez Lu lucile. Vous serez cou cou cousin germain de ma mere.

Mr CATON *bas.*

Pa pa parbleu il me contrefait. Voions jusqu'où cela ira. *haut.* Ce sera bien de l'ho l'honneur pour moi d'être allié à un homme comme vous, qui êtes un fou un fou foudre d'éloquence.

Mr BAVARDIN.

Et un grand bonheur à la famille de vous vous avoir, vous qui êtes un fa un fa favori de la Fortune.

Mr CATON.

Vous avez tous les talens, & toute la phisionomie d'un Cu d'un cu Cujas.

Mr BAVARDIN.

Quelque dépense que vous fassiez, on on sçait bien que vous sortez de la quai de la quai de la quaille moins d'argent que que vous n'y en faites entrer.

Mr CATON *bas.*

Cet homme là cher cherche à m'in m'insulter.

Mr BAVARDIN *bas.*

Cet animal-là se moque de moi.

Mr CATON.

Monsieur Ba bavardin, vous êtes un ma mauvais plaisant, je vous en avertis.

Mr BAVARDIN.

Et vous un plat plat bou boufon, Monsieur Caton.

Mr CATON.

Vous poussez trop la la raillerie, Monsieur Bavardin.

Mr BAVARDIN.

Vous me tu tu turlupinez mal à propos, Monsieur Caton.

SCENE XVIII.

Mr BAVARDIN, Mr CATON, MARTON.

MARTON.

HE' qu'est-ce donc que ceci, Messieurs ? à qui en avez-vous ? Déja de la mesintelligence ? On voit bien que vous allez devenir parens.

Mr CATON.

De quoi ce vi visage-là s'avise-t-il de me contrefaire ?

Mr BAVARDIN.

Morbleu vi visage vous-même, cela n'est pas vrai, c'est vous qui me con contrefaites.

MARTON.

Ah, ah, la plaisante avanture ! Allez, Mes-

ſieurs, point de rancune, vous ne vous contrefaites ni l'un ni l'autre, & ce ſont de petites manieres de parler, des agrémens de la nature que vous poſſedez en commun.

Mr CATON *embraſſant Mr Bavardin.*

Ah, ah! c'eſt c'eſt autre choſe. Je vous demande pa pardon, Monſieur Bavardin.

Ils s'embraſſent.

Mr BAVARDIN.

Je ſuis vôtre valet, Monſieur Caton.

SCENE XIX.

Mr DUBUISSON, Mr BAVARDIN, Mr CATON.

Mr DUBUISSON.

MAis parbleu, Monſieur Caton, je ne vous comprens pas; avez vous abſolument perdu l'eſprit? il faut être fou à lier pour faire les choſes que vous faites.

Mr CATON.

Co comment donc?

Mr DUBUISSON.

Cela eſt étrange! je ne ſuis pas le maître dans ma maiſon depuis que vous y êtes? ce ne ſont que des cadeaux, des feſtins, des maſcarades.

Mr BAVARDIN.

Il n'eſt bruit ici que de vôtre gale galanterie.

Mr CATON.

Je veux être pen.pendu, ſi je ſçai ce que c'eſt.

SCENE XX.

Mr DUBUISSON, Mr CATON, LA MONTAGNE.

LA MONTAGNE.

VEnez donc voir, Monſieur, comment vous voulez faire avec ces maſques-là. Il n'y a pas moien de faire ſortir ceux qui ſont entrez, ni d'empêcher d'entrer ceux qui ſont dehors.

Mr DUBUISSON.

Voila un bel embarras que vous nous cauſez-là! Et je donnerois ma fille à un fou comme vous?

Mr CATON.

Monſieur Dubuiſſon...

SCENE XXI.

Mr DUBUISSON, Mr CATON, Mr BAVARDIN, MATHURINE, LA MONTAGNE.

MATHURINE.

DAme, Monſieur, venez donc mettre ordre à ça, il n'y a plus moien d'y tenir, il faudra deſarter, ſi vous ne faites agrandir la maiſon.

Mr DUBUISSON.

Ah! j'enrage, des maſques chez moi, qui forcent ma porte?

Mr BAVARDIN.

Je vais mettre ordre à cela. *Il ſort.*

Mr DUBUISSON.

Voila ma maison au pillage.

MATHURINE.

Non, non, ne craignez rian, ce sont d'honnêtes gens, ils se renommont tretous de Monsieur Caton.

Mr DUBUISSON.

Oui justement, voila l'affaire. Ah ! l'extravagant personnage !

Mr CATON.

Que la peste...

Mr DUBUISSON *en colere.*

Que la peste t'étouffe...

LA MONTAGNE.

Oui vous avez raison, c'est un tour de son imagination ; & il y a parmi la mascarade une Joüeuse de Gobelets, qui chante, qui danse, qui fait des tours. Elle m'a avoüé que tout ceci étoit de l'invention d'un homme qui vouloit faire à Mademoiselle vôtre fille des presens de nôces d'une maniere galante.

Mr DUBUISSON.

C'est cela, c'est lui-même.

SCENE XXII.

Mr & Me DUBUISSON, Mr CATON, LUCILE, LA MONTAGNE, MARTON.

Me DUBUISSON.

EN vérité, Monsieur Dubuisson, vous avez bien peu de complaisance. Je vous avois prié de differer vos préparatifs de nôces, & vous commencez par donner le bal, pendant que

je me meurs. Le beau remede contre ma migraine, qu'une cohuë de masques & de violons !

Mr DUBUISSON.

Tenez, Madame, c'est Monsieur Caton à qui il faut vous en prendre, c'est lui...

Me DUBUISSON.

Monsieur Caton est un sot, & je ne consentirai point à donner ma fille à un extravagant comme lui.

Mr CATON.

Je ne m'en pendrai pas.

MARTON.

Place, place, voici les folies de Monsieur Caton qui s'avancent en musique.

Mr CATON.

Je ne suis pas seul amoureux de Lucile.

LA MONTAGNE.

Rira bien qui rira le dernier, n'est-ce pas ?

Mr CATON.

Oui, oui, oui, oui.

MARCHE de plusieurs Jardiniers & Païsannes, de Scaramouches, Arlequins & autres. Les Jardiniers portent sur leurs têtes des Corbeilles garnies de fleurs.

Après la marche une Païsanne chante.

Sous cet agréable feüillage
Lucile vient souvent rêver.

LA MONTAGNE *à Mr Caton.*

Lucile ? c'est pour elle que la fête se fait ?

Mr CATON.

Oui, oui, oui.

LA PAYSANNE recommence.

Sous cet agréable feüillage
Lucile vient souvent rêver.
Quand vous la verrez arriver,

Vous

Vous qui dans vôtre doux ramage
Des charmes de l'amour ſçavez ſi bien parler,
Petits Oiſeaux de ce bocage,
Prenez ſoin de lui reveler
Les plaiſirs d'un cœur qui s'engage.

ENTRE'E de Jardiniers qui portent leurs Corbeilles à Lucile.

Me DUBUISSON.

Cela eſt fort bien chanté, Monſieur Caton.

Mr CATON.

Cela eſt vrai, cela eſt vrai, mon Monſieur Dubuiſſon.

MARTON.

Pour moi ce que j'en eſtime le plus, ce n'eſt pas la Muſique. Voiez la propreté de ces Corbeilles, la beauté de ces fleurs : encore faut-il bien que je me faſſe un bouquet. *En ouvrant une Corbeille.* Ah! Ciel?

LA MONTAGNE.

Comment? aurois-tu trouvé là quelque ſerpent caché ſous ces fleurs? tu ne ſerois pas la premiére Nymphe....

MARTON.

A l'ingenieuſe imagination! Ce ne ſont vraiment pas des ſerpens que ces fleurs cachent.

Me DUBUISSON.

Qu'eſt-ce que c'eſt donc? qu'as tu trouvé?

MARTON.

Des étoffes magnifiques, Madame, & qui ſe ſoûtiennent d'or, voiez. Ah, Monſieur Caton, que vous étes un roial homme!

Mr DUBUISSON.

Que ces gens-là remportent leurs étoffes. Vous étes bien-heureux, Monſieur Caton, d'avoir affaire à des perſonnes raiſonnables.

MARTON.

Ah ! Monsieur, avant qu'on les remporte ; laissez-nous du moins le plaisir de la vûë. Apparamment cette autre manne renferme la petite oie ?

Mr DUBUISSON.

La bile me monte, & ces impertinences-là me mettent dans une colere. . . .

LA MONTAGNE.

Ah ! point d'humeur, voions jusqu'au bout. Où est la Joüeuse de Gobelets ? qu'on apporte une table.

LA BOHEMIENNE *chante.*

Chacun fait ici bas des tours de Gobelets,
Aux champs, à la Cour, à la Ville, au Palais.
A qui mieux mieux chacun s'abuse :
Pour se fourber les mortels semblent faits,
Il n'en est point que la feinte n'amuse.
La verité pour eux a moins d'attraits
Que l'adresse & la ruse.
Pour se fourber les mortels semblent faits ;
Aux plus trompeurs l'usage sert d'excuse.
Chacun fait ici-bas des tours de Gobelets.
Aux Champs, à la Cour, à la Ville au Palais ;
A qui mieux mieux chacun s'abuse.

LA MONTAGNE.

La morale est fort bonne : mais elle est ennuieuse. Allons, amusons-nous plus agréablement, & donnez-nous queuque joli tour de vôtre métier.

LA BOHEMIENNE.

Trés-volontiers. Je ne suis ici que pour cela.

(Elle chante en joüant des Gobelets.)

Prenez bien garde à mes manches
A ma baguette, à ma main ;

Disant trois fois prelin pin pin
Ces trois boulettes blanches
Se vont changer soudain.
Celle-ci, Beauté brillante,
Qui sçavez tout charmer
Est un Livre qu'on vous presente,
Le grand Art de se faire aimer.

Elle presente à Lucile un Livre, qu'elle fait trouver sous un de ses Gobelets

LUCILE.

Un Livre à moi?

MARTON.

Donnez, donnez, j'aime la lecture Voions un peu *En l'ouvrant.* Ah, Madame, le beau Livre! que le stile en est riche: qu'il est brillant! Ce ne sont que pierreries, des bagues, des boucles d'oreilles, des pendans, un carcan, un esclavage. Ah, Monsieur Caton, qu'il est doux de porter vos chaînes!

LUCILE.

Des pierreries: Mon pere, il faut renvoier tout cela.

MARTON.

Oüi, Mademoiselle: mais je m'en vais toûjours les serrer, sauf à rendre.

LA MONTAGNE.

Hé! attens, attens, ne te presse point, il faut voir la métamorphose des autres boulettes.

LA BOHEMIENNE chante.

Celle-là sans que j'y touche
Que du petit bout de mon bâton,
C'est l'art d'adoucir la Marton
La plus fiere & la plus farouche.

Elle lui donne un livre plein de loüis d'or.

MARTON.

On me dédie aussi des Livres à moi ! *L'art d'adoucir la Marton la plus farouche.*

Elle ouvre le livre.

LUCILE.

Voions ce que c'est. Il est plein de loüis ! garde-toi bien de prendre cela, Marton.

MARTON.

Je vous demande pardon, Mademoiselle, des livres ne se refusent point, j'aime la lecture, & celui là ne sera point rendu, sur ma parole. Ah ! Monsieur Caton, que vous écrivez noblement : dédiez-nous souvent de vos ouvrages. Le second Tome ne vaut pourtant pas le premier : mais il ne laisse pas d'avoir son merite, & j'aimerois assez une Bibliothéque toute dans ce goût-là. Voions le troisiéme.

LA BOHEMIENNE chante.

Voici l'art le plus difficile
Et le plus beau de mon Art,
Voiez si j'y suis habile,
Et si le tour est gaillard.
Qu'il ne soit pas inutile,
Chacun y peut prendre part.

La table sur laquelle la Bohemienne a joüé des Gobelets, se change en une table garnie de corbeilles de fruits & de soucoupes garnies de liqueurs.

LUCILE.

Oh ! pour ce dernier tour-là il me fait plaisir, j'en suis, & l'on ne sçauroit donner une colation d'une maniere plus galante.

MARTON.

Oh ! par ma foi, l'Auteur se dément, son stile baisse, & les premiers tours sont les plus jolis à ma fantaisie : mais il n'importe, tirons en partie, tout coup vaille.

SCENE DERNIERE.

Mr & Me DUBUISSON, Mr ORGON, Mr CATON, LEANDRE, LUCILE, LUCAS, MATHURINE, LA MONTAGNE.

LUCAS.

Laissez faire, Monsieur, si je ne le trouvons pas-là je le trouverons.... il est morgué ici, ne vous boutez pas en peine.

LA MONTAGNE.

Comment diantre, que vois-je ? le pere de mon maître !

LUCAS.

Tenez, voilà déja son valet, n'est-ce pas ?

Mr ORGON.

Hé oüi, justement, c'est lui-même.

Mr DUBUISSON.

Madame Dubuisson, c'est Monsieur Orgon, je pense.

Mr ORGON.

Monsieur & Madame Dubuisson, par quelle avanture vous trouvai-je ici ?

Mr DUBUISSON.

Hé vraiment il n'y a point-là d'avanture; nous sommes chez nous, Monsieur Orgon.

Mr ORGON.

Ah, je vous demande pardon, je sçavois bien que vous aviez une Maison auprés de Paris : mais je ne sçavois pas qu'elle fût de ce côté-ci.

Mr DUBUISSON.

Quel hazard ou quelle raison vous y améne vous ?

LA MONTAGNE.

Monſieur a ſçû qu'il y avoit bal ici, il aime la joie, il vient prendre part à la fête. Allons, allons, de la joie.

Mr ORGON.

La fête finira mal pour toi, tu es un coquin qui débauche mon fils apparemment.

Mr DUBUISSON.

Vôtre fils !

Mr ORGON.

Oüi, mon cher Monſieur Dubuiſſon : cet honnête païſan eſt venu m'avertir qu'il étoit ici déguiſé en Jardinier, amoureux d'une jeune perſonne, à qui il donnoit tous les jours de nouvelles fêtes.

LA MONTAGNE *à Lucas*,

Ah ! bourreau, tu as fait-là de belles affaires.

LUCAS.

J'ons gagné les trente piſtoles de l'affiche. Je ferai morgué une bonne maiſon, n'eſt-ce pas :

Mr DUBUISSON.

Que veut dire tout ceci, Monſieur Orgon ? vôtre fils déguiſé ici en Jardinier, & amoureux d'une perſonne à qui il donne des fêtes. Madame Dubuiſſon.

Me DUBUISSON.

Mon fils.

LUCAS.

Hé ? morgué, ne faut pas tant rêver, c'eſt de Mademoiſelle Lucile qu'il eſt amoureux.

Me DUBUISSON.

De ma fille ?

Mr ORGON.

De vôtre fille ?

Mr CATON.

Voi voi, voilà le fait, Monſieur Dubuiſſon.

Mr ORGON.

Mais vraiment ce ſeroit une choſe fort plai-

ſante que le hazard eût ainſi prévenu nos projets.

LA MONTAGNE.

Comment, comment vos projets ? entendons-nous un peu, s'il vous plaît.

Mr ORGON.

Quand j'ai fait revenir ton maître d'Allemagne, c'étoit pour le marier avec la fille de Monſieur.

LA MONTAGNE.

Quoi ! tout de bon.

Mr DUBUISSON.

Je n'ai retiré ma fille du Convent moi, que pour ce mariage là.

LA MONTAGNE.

Cela eſt admirable ! Point de tricherie au moins.

Mr DUBUISSON.

On te dit vrai.

LA MONTAGNE *à Leandre.*

Oh bien, en ce cas-là démaſquez-vous, Monſieur le Jardinier tout eſt découvert.

LEANDRE *ſe mettant à genoux.*

Mon pere, je vous demande mille pardons.

Mr ORGON *en l'embraſſant.*

Ah ! mon fils, mon cher enfant, je t'ai crû mort, je te retrouve, je te pardonne tout. Monſieur Dubuiſſon.

Mr DUBUISSON.

Je ſuis tout prêt à vous tenir ma parole : mais cependant j'héſitois à donner ma fille à Monſieur Caton, à cauſe des dépenſes exceſſives dont je le ſoupçonnois, & c'eſt nôtre faux Jardinier qui les faiſoit.

Mr ORGON.

Que cela ne vous inquiéte point, quelques dépenſes qu'il puiſſe faire, j'ai aſſez de bien pour les ſoûtenir.

MATHURINE.

On a ſervi , Monſieur.

Mr DUBUISSON.

Allons nous mettre à table , remettons le bal aprés le ſouper.

Mr CATON.

Je viens , ma foi , de l'échaper belle.

LUCAS.

Et moi palſanguenne j'ai fait un biau coup; Avoüez tretous que je ſis un habile homme.

FIN.

PROLOGUE

ET

DIVERTISSEMENS

NOUVEAUX.

POUR CIRCE.

TRAGEDIE EN MACHINES.

Representez pour la premiere fois le 6. Août 1705.

ACTEURS.
du Prologue.

MARS.

LA FORTUNE.

LA GLOIRE.

LA RENOMMÉE.

Troupe de peuples differens.



AU ROY.

SAGE Roi, que forma la main du Tout-puissant
Pour etre des Rois le modele,
Tu te vis Roi presque en naissant,
Et dans le plus long cours d'un Regne florissant
Que benit ton Peuple fidelle,
Ta gloire ira toûjours croissant.
Ainsi l'a résolu la Sagesse éternelle.
Afin qu'aux Souverains tu puisses seul marquer
Les vertus qu'en tout âge il leur fait pratiquer.
Dans le cœur des Maîtres du monde
Dieu met de ces vertus la semence feconde,
Il les en remplit tous : mais ce précieux bien
Ne germe pas en tous, comme il fit dans le tien.
C'est Toi qu'il faut que chacun d'eux contemple,
Que chacun deux cherche à te ressembler.
Pour suivre en tout un si parfait exemple,
Que de vertus il faudra rassembler.
De tes bontez, de ta sagesse
Aux plus lointaines Regions.
Que le bruit s'étende sans cesse
Pour le bonheur des Nations.
Chez les Peuples les plus sauvages
Le recit de tes actions
Rend leurs Princes prudens & sages.

Par toi de l'Eternel ils connoissent le nom ;
Et reverent en toi, charmez de ton renom,
Le plus parfait de ses ouvrages.
Pour moi qu'au rang de tes moindres sujets
Les ordres du Ciel ont fait naître,
J'adore ses sages Decrets,
Et me tiens plus heureux, que d'être
Un de ces Princes aveuglez
Que contre toi l'Envie a rassemblez.
Ils noircissent leurs noms d'une honte éternelle.
En faisant contre toi des efforts superflus,
Et je m'assure une gloire immortelle,
Quand je rends dans mes Vers hommage à tes vertus.
Dans ce noble projet si mon Maître m'avouë,
Que de hauts faits, ô ma Muse, à chanter!
Ils n'ont pas besoin qu'on les louë,
Tu n'auras qu'à les reciter.
Quand tu peindras de sa jeunesse
Les moins remarquables momens,
On trouvera dans ses amusemens.
Des présages de sa sagesse.
Puis, quand formé par de sçavantes mains,
Il prend les rênes de l'Empire,
Sans rien exagerer, Muse, tu n'as qu'à dire
Comment dès lors le plus grand des humains,
Avec quelle noblesse on le vit se conduire,
Quand lui-même il dictoit ses ordres souverains
A ses Ministres assez vains
Pour présumer encor qu'ils avoien à l'instruire
Peints-les saisis d'étonnement,
Et déja pénétrez des hautes destinées
De ce jeune Heros, sur qui dans un moment
Le Ciel versoit abondamment
Des lumieres, chez eux le fruit de tant d'années:
Pleins de respect & de ravissement
Ils se paioient avidement
Des leçons qu'ils avoient données.

Ainſi bientôt de l'Univers
Sur un Regne naiſſant ſous ces heureux auſpices.
Déja tous les yeux ſont ouverts,
Et ces favorables prémices
Font attendre en tous lieux mille ſuccés divers.
Muſe, il eſt tems, peints-nous ce Prince redoutable,
Vangeur de ſes droits uſurpez,
Quoique vainqueur, Juge équitable,
Rendant aux ennemis de ſes armes frapez
Une paix à jamais durable,
Si le Batave ingrat n'avoit pas merité
De reſſentir le poids de ſon bras irrité.
Sa bonté toutefois ſuſpendit ſa colere;
Par l'exemple du Ciel inſtruit à pardonner,
Il craint de ſe vanger, il conſulte, il differe,
Et ſe plaît même à leur donner
Tous les moiens de détourner
Les châtimens qu'il eſt forcé de faire.
Il céde enfin à ſa néceſſité.
De punir leur témérité.
Il part, chez eux tout fuït, tout s'épouvante,
Tout cede à ſes efforts; leur orgüeil ſe confond;
Le châtiment eſt auſſi prompt
Que la juſtice parut lente:
Mais content de les voir ſoûmis,
Il reſiſte au plaiſir de pouvoir vaincre encore,
Et ſa clemence qu'on implore
Les lui fait recevoir au rang de ſes amis.
Il triomphe ainſi de lui-même,
Et vient au ſein de ſes Etats
Remplir avec un ſoin extrême
Les plus parfaits devoirs des ſages Potentats.
Cheri de ſes ſujets, qui ſentent qu'il les aime,
Il leur choiſit de dignes Magiſtrats,
Eleve la vertu, protege l'innocence,
Punit le crime avec ſeverité;
Des Princes qu'on oprime entreprend la défenſe,

Des Loix maintient l'autorité.
Aimé, craint en tous lieux, en tous lieux respecté,
Dans une sainte confiance.
Il goûte avec tranquilité
Les biens que Dieu par sa bonté
Sur ses Peuples heureux répand en abondance,
Et tâche par sa pieté
D'en marquer sa reconnoissance.
Un Monstre, l'ennemi des saintes Veritez,
Que tant de Rois en vain tâcherent de réduire,
Exhaloit un venin, dont souvent infectez
Des Grands même de son Empire
Contre Dieu s'étoient révoltez;
Il entreprend de le détruire,
Il l'attaque, il l'abat à coups précipitez,
Et par les mains de Dieu ces coups semblent portez,
Il est vainqueur, le Monstre expire.
Muse arrête, & laisse en ce lieu
Chanter, même aux Dieux de la Fable,
Un Roi par ses vertus plus qu'eux recommandable,
Et selon le cœur du vrai Dieu.

PROLOGUE DE CIRCE,

TRAGEDIE EN MACHINES.

DECORATION DU PROLOGUE.

LE Theâtre represente un Temple élevé par la Vertu à la gloire du Roi ; l'ordre est Ionique, les Colomnes sont de Marbre blanc, les bases, les chapiteaux, les ornemens des frises & des corniches sont d'or, aussi bien que les reliefs dont sont enrichis les pié-d'estaux : Entre les Colomnes sont plusieurs Statuës de même métail, au milieu desquelles est celle du Roi, aiant à ses côtez la Victoire & la Gloire. Mars descend dans ce Temple du plus haut des nuës, & au bruit des Timbales & des Trompettes ; son Char est orné de tout ce qui convient au Dieu de la Guerre, il trouve la Fortune arrivée dans le Temple avant lui. Ils commencent ensemble le Prologue.

SCENE PREMIERE.

MARS, LA FORTUNE.

MARS.

QUoy la Fortune dans ces lieux,
En vous voiant ici ma surprise est extrême,
Dans un Temple à l'honneur du Favori des Dieux,

Elevé par la Vertu même.
Avec elle aujourd'hui d'accord,
A ce Heros venez-vous rendre hommage ?
Ou tenter quelque vain effort
Pour détruire un si bel ouvrage ?

LA FORTUNE.

J'en ai jetté les fondemens,
Et le Dieu Mars pourroit en rendre témoignage.

MARS.

Vous n'avez pas seule tout l'avantage
De ces heureux commencemens.

LA FORTUNE.

De ce Heros les premieres années
Ont eu besoin de mes attachemens ;
C'est moi qui préparai ces belles destinées
Qui de toute sa vie ont marqué les momens :
La Victoire, la Gloire à son Char enchaînées,
Ont été les témoins de mes empressemens,
Et pour prix de mes soins, pour tout fruit de mon zéle,
J'entens publier même à la Troupe immortelle
Que cet éclat pompeux dont il est revétu,
Il ne le doit qu'à la Vertu.

MARS.

Ne tentez pas d'empêcher de le croire,
Vous y feriez des efforts superflus :
Les hommes & les Dieux pour ce Roi plein de gloire
Sont également prévenus,
Et l'avenir un jour le doit être encor plus.
Pour tout autre mortel les Destins immuables,
Sont pour lui seul sujets aux changemens.
Les plus tristes évenemens.
De vos coups les plus redoutables,
Par les sages arrangemens
De ses vertus incomparables,
Changent de face en peu de tems,
Et par des retours éclatans.

Servent à ſa grandeur, & lui ſont favorables.

LA FORTUNE.

Oüi, de ſes envieux à lui nuire impuiſſans,
Dont depuis ſi long-tems une foule importune
Sur mes Autels fait fumer tant d'encens,
J'ai voulu ſeconder les efforts menaçans;
De mille fois je les favoriſe une;
Mais contre ce Heros que leur ſert mon appui?
Quand ils ont pour eux la Fortune,
Tous les autres Dieux ſont pour lui.

MARS.

A le proteger tous Jupiter nous engage,
De ce Dieu tout-puiſſant il eſt ici l'image.
Jupiter eſt maître des Cieux:
Et pour rendre LOUIS le maître de la Terre,
Jupiter en ſes mains contre ſes envieux
Remettra le même tonnerre,
Qui des Titans audacieux
Termina la ſanglante guerre,
Et Mars ſuivra par tout ce Heros glorieux.

LA FORTUNE.

Eſt-ce donc le Dieu de la Thrace
Qui parle ainſi du plus grand des Mortels,
Et qui peut-être un jour occupera ſa place?
Voiez ces ſuperbes Autels,
Où la foule a déja l'audace
De venir rendre à ſes vertus
Les hommages qui vous ſont dûs.

MARS.

C'eſt moi qui prétens qu'on le faſſe.
Au rang des Dieux ce Heros peut monter;
Aux honneurs immortels il a droit de prétendre:
Mais content de les meriter,
Il n'a point pour objet de ſe les faire rendre.
Enfin de ces honneurs je ne ſuis point jaloux,
Et du faîte des Cieux nous voions ſans courroux
Que les plus grands d'entre les hommes;
Dignes d'être ce que nous ſommes,

Partagent les Autels & l'encens avec nous.

LA FORTUNE.

La complaiſance eſt grande.

MARS.

Et n'eſt pas ſans exemples,
Ceſar, Auguſte ont eu des Temples.

LA FORTUNE.

Il eſt vrai : mais jamais monumens ſi pompeux,
Jamais Temples ſi beaux élevez à leur gloire,
De leurs faits les plus glorieux.
A leurs neveux n'ont tranſmis la mémoire.

MARS.

Ce Heros eſt au-deſſus d'eux,
De ſes hauts faits qui dans l'Hiſtoire
Paroîtront un jour fabuleux ?
Puiſqu'en les voiant même on a peine à les croire,
Il faut que la poſtérité
Contre le doute raſſurée,
Dans ce beau monument d'éternelle durée ?
Sur le marbre & l'airain liſe la vérité.
D'aucun terme flâteur elle n'eſt altérée,
Voiez, examinez.

LA FORTUNE.

Mon nom n'eſt point ici,
Je vois briller par tout celui de la Sageſſe.

MARS.

Tâchez de mériter, Déeſſe,
Que vôtre nom y ſoit auſſi.
Dans tous ces ornemens que vous voiez paroître ;
Il eſt encor des places a remplir ;
Prenez ſoin de les embellir
Des ſuccès que vous ferez naître :
Mais à la grandeur de LOUIS
Ainſi que moi la Gloire s'intereſſe,
Et tous les yeux ſont éblouïs.
De l'éclat qu'en ces lieux elle répand ſans ceſſe
Elle vient, je la vois.

SCENE II.

MARS, LA FORTUNE, LA GLOIRE.

LA GLOIRE.

Pourquoi, Dieu des Combats,
De la Fortune excitez-vous le zéle
En faveur d'un Heros qui n'a pas besoin d'elle,
Puisque la Gloire & Mars accompagnent ses pas?
Que vagabonde elle aille où le hazard l'apelle,
Que contre la Sagesse elle ose encor lutter,
Mars, la Sagesse & moi nous triompherons d'elle.

LA FORTUNE.

A triompher de moi vous aurez peu d'honneur
Oui, je vous livre une victoire aisée,
Et vous me voiez disposée
A suivre les conseils du Dieu de la Valeur.

MARS.

Suivez les donc sans inconstance,
N'exercez plus vôtre foible puissance
A vouloir pour un temps suspendre le bonheur;
D'un Heros que le Ciel sur les traces d'Alcide
Veut élever d'un vol rapide.
Au plus haut point de la grandeur.
Au cours de ses destins vainement on s'opose,
Tôt ou tard ils seront remplis;
Et le Ciel protecteur du Monarque des Lis,
De l'Empire du monde en sa faveur dispose,
Quand vous osez flâter ses ennemis
De vos bienfaits que faut-il qu'ils esperent?
C'est leur bonheur, c'est la paix qu'ils different,

En différant d'être soumis.
Qu'à nos desirs vôtre zéle réponde,
Que ceux de qui l'espoir sur vos faveurs se fonde;
De leurs projets sentent la vanité,
Et qu'aux pieds de Loüis leur orgüeil se confonde.
Son Trône des temps respecté,
Ne peut être sujet à l'instabilité.
Par une faveur sans seconde,
Dans leurs conseils les Dieux l'ont arrêté.
Au milieu d'une paix profonde
Son heureuse postérité
Dominera la terre & l'Onde;
Et sa tige en Heros féconde,
Comme un bel arbre aux bords d'un clair ruisseau planté,
De ses rameaux un jour couvrira tout le monde.
Quel bruit se répand dans les airs?

LA GLOIRE.

C'est la Renommée.

LA FORTUNE.

Oui, c'est elle.

SCENE III.

MARS, LA FORTUNE, LA GLOIRE, LA RENOMME'E.

LA RENOMME'E.

JE viens des bouts de l'Univers
Publier de LOUIS la grandeur immortelle,
Et rendre compte à cent peuples divers
Du haut degré de gloire où la Vertu l'apelle.
Ce Temple à ce Heros par ses soins élevé,

A peine est encor achevé,
Et des plus reculez Rivages
Déja les Habitans sur ces bords fortunez,
Par l'ardeur de le voir, de lui plaire entraînez;
Viennent lui rendre leurs hommages.
De tant d'éclat leurs yeux sont étonnez,
Et leurs cœurs enyvrez de l'heureuse assurance,
Que les Dieux les ont destinez
A vivre un jour sous sa puissance.

LA GLOIRE.

Venez vous unir avec eux,
Tranquilles Habitans des rives de la Seine,
Par les plus doux concerts, les plus aimables jeux,
Les spectacles les plus pompeux
Qu'on ait jamais étallez sur la Scene,
Que le reste du monde apreune.
Combien dans ces climats les Peuples sont heureux.

DIVERTISSEMENT
DU PROLOGUE.

Les Nations les plus éloignées viennent au Temple que la vertu à fait élever à la gloire du Roi.

Mr SALLE' Indien *chante.*

Pour venir admirer le plus grand Roi du monde
Nous avons traversé les Mers.
Contre nous vainement les fiers Tyrans des airs
Ont émû le courroux de l'onde,
Thetis a nommé ce Heros,
Son nom seul a calmé les flots.

MARS.

Unissez-vous avec Mars & la Gloire,
Chantez ce Heros glorieux,
La Vertu lui consacre un Temple dans ces lieux
Pour éterniser sa mémoire.

DUO.

Unissons-nous avec Mars & la Gloire,
Chantons ce Heros glorieux.
Jamais Régne plus heureux
N'aura place dans l'Histoire.

MARS.

Il faut de ses exploits fameux
Estre les témoins pour les croire.

DUO

Il faut de ses exploits fameux, &c.
Chantons, unissons-nous, &c.

MARS.

Ici toûjours dans l'abondance,
Parmi les jeux & les plaisirs,
Rendez grace au Héros dont l'auguste puissance
Vous assûre d'heureux loisirs.

Mlle SALLE' Indienne.

Pour cet Empire
Tous les Astres aiment à luire.
Quel air on respire
Dans cette charmante Cour.
Le Dieu brillant qui nous éclaire,
Dans le cours de sa carriere
Répand également le jour:
Mais de sa plus vive lumiere
Il brille dans ce beau séjour.

DUO.

Chantons ce Heros glorieux.
Jamais, &c.

Fin du Divertissement du Prologue.

DIVERTISSEMENT
DE CIRCE',
TRAGEDIE EN MACHINES.

DECORATION
du premier Acte.

Elle represente une Plaine où diverses ruïnes marquent les restes de quelques Palais démolis. Au bout de cette Plaine paroît une Montagne fort haute, elle est fertile dans le bas en plantes & en fleurs bâtardes ; c'est en ce lieu que Circé vient ordinairement chercher les herbes dont les sucs servent à ses enchantemens. Pendant qu'elle est occupée à les choisir, trois de ses Nymphes sont surprises par des Satires, qui leur chantent les paroles suivantes.

I. SATYRE.

Vous êtes faite pour l'amour,
Et je suis fait pour la bouteille.
Je vous aimerai tout un jour,
Et nous passerons l'autre ensemble sous la treille.
Avec un yvrogne parfait
On est sûre du secret,
Et ses chaines sont éternelles.

Le vin le rend & fidele & discret,
Il oublie en buvant les plaisirs qu'on lui fait;
Et les faveurs du même objet
Lui paroissent toûjours nouvelles.

II. SATYRE.

De la Bergere
La plus fiere
L'Amour est toûjours vainqueur,
Quand un cœur
Long-temps differe
Le bonheur
D'un tendre Amant qui sçait plaire,
C'est la peur
Qu'il n'en fasse pas mistere.
Pour nous qui sçavons nous taire,
D'ordinaire.
L'on n'a guére.
De rigueur.
De l'Amour en assurance
Avec nous on suit les loix,
Nous sommes les Dieux des Bois,
Et les Bois sont le séjour du silence.

D'autres Satyres surviennent encore, Circé arrive, & pour les punir de leur insolence elle les fait tous enlever dans les airs de tous les côtez du Théâtre; ce qui forme un spectacle surprenant & à la vûë & à l'imagination même.



DECO-

DECORATION
DU SECOND ACTE.

Le Théâtre repreſente un des plus beaux endroits des jardins de Circé ; c'eſt une Allée de paliſſades ornée de Statuës de Faunes de marbre blanc : elles portent ſur leurs épaules des Conſoles qui ſervent d'entablement, & ſur chacune des Conſoles il y a des vaſes de bronſe doré, dans leſquels ſont des Orangers. Cette Allée ſe termine à une Terraſſe, aux deux côtez de laquelle ſont des eſcaliers de marbre blanc qui conduiſent à un bâtiment leger, auſſi de marbre blanc d'ordre Corinthien. La Terraſſe eſt ſoutenuë par des Statuës de Faunes, comme celles qui ſont aux deux côtez de l'Allée, & du haut tombent pluſieurs nappes dans des baſſins enrichis de Statuës de bronſe doré. C'eſt là que Circé attend Glaucus, qu'elle ne connoît que ſous le nom du Prince de Trace, pour tâcher de s'en faire aimer. A peine eſt il arrivé, que pour augmenter la beauté de ce magnifique jardin, elle y fait naître des Berceaux ſoûtenus par dix Figures de bronſe. Glaucus ne répond pas à la tendreſſe de Circé comme elle le ſouhaite, & pour avoir le tems de modérer & de cacher ſon dépit, elle fait chanter le Dialogue ſuivant.

DIALOGUE.

SCENE PREMIERE.

DAPHNE' *seule.*

Lieux charmans, Arbres toûjours verds,
Jardins respectez des hyvers,
Qu'en ces rochers inaccessibles
L'art de Circé fit naître au milieu des deserts,
A mes peines soiez sensibles,
Et dans vos retraites paisibles
Cachez la honte de mes fers.

(Coridon paroît sans être vû de Daphné.)

Pour un Amant qu'un autre engage,
Un Dieu cruel me fait brûler,
Est-il un plus sensible outrage ?
A mes malheurs rien ne peut s'égaler.
Ai je si peu de charmes en partage
Qu'ils ne puissent le dégager ?
Qu'il m'aime un jour, dût il aprés changer.
Il n'est qu'ingrat, je le voudrois volage
Il vient, cachons-lui mon tourment,
Et que du moins il n'ait pas l'avantage
De voir tout mon amour dans mon ressentiment.

SCENE II.

DAPHNE', CORIDON.

DAPHNE'.

Seul en ces lieux, quel dessein vous attire,

CORIDON.

Je vous y trouve seule aussi,
Mêmes raisons peuvent nous y con duire.

DAPHNE'.

Je me plais à rêver ici.

CORIDON.

La solitude
Est le remede le meilleur
De l'amoureuse inquiétude.
Quand l'amour regne dans un cœur,
On se fait de rêver une douce habitude,
Et l'on cherche avec soin pour cacher sa langueur,
La solitude.

DAPHNE'.

Aux cœurs vainement enflammez.
La solitude a de quoi plaire:
Mais les Amans ne l'aiment guere
Si-tôt qu'ils sont sûrs d'être aimez.

CORIDON.

Qu'elle me sera toûjours chere!

DAPHNE'.

N'êtes-vous pas content de l'objet de vos vœux?
Cloris vous fait un sort heureux.

CORIDON.

Vous seule avez droit de le faire.

DAPHNE'.

Moi?

CORIDON.

Vous. N'affectez point une vaine colere.
J'ai lû dans vos soupçons jaloux
Le destin qu'il faut que j'espere.
J'abandonne mon cœur aux transports les plus doux:
Vous me croiez ingrat, & je suis téméraire.
Vous m'aimez, belle Nymphe, & je brûle pour vous.

DAPHNE'.

A vos regards Cloris a paru belle,
Et vous avez été sensible à ses attraits.

CORIDON.

D'un cœur à l'Amour rebelle,
Vous seule avez troublé la paix,
Je sens pour vous ses premiers traits.
Vous me vouliez infidéle,
Je ne le serai jamais.

Ensemble.

Brûlons tous deux d'une ardeur éternelle.
Quelle autre pouroit m'enflâmer?
Quand vous cesseriez de m'aimer,
Je ne cesserois point de vous être fidele.

Glaucus continuë de ne pas répondre à l'amour de Circé; elle fait paroître devant lui plusieurs de ses amans que pour de moindres offenses elle a transformez en animaux; elle leur commande de la vanger de Glaucus, qui d'un seul mot les fait disparoître. Les dix Statuës de bronse qui soûtiennent les berceaux que Circé vient de faire naitre s'animent à sa voix, & semblent se disposer à prendre pour elle vangeance du mépris de Glaucus. Il leur commande de se perdre dans les airs, & toutes sont enlevées & disparoissent dans le moment. C'est de l'aveu de tout le monde une des plus belles machines qui ait jamais paru sur aucun Theâtre.

DECORATION

DU TROISIE'ME ACTE.

C'est un magnifique Palais, d'ordre de Corinthien, donc les Colonnes sont torses, entourées de lauriers d'or, & les pié-d'estaux de marbre

rouge composé, avec des bas reliefs de bronse doré, representans des jeux d'enfans; il se termine par trois grands Portiques avec de semblables Colones: La Corniche & l'Architrave sont ornez de Modillons d'or, autour regne une Balustrade qui sert d'Attique, & qui porte d'espace en espace des vases dorez remplis de fleurs. Glaucus surprend Sylla dans ce Palais avec Circé, qui pour dérober sa Rivale aux yeux de son Amant, rassemble en l'air plusieurs nuages qui les envelopent l'un & l'autre, & qui se dissipant ensuite laissent Glaucus dans le desespoir, Il implore le secours de Venus & pendant qu'elle descend du Ciel, on chante les paroles suivantes.

AL b.l lume
Del tuo Nume,
Vagha Dea, il Ciel piu bel si fa.
E nel cuore
Il dio d'amore
Volando va
Vaghe piante,
Herbette liete,
Deh hodete,
Ogni fronda
Sia gioconda.
Al bel lume, &c.

Venus ordonne à plusieurs Amours de sa suite de chercher avec soin Sylla dans tous les lieux des environs. Ils se détachent de sa machine, & vont les uns d'un côté, les autres d'un autre, executer les ordres de la Déesse.

DECORATION
DU QUATRIE'ME ACTE.

Il se passe dans le lieu le plus sombre d'un Bois, que des arbres trés-grands, & un ombrage trés-épais rendent presque impénétrable aux raions du Soleil. Circé y amene Sylla comme dans un asyle assuré contre les persécutions de Glaucus ; & pour lui rendre cette retraite plus agréable, plusieurs Nymphes & Pastres viennent y celebrer les nôces d'une Bergere des environs.

AMINTE.

Quand à l'himen on s'engage
Faut-il rompre avec l'Amour ?

DAMON.

C'est la loi de ce bocage.

AMINTE.

Quittons-en donc le sejour
Quand, &c.
Je porte un cœur trop volage.
Pour n'y pas manquer un jour.
Quand, &c.

DAMON.

Cette loi n'est point d'usage
Dans tous les lieux d'alentour.
Quand, &c.

AMINTE.

La plus belle de nos campagnes
A l'himen vient de s'engager,
Je ne crains plus que mon berger

Trouve d'objet dans ces Campagnes
Qui puisse se faire changer.
La plus, &c

DAMON.

Pour elle cette fête est belle,
Elle l'est encore plus pour nous.
Dans l'espoir d'être son époux,
Aucun berger n'étoit fidéle,
A present ils le seront tous.
Pour, &c.

AMINTE.

De l'himen, jeunes bergeres,
Ne craignez point l'engagement,
Ses loix severes
Ne le sont gueres
Quand l'époux est toûjours Amant.

DAMON.

Sous d'autres loix s'il se range,
Il est aisé d'en faire autant.
C'est par le change
Que l'on se vange
D'un époux qui n'est pas constant.

AMINTE.

Dans ces doux aziles
Nous vivons tranquiles,
Avec les Amours
Nous passons nos jours,
Ni soins, ni tristesse,
Ni trop de sagesse
N'en trouble le cours.

DAMON.

La paix, l'innocence,
Et l'indépendance
Font nôtre tresor.
Nous vivons encor
Parmi l'abondance
Sans magnificence,
Comme au siécle d'or.

On vient avertir Circé que par l'ordre de Venus les Amours ont découvert à Glaucus la retraite de Sylla. Circé la fait enlever par plusieurs Genies ; & quand ils sont au milieu de l'air, quatre Amours les surprennent, les combattent, les obligent à prendre la fuite, & ils enlevent Sylla dans le Palais de Venus. Circé surprise & irritée de cet évenement, a recours aux Enfers : Les Furies paroissent suivies des plus terribles Divinitez, & aprés avoir répondu aux divers mouvemens du cœur de Circé par des actions differentes, elles lui font enfin connoître que le Ciel les met dans l'impuissance de la vanger.



DECORATION

DU CINQUIE'ME ACTE.

Le lieu solitaire qui a paru dans l'Acte précedent, fait place à un très-beau Sallon du Palais de Circé. Ce Sallon est orné de Colonnes de Lapis & de Statuës d'or ; il est ouvert par un seul Portique, qui laisse découvrir dans l'enfoncement un fort beau morceau de jardinage d'un côté, & le rivage de la mer de l'autre ; & lors que Circé quitte Glaucus pour ne le plus revoir, le Sallon disparoît, & Glaucus se trouve sur les bords de la mer, où Neptune paroît avec plusieurs Tritons. Il promet à Glaucus que si Jupiter y consent, il recevra Sylla au rang des Nereïdes. Jupiter du plus haut des nuës donne son aveu au dessein de Neptune, & les Divinitez de la mer en témoignent leur joie par des danses & par les chansons qui suivent.

UNE NEREIDE.

QUe Glaucus est heureux !
D'une Nereide nouvelle
Autant aimé qu'amoureux,
Rien n'éteindra jamais une flâme si belle ;
Les Dieux ne l'ont fait immortelle
Que pour éterniser leurs feux.

UN TRITON.

Jeunes beautez, goûtez bien les douceurs.
D'un calme heureux qui succede aux orages,
Regnez toûjours sur nos rivages,
Vous y verrez moins de naufrages
Que vous n'embraserez de cœurs.

LA NEREIDE.

Dans nos grottes profondes
L'Amour brûle nos cœurs,
Et la froideur des ondes
N'éteint point ses ardeurs.
L'Amour ne quitte guére
Cet aimable sejour
Il fut le berceau de sa mere,
Il se plaît d'y tenir sa Cour.

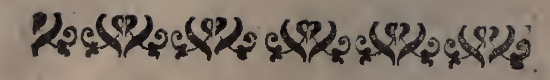
LE TRITON.

Sur la plaine liquide
Craint-on de s'engager?
Pour les cœurs qu'Amour guide
Il n'est point de danger.
Quand on vogue à Cythere
Au Printems de ses jours,
Le voiage est facile à faire,
Et jamais il n'est de long cours.

Fin du Divertissement de Circé.

L'IMPROMPTU
DE LIVRY.
COMEDIE-BALLET.

Representée pour la premiere fois le 12. Août 1705.



ACTEURS du Divertiſſement.

Meſſieurs.	Meſdemoiſelles
GUERIN	DANCOURT.
POISSON Pere.	DESBROSSES.
SALLE'.	GODEFROY.
LAVOY.	FOMPRE'.
PONTEUIL.	SALLE'.
DU BOCAGE.	MIMI DANCOURT.
FOMPRE'.	
POISSON Fils.	

La Muſique eſt du ſieur GILLIERS.

La Scene eſt à Livry-le-Château.



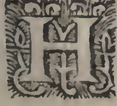
L'IMPROMPTU DE LIVRY.

COMEDIE-BALLET.

Le Théâtre dressé dans le grand Vestibule de la Colonade qui est au-dessous du Sallon, representoit un des plus beaux endroits du jardin, fermé par des palissades assez hautes pour cacher les Acteurs, ouvert par plusieurs endroits par des Portiques, du ceintre desquels pendent des festons de fleurs au-dessus de plusieurs Orangers, entre lesquels sont des Guéridons & des Torcheres, avec des Girandoles garnies de quantité de lumieres.

Après l'ouverture, Mademoiselle SALLE', sous le nom de Flore, invite par les paroles suivantes les Faunes & les Pastres à venir contribuër à la Fête.

FLORE.



Eureux Habitans de ces bois,
Pastres, Sylvains, Bergeres,
& Driades,
Dans ces aimables promenades,
Au son des flûtes des haut bois,
Venez joindre vos douces voix.

Marche des Pastres & des Sylvains.

FLORE continuë.

Jamais jour en ces lieux n'a paru si charmant ;
Des Divinitez la plus belle
Leur donne un nouvel agrément
Qu'il ne pourroient avoir sans elle.

Mr SALLE' sous l'habit d'un Pastre.

Sa douceur , sa beauté , son éclat sans pareil
Font assez voir qu'elle est la fille du Soleil ,
Et de sa plus douce lumiere
Aujourd'hui ce Dieu nous éclaire.

FLORE.

De cet Aste brillant la brûlante chaleur
Avoit dans vos jardins seché les dons de Flore ,
Les feuilles de vos bois à sa trop vive ardeur
A peine résistoient encore ,
Et les pleurs même de l'Aurore
Ne pouvoient de vos prez conserver la fraîcheur.

LE PASTRE.

La Déesse par sa présence
Leur rend à tous leurs ornemens ,
Ici dans ces heureux momens
De ses premiers regards tout ressent la puissance.

ENTRE'E.

LE PASTRE continuë.

Le fils du Dieu qui regit cet empire ,
Assemble ici les plaisirs & les jeux
D'un doux soûrire
Il les attire
Dans tous les cœurs.
Sa presence inspire
Mille douceurs.
Tout l'univers l'aime & l'admire ;
Il est l'objet de tous les vœux ;

Et le Seigneur de ces beaux lieux
N'aſpire
Qu'à meriter un regard de ſes yeux.
Hé ! pour rendre un mortel heureux,
Ce regard ſeul ne doit-il pas ſuffire ?

ENTRE'E.

FLORE.

Que je me plais dans ces bocages ?
Les oiſeaux dans ce beau ſéjour
Invitent, par leurs doux ramages,
Aux tendres plaiſirs de l'Amour.
Chaque matin ſous ces feüillages
Ils viennent tous faire leur cour,
Et rendre leurs premiers hommages
A la fille du Dieu du Jour.

HARANGUE

DU CAPITAINE DU CHASTEAU.

OH ! parbleu oüi, voila de plaiſans hommages que ceux de cette petite volatille-là. Ce ſont ceux des mortels qui font plaiſir aux Divinitez, & je ſuis ſûr que Madame la Déeſſe aimera cent fois mieux la Harangue que je ſuis chargé de lui faire, que les ramages de tous les oiſeaux du païs. Madame... le compliment eſt de moi au moins Madame... je les fais bien mieux que je ne les a rens. Ma... car j'ai plus d'eſprit que de mémoire... Enfin, Madame... vous allez croire que l'on m'a fait celui-ci, parce que je ne me ſouviens pas trop de ce que j'ai à vous dire : mais... ah ! m'y voila. On m'a fait Capitaine de ce Château, Madame, pour tout le temps que vous y demeurerez, & je ſuis bien fâché que vous y demeuriez ſi peu, puiſ-

que ma Charge finira quand vous partirez, & c'est une bonne condition que celle du Maître de la maison. Tout le monde n'est pas à portée comme lui de recevoir dans son Château des Divinitez comme la vôtre, & la faveur que vous lui faites est si rare & si précieuse... qu'elle lui fera... bien des envieux... Mais pourvû que vous soiez assez content de ce premier voiage-ci pour y en faire quelque autre... Enfin, Madame, si cela n'arrive pas, ce ne sera ni sa faute ni la mienne, ni celle des Habitans des environs, qui veulent à l'envi tâcher de contribuër à vos plaisirs. Il n'y a pas jusqu'aux Perdreaux de la plaine, & aux jeunes Faisans de la forêt, qui vont se disputer l'avantage d'être servis sur vôtre table, & ce noble empressement en fera bien tuër qu'on ne vous servira point, & que le Seigneur du Château ne sçaura pas : mais comme le nouveau Capitaine en mangera sa part, c'est ce qui fait qu'il ne vous en dit mot devant lui. Je ne suis point un babillard, Madame, aussi je finis de peur de vous ennuier ; & voila Monsieur le Bailly de Livry qui vous a préparé quelque petit Divertissement de sa façon, dont vous serez peut-être autant ennuiée que de ma Harangue. Ce sont ses affaires : pour moi je me retire, & je vais me disposer à reparoître devant vous sous une figure plus connuë de vôtre Divinité, & plus convenable à mon caractere. Madame Flore, encore quelque petit air, s'il vous plaît, pour me donner le tems de m'habiller.

FLORE.

Dans ces beaux lieux
Chacun est heureux.
Ces douces retraites
Pour l'Amour sont faites.

Bergers amoureux,
Au son des Musettes,
Aux tendres fillettes
Expliquent leurs feux.
S'ils changent de vœux,
Toûjours satisfaites,
Sans être coquettes
Elles sont sujettes
A faire comme eux.

ENTRE'E.

FLORE continuë.

Aimable Livry,
Lieu des Dieux cheri,
Sois toûjours sûr d'être
Aimé de ton maître;
Dans tes bois l'Amour
Se plaira sans cesse,
Quand cette Déesse
Y tiendra sa Cour.
Que puisse à son tour
Le Soleil son pere
Quelque jour s'y plaire
Assez pour y faire
Un pareil séjour.

ENTRE'E.

PETITE COMEDIE.

Le sujet est d'un Fermier de Livry, qui, par l'adresse de sa femme, se trouve engagé de donner sa niéce à un jeune homme de Paris, quoiqu'il l'eût promise au Collecteur. Le moien dont la femme se sert, est qu'elle feint d'être amoureuse de l'Amant aimé de la niéce. Elle fait même éclater cette feinte passion aux yeux

de son mari, qui pour éviter les suites & les inconveniens, manque de parole au Collecteur, fait épouser en hâte sa niéce à son amant, qu'il croit être aimé de sa femme Le divertissement qui suit sert de prélude à la nôce.

Marche des personnes de la Nôce.

MAROTTE.

UNe nôce de Village
Est simple & sans embarras.
Les richesses ne sont pas
Le bonheur du mariage.
Une fille jeune & sage,
Peu de bien, beaucoup d'appas
C'est de quoi dans le ménage
On doit faire plus de cas.

LUCAS.

Margot d'abord étoit comme
Vous venez de le dire là;
Et dés que je fus son homme,
Aussi tôt elle changea.
Si j'eus pris par avanture
Fille riche & sans beauté,
De queuque mauvais côté
Qu'alle eut pû prendre tournure;
J'aurois toûjours profité,
Et ma fortune étoit sûre,
Car le bien me fut resté.

ENTRE'E.

MAROTTE.

Profitons bien de nos beaux jours,
Aimons quand nous sommes aimables.
Les premiers momens des amours
Sont toûjours les plus agréables.
Le tems coule & passe toûjours,

Et les plaisirs sont peu durables.
Les premiers momens des amours
Sont toûjours les plus agréables.

ENTRE'E.

LUCAS.

Pour avoir un mari,
Ne craignez point d'attendre,
Fillettes de Livry,
En trouvent à revendre.
De leurs beautez sans peine
Nombre d'Amans sont épris.
Si la Cour n'en amene,
Il leur en vient de Paris.

LUBINE.

Le hazard régle tout,
C'est Lucas qui propose,
C'est Margot qui resout,
Et l'Etoile dispose
Mais dans de tendres flâmes
Aussi-bien que les Amours,
L'Etoile pour les femmes
Se déclarera toûjours.

LUCAS.

Nos femmes choisiront
Des maris pour nos filles,
Et les meilleurs seront
Pris pour les plus gentilles :
Mais qu'elles prennent garde
Que nos femmes par hazard,
Ou du moins par mégarde
N'en prennent aussi leur part.

DANSE EN ROND.

LUCAS.

C'est bien fait dans son jeune âge

De ſonger à ſon plaiſir,
Si tôt qu'on eſt en ménage
On n'en a pas le loiſir.
C'eſt bien-fait, &c.

On devient triſte, on enrage,
Eût-on femme à ſon deſir.
C'eſt bien-fait, &c.

Le plus heureux mariage
Eſt ſujet au repentir.
C'eſt bien-fait, &c.

Qui s'en paſſe eſt le plus ſage,
Proverbe ne peut mentir.
C'eſt bien-fait, &c.

FIN.

LE DIABLE BOITEUX,

COMEDIE.

Representée pour la premiere fois le 5. Octobre 1707.

ACTEURS
du Prologue.

LE DIABLE.
THERESE.
SANCHETTE.

ACTEURS
de la Comedie.

Me LUCAS.
ANGELIQUE, Niece de Me Lucas.
ERASTE, Amant d'Angelique.
MARTON, Femme de chambre.
LEANDRE.
GRIFFONNET.
LEPINE, Va'et d'Eraste.
Mr CORBEAU, Juré Crieur.
LE COMMISSAIRE.
LE NOTAIRE.
CASCARET, Laquais.

La Scene est à Paris, chez Me Lucas.



PROLOGUE
DU
DIABLE BOITEUX.

LE DIABLE.



EPOSONS-NOUS un peu, s'il vous plaît, Mesdames, je suis las comme un pauvre Diable, & ce n'est pas peu de fatigue à un Boiteux comme moi d'avoir aporté deux femelles comme vous de plus de trois cens lieuës.

THERESE.

Je trouve que vous ne nous avez pas encore assez éloignée de Madrid, & si mon mari découvre où nous sommes ?

LE DIABLE.

Qu'il le découvre ou non, il n'a plus de pouvoir sur moi, le charme est fini, c'est lui-même cette fois-ci qui a cassé la phiole, & qui m'a mis en liberté.

THERESE.

Vous en avez l'obligation à la colere où je le mis, & sans l'emportement qui lui fit me jetter à la tête ce gros livre que j'eus l'adresse d'éviter, & qui alla par hazard briser la bouteille, vous seriez encore dedans, ne vous en déplaise.

LE DIABLE.

Je conviens de l'obligation que je vous ai, quoique le hazard y ait grande part, & je n'ai pas nui moi-même à me rendre ce bon office.

THERESE.

Vous, Seigneur Aſmodée ? & comment donc, s'il vous plaît ?

~~THERESE.~~ le Diable

C'eſt moi qui en rentrant par la force des conjurations de vôtre mari, dans la phiole dont Cleophas m'avoit tiré, paſſai par vôtre apartement, & qui vous ſoufflai cet eſprit de coquetterie qui a depuis fâché tant le Magicien, & qui eſt cauſe de l'avanture a qui je dois ma liberté.

SANCHETTE.

Oh ! Monſieur le Diable Boiteux, vous êtes un ingrat, vous voulez diminuër le bon office que vous a rendu ma bonne maman. Ce n'eſt point vous qui lui avez ſoufflé la coquetterie, en rentrant dans la bouteille ; elle a toûjours été coquette, ma bonne maman, je le ſçai bien, mon vilain papa s'en eſt toûjours plaint, & toutes les mies que j'ai euës m'ont toûjours dit qu'il n'avoit pas tort d'être fâché, & que je n'étois pas tout à-fait ſa fille.

LE DIABLE.

Cela ſe pourroit, & je ſçai ce qui en eſt mieux qu'un autre.

SANCHETTE.

Hé dites-le moi, ſi vous le ſçavez, je voudrois bien que cela fût vrai, & je ſerois bien-aiſe de n'être point la fille du Magicien.

LE DIABLE.

Oh ! bien ſoiez contente, vous ne l'êtes point, Mademoiſelle Sanchette, c'eſt un des plus grands Seigneurs de la Cour, le parrain de vôtre bonne maman, qui eſt vôtre papa.

SANCHETTE.

Est-il possible : ah ! que je vous ai d'obligation de m'aprendre ce secret-la ! cela me va donner cent fois plus d'esprit & de confiance.

THERESE.

Vôtre indiscretion, Seigneur Asmodée. . .

LE DIABLE.

Oh ! sans colere, Madame Therese, remerciez-moi de ne mettre qu'un joli homme sur vôtre compte, vous sçavez bien que j'en puis nommer d'autres.

SANCHETTE.

Ah ! ne me changez pas ce papa-là, Monsieur le Diable, j'en suis fort contente.

THERESE.

Mais avec cela, Seigneur Asmodée, le genre humain n'étoit pas peu redevable à mon mari le Magicien de vous retenir dans la bouteille, & je ne sçai pas si je ne me repentirai point d'être cause que vous en êtes échapé.

LE DIABLE.

Vous n'avez pas jusqu'à present sujet de vous en plaindre, je vous ai sauvée de la fureur d'un vilain mari, je vous ai tirée de Madrid, où vous aviez déja fait trop de conquêtes, pour continuër encore long-temps d'en faire, vous voilà par mes soins dans la plus belle Ville du monde, dans Paris.

SANCHETTE.

Dans Paris ! Monsieur Asmodée, c'est ici Paris !

LE DIABLE.

Oüi, Sanchette.

SANCHETTE.

Ah ! que je suis charmée d'y être, & que vous êtes un aimable Diable de nous y avoir d'abord amenées.

LE DIABLE.

Je ne vous fais point de montre, comme vous voiez, je vais tout d'abord au meilleur ; aprés avoir passé les monts, j'aurois pû me reposer, vous arrêter en passant à Baionne, à Bordeaux, à Tours, à Poitiers : mais j'ai eu peur de vous laisser prendre un air de Province, dont les femmes ne se défont pas aisément ; il n'y a rien de plus ridicule que ces airs de Province, à ce que l'on dit du moins. Il n'est rien tel que de se trouver d'abord dans le centre, & de commencer, avec les dispositions que vous avez déja pour le monde, à se former sur ce modéle de la Cour & de Paris.

THERESE.

Est-ce qu'à Paris & à la Cour il n'y a point de ridicule, Seigneur Asmodée ?

LE DIABLE.

Oh ! que pardonnez-moi : mais ce ridicule-là est tellement reçû, & si aveuglement approuvé, qu'il a le crédit de ridiculiser les meilleures maniéres des autres endroits du Roiaume, la sagesse des Etrangers même : mais je vous apprendrai à vous, petite fille, pour premiere maxime, qu'il faut que les gens du monde soient esclaves du goût & de la mode.

SANCHETTE.

Oh ! je retiendrai bien vos leçons, Monsieur le Diable Boiteux, j'ai un penchant si naturel à vous croire, tant de dispositions à profiter de vos bons conseils.

LE DIABLE.

Je ferai quelque chose de vous, je vois bien cela.

THERESE.

Mais en quel endroit de Paris sommes-nous, s'il vous plaît ? voila bien du monde assemblé,

la Ville seroit-elle par tout aussi peuplée qu'elle l'est ici ?

LE DIABLE.

Une femme d'esprit, & d'experience comme vous, peut elle faire cette question ? & ne voiez-vous pas que vous êtes dans un lieu de spectacle, que c'est ici le Théâtre de la Comedie ?

SANCHETTE.

Nous sommes ici à la Comedie ! ah que je suis aise.

LE DIABLE.

La Comedie & ses dépendances sont de ma direction, comme vous sçavez, & quand on arrive dans une Ville, il est bon de descendre d'abord dans un lieu connu.

THERESE.

Vous connoissez donc les Comédiens, Seigneur Asmodée ?

LE DIABLE.

Si je les connois ? parfaitement ; c'est moi qui souffle de la malice à l'un, de la présomption à l'autre, qui donne de l'esprit à celui-ci, l'opinion d'en avoir à celui-là, & qui leur inspire à tous en general ces sentimens d'union, d'intelligence & de politesse qui regnent ordinairement parmi eux.

THERESE.

Ils vous ont bien de l'obligation vraiment, & je ne doute pas qu'ils n'aient de grandes déferences pour vous.

LE DIABLE.

La reconnoissance n'est pas leur foible, ils trouvent qu'il y a quelque chose de trop bas là-dedans pour les caractéres des Heros qu'ils represententent : mais à cela prés ce sont de bonnes personnes, & il n'y a presque pas un de ces cerveaux-là que je ne gouverne. Sçavez-vous bien que c'est mon nom seul qui leur attire au-

jourd'hui tout le monde que vous voiez ? je ne voudrois pas jurer que cela durât : mais quand je ne leur aiderois à attraper le public qu'une fois par jour, ne seroit-ce pas quelque chose ?

THERESE.

Une fois par jour ! ce seroit beaucoup, & vous auriez peine à y suffire.

LE DIABLE.

Pardonnez-moi, je ne desespererois pas d'y réüssir, sans un certain nombre de connoisseurs qui ne veulent rire que de bonnes choses, ne se divertir que par raison. Oh ces Messieurs là sont bien incommodes, c'est une peste pour les Piéces nouvelles.

SANCHETTE.

Mais écoutez-moi un peu, Monsieur Asmodée ; vous nous avez amenées à Paris pour nous faire connoître le monde, en voici une belle occasion, nous ne pouvons guéres en voir davantage à la fois ; faites-nous, s'il vous plaît, connoître le caractére, les intrigues & le ridicule de toutes les personnes qui sont ici.

LE DIABLE.

Ce seroit justement le moien de les y faire revenir : vous êtes folle, petite fille.

SANCHETTE.

Pourquoi folle ? je suis curieuse, & j'aime à m'instruire aux dépens d'autrui.

LE DIABLE.

Voila une bonne maniere.

SANCHETTE.

Une bonne maniere ; n'est-ce pas la vôtre ? j'ai oüi dire que c'étoit la meilleure.

LE DIABLE.

Oüi : mais ce n'est point ici qu'il faut s'en servir ; le devoir, la societé, la bienseance, rendent les lieux de spectacle trés-respectables, & ceux qui s'y trouvent le deviennent, quand ils

ne le seroient pas par eux-mêmes. Tout Diable que je suis, je me garderai bien de dire en face des veritez outrageantes, & de scandaliser en public d'honnêtes personnes qui n'ont presque point de défauts qui ne soient de ma façon.

THERESE.

Vous êtes un fort honnête Diable, Seigneur Asmodée, & je ne vous croiois pas tant de conscience.

SANCHETTE.

Il en a trop, ma bonne maman, & je sens bien que je suis déja plus malicieuse que lui moi.

LE DIABLE.

Vous avez-là une jolie enfant, Madame Therese.

SANCHETTE.

Hé! dites-nous quelque chose qui nous amuse, voila tant de monde de tous côtez, faut-il que tout cela nous échape? disons un peu de mal de quelqu'un, Monsieur le Diable.

LE DIABLE.

Nous aurons tout le temps de satisfaire vôtre temperament & vôtre curiosité; pour à present qu'il vous suffise de sçavoir que dans ces lieux-ci ordinairement la vanité & l'amour propre sont sur le Theâtre, le luxe & la coquetterie dans les loges, & la fine critique dans le parterre.

SANCHETTE.

Voilà quelque chose de bien instructif, j'aimerois autant ne rien sçavoir

THERESE.

Elle a raison, cela est general.

LE DIABLE.

Oh bien, si vous voulez quelque chose de particulier, je vais vous faire voir sans sortir d'ici ce qui se passe à l'heure qu'il est vers la place Maubert, chez un Procureur de ma connois-

ſance ; quoique je ne ſois pas le Diable de la chicanne, je fais les affaires de la maiſon, j'y ſuis connu, j'y regente, & cette intrigue où je me trouverai mêlé par-ci par-là, moi-même, tiendra lieu à cette belle aſſemblée de la petite Comédie qu'on leur a promiſe : nous ferons enſuite entre nous trois nos réfléxions en muſique ſur l'avanture, & nous verrons de quoi vous êtes capables, & ſi vous profiterez bien du livre du monde dont je vous ferai voir de tems en tems quelques nouveaux chapitres avec les figures.

Fin du Prologue.



LE DIABLE BOITEUX, COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

ANGELIQUE, MARTON.

ANGELIQUE.



H ! le mauvais livre que le Diable Boiteux, ma chere Marton ! le dangereux genie que Monſieur Aſmodée !

MARTON.

Comme toutes choſes ont differentes faces ! Vous vous plaignez de lui ſous le nom du Diable Boiteux, & comme Cupidon, vous n'êtes pas une de ſes plus mauvaiſes pratiques.

ANGELIQUE.

Ah ! je ne le connois point pour Cupidon à la manœuvre qu'on lui voit faire dans ce nouveau livre : il reve'e tout ce qu'on fait, il enleve les toits des maiſons, pour découvrir les moindres foibleſſes de tout le monde. On n'eſt

pas en sûreté dans le réduit le plus obscur, & l'on n'oseroit pas hazarder de penser même avec ce vilain démon-là.

MARTON.

Il est vrai qu'il est furieusement indiscret : mais y a-t-il rien là qui ne convienne à l'Amour ?

ANGELIQUE.

Ce vilain livre-là m'a donné une timidité ; m'a jetté dans l'ame des scrupules. Oüi, si tout le monde étoit comme moi, le Diable Boiteux corrigeroit plus de gens, que tout le reste de l'enfer ensemble.

MARTON.

C'est pourtant un assez bon Diable, & vous remarquerez, s'il vous plaît, qu'en découvrant les défauts des hommes, il ne les revele point aux personnes interressées, & qui pouroient en faire éclat. Il est bien gardé de faire voir à Dom Cleophas ce qui se passoit dans sa famille, & peut-être n'auroit-ce pas été l'endroit du livre le moins vif & le moins plaisant.

ANGELIQUE

Je ne sçache rien de plus impertinent qu'un petit vilain Diable Boiteux, qui par ses instigations engage les gens à faire des sottises, & qui est le prémier à les donner en spectacle, & à s'en divertir avec un jeune étourdi d'écolier.

MARTON.

Oh! ne parlez pas mal des écoliers ni des clercs, s'il vous plaît, vous avez un Amant aux Ecoles de Droit, & ce n'est pas le plus mal voulu d'une douzaine de vos soûpirans.

ANGELIQUE.

Ah ! je n'aime plus rien, ma chere Marton, je n'aime plus rien ; la lecture du Diable Boiteux, & la maladie de mon oncle ont fait d'étranges révolutions dans mon cœur & dans mon esprit.

MARTON.

Il faut pourtant que ce soit un bon livre ; vôtre tante me l'a demandé pour le lire au chevet du malade. Mais à propos de vôtre oncle qui se meurt, & de vôtre tante qui en est bien aise, n'est-ce point d'eux que le Diable Boiteux fait mention dans la fin du livre ? il y a un Procureur & une Procureuse.

ANGELIQUE.

Comment, que veux-tu dire ?

MARTON.

Oui, le Procureur rêve qu'il va voir un de ses cliens à l'Hôpital, la Procureuse songe que son mari chasse un Clerc qu'elle aime. Vôtre oncle a ruïné bien du monde, & il a chassé bien des Clercs.

SCENE II.

ANGELIQUE, MARTON, UN LAQUAIS.

ANGELIQUE.

QUe me veut-on ?

UN LAQUAIS.

C'est de la part de Monsieur Leandre, qui m'a dit de vous rendre ce billet, & qui vous prie de lui faire réponse.

ANGELIQUE.

Voions ce qu'il m'écrit, donne.

MARTON.

Le Diable Boiteux vous regarde.

ANGELIQUE.

Oh ! ne me tourmente point, Marton, laisse-moi l'oublier ; qu'il me regarde, soit : mais

qu'il se taise; ce ne sont pas ses yeux, c'est sa langue que j'aprehende.

MARTON.

Ah! voilà vos craintes dissipées, la peur du Diable est ce qui dure le moins dans l'esprit d'une jeune coquette.

ANGELIQUE.

Cela est trop plaisant, Marton, Leandre qui sçait que mon oncle est mourant, & qui me propose d'aller au bal à vingt pas d'ici.

MARTON.

Et vous refusez une partie de plaisir? vous n'y songez pas.

ANGELIQUE.

Au bal moi, quand mon oncle agonise?

MARTON.

Pourquoi non? vôtre oncle agonise, il est vrai: mais je sçai de science certaine que cet oncle a fait un testament, par lequel il vous desherite. Si j'étois à vôtre place, j'en porterois le deüil comme Leandre vous le propose.

ANGELIQUE.

Me le conseilles-tu?

MARTON.

Si je vous le conseille: Je serai de la partie peut-être?

ANGELIQUE.

Il compte là dessus aparamment, car il me mande que Monsieur le Greffier en sera.

MARTON.

Oh! allons-y, il n'y a point à hésiter.

ANGELIQUE.

Tes conseils sont des loix pour moi. Je vais faire réponse.

SCENE III.

MARTON *seule.*

L'Heureuse disposition de fille pour la vie aisée! quel dommage que cela ne soit que Bourgeoise, & moi soubrette! nous avons bien les manieres de qualité. Voici la tante, elle n'a guéres moins de talens que nous : mais elle se contraint davantage.

SCENE IV.

Me LUCAS, MARTON.

Me LUCAS.

C'Est un assez sot livre, Marton, que ce Diable Boiteux, les fades plaisanteries! les mauvais contes! il donne des idées funestes, & j'ai crû voir deux ou trois fois au chevet du lit du malade ce vilain genie qui s'apelle Flagel, & qui est l'esprit de la chicanne.

MARTON.

Voila une triste vision, Madame, un bien mauvais pronostic. Voilà le Diable au chevet du lit d'un Procureur malade, c'est une marque qu'il n'en reviendra pas, il va partir, la voiture est prête, Vous ferez une grande perte, Madame!

Me LUCAS.

Helas! le pauvre homme, il n'a plus guéres

à souffrir, du moins les Médecins disent qu'il ne passera pas la journée.

MARTON.

Quel dommage! c'étoit un si honnête homme, Madame.

Me LUCAS.

Helas oüi, heureusement son testament est fait & signé, & voila sa conscience en repos.

MARTON.

Et la vôtre aussi, n'est-ce pas, Madame?

Me LUCAS.

Sans son grand benêt de neveu Blaise Lucas, qui arriva hier d'Amiens, à pied, toûjours chassant, ma conscience seroit encore plus tranquille, Marton: cet animal-là m'est venu voler, comme s'il m'avoit attenduë au coin d'un bois.

MARTON.

Le fripon!

Me LUCAS.

S'il avoit tardé vingt-quatre heures il étoit desherité tout à fait aussi bien que la niéce.

MARTON.

Le testament n'est donc pas plus favorable à la niéce qu'au neveu?

Me LUCAS.

Helas, mon pauvre mari, que je n'ose encore dire défunt, leur laisse une petite somme en commun, à condition qu'ils se marieront ensemble: mais on dit que je pourrai contester cela, & leur faire quelque chicanne. Nous verrons ce qu'il y aura à faire quand mes premieres douleurs seront passées.

MARTON.

Il faut bien se donner le loisir de pleurer.

Me LUCAS.

Je n'aurai plus gueres que cela à faire, Marton; & j'ai pris toutes mes mesures d'ailleurs, comme tu sçais.

MARTON.

Oh ! pour cela oüi, il n'y aura rien de perdu dans la ſucceſſion, & voila une armoire qui étoit pleine de belles & bonnes nipes, où il ne reſte plus que la robe & le bonnet quarré de Monſieur le Procureur, & encore ne les y avez-vous laiſſez que parce qu'ils ne valent pas grand choſe.

Me LUCAS.

Il ne faut pas dépouiller un homme de tout avant ſa mort, ma pauvre Marton. Adieu, je vais attendre dans mon apartement qu'on me vienne avertir quand il expirera, afin de lui rendre les derniers devoirs.

MARTON.

Vous faites fort bien, Madame, il ne faut pas ſe refuſer ce plaiſir-là.

SCENE V.

MARTON, LEPINE.

MARTON.

Voila une pauvre femme qui ſera bien affligée ſi ſon mari en revient. Mais que vois-je ? eſt-ce lui... mes yeux me trompent... non vraiment, c'eſt lui-même, c'eſt Lepine. Perſonne ne l'a-t il vû entrer ?

LEPINE.

Non. Pourquoi

MARTON.

Depuis quand es-tu ici ? Que fait ton maître ?

LEPINE.

Nous arrivons dans le moment, mon Ange. Eraſte, pour paroître plus beau & plus poli aux

yeux d'Angelique, est allé se faire adoniser chez le baigneur; moi qui suis plus vif, & qui ne peut souffrir de retardement, je viens saluër mon adorable, & tu me vois, ma Reine, tout frais émoulu de l'armée.

MARTON.

Vous avez mal pris vôtre tems pour arriver, & il est dangereux qu'on te voie ici.

LEPINE.

Bon, dangereux! la tante est dans nos intérêts. Le Procureur seul n'approuvoit pas la recherche de mon maître; on nous a mandé qu'il étoit presque à l'agonie, j'en suis fâché; car nous nous ressemblions comme deux gouttes d'eau.

MARTON.

Ah! pour cela oui, la ressemblance est si bien marquée....

LEPINE.

Que mon maître qui lui en vouloit d'ailleurs, comme tu sçais, pensa lui donner un jour cent coups de bâton, sous ce prétexte-là. En quel état est-il le pauvre homme? comment va sa maladie?

MARTON.

Le mieux du monde, il ne passera pas la journée.

LEPINE.

Hé bien donc, qu'avons-nous à craindre?

MARTON.

Toutes choses. Pendant la maladie de l'oncle, la tante est devenuë plus à craindre qu'il n'étoit lui-même.

LEPINE.

Comment donc?

MARTON.

Elle a défendu à sa niéce de voir Eraste.

LEPINE.

Elle lui a défendu de le voir ? la niéce l'en aimera davantage. Je vais l'amener.

MARTON.

Et attens, attens.

LEPINE.

Je m'en vais le chercher, te dis-je, vous n'avez toutes deux qu'à nous attendre.

MARTON.

Voila un retour imprévû qui pourra bien déranger nôtre partie de bal.

SCENE VI.

MARTON, ANGELIQUE.

ANGELIQUE.

J'Ai mandé que nous irions, Marton, que l'on vint nous prendre.

MARTON.

Oh ! vraiment oüi que l'on vint nous prendre ; Eraste & Lepine sont arrivez de l'armée.

ANGELIQUE.

Ils sont arrivez, Marton ? que je suis à plaindre !

MARTON.

J'ai bien aussi mes petites raisons pour ne me pas trop réjouir du retour de Lepine, & cependant c'est lui qui est le veritable.

ANGELIQUE.

De quoi s'est avisé mon oncle d'avoir pris en pension chez lui ce jeune étourdi de Dorante ?

MARTON.

Oui, que ne le faisoit-on d'abord recevoir Conseiller, il auroit fait son cours de Droit après,

ſans nous venir embaraſſer de ſes études & de ſa perſonne.

ANGELIQUE.

C'eſt lui qui fait aujourd'hui ma principale inquiétude, Marton

MARTON.

Et c'eſt nôtre maître Clerc qui éſt cauſe de tout mon embarras à moi.

ANGELIQUE.

Que pourra penſer, que dira Eraſte, s'il a ſeulement lieu de ſoupçonner que j'aie pû prêter l'oreille aux tendres proteſtations d'un jeune écolier ?

MARTON.

Et ſi Lepine vient à ſçavoir que j'aie écouté les ſornettes d'un Campagnon Procureur ?

ANGELIQUE.

Nous n'avons pas bien fait, Marton.

MARTON.

Non, vous avez raiſon, d'accord : mais en Eſté comment mieux faire ? les gens de Robe raiſonnables ſont ſi rares, les Financiers ſi brutaux, & les Abbez ſi fades. Un Clerc & un Ecolier ſont ſans conſéquence, il faut s'amuſer, cela vaut mieux que rien.

ANGELIQUE.

Si Eraſte n'étoit point parti pour l'armée.

MARTON.

Si Lepine fût demeuré à Paris

ANGELIQUE.

Je n'aurois pas ſeulement regardé Dorante.

MARTON.

Je n'euſſe jamais écouté le maître Clerc.

ANGELIQUE.

Les abſens ont toûjours tort, Marton.

MARTON.

Oui, ce ſont eux qui font la faute, & on nous en rend reſponſables.

ANGELIQUE.

Cela est bien injuste.

MARTON.

Je ne trouve rien de plus déraisonnable moi ? & ce qu'il y a de plus chagrinant, plus l'absence dure plus le tort augmente

ANGELIQUE

Oüi, cela est vrai, tu as raison. Hazarderons-nous d'aller au bal ; Si Eraste y vient & qu'il nous y trouve ?

MARTON.

Nous serons déguisées, il ne nous reconnoîtra pas.

ANGELIQUE.

Quel reproche à me faire, si mon oncle vient à expirer pendant que nous danserons, Marton.

MARTON

Il en expirera plus gaiement, ce n'est pas-là l'affaire.

ANGELIQUE.

Tu as raison, puisqu'il m'a deshéritée. Mais que vois-je ? c'est Eraste, c'est lui-même, qu'allous nous faire ?

SCENE VII.

ERASTE, ANGELIQUE, MARTON, L'EPINE.

ERASTE.

VOus voiez, charmante Angelique, un Amant outré d'inquiétude de ce qu'il vient d'apprendre des sentimens de vôtre tante, & qui n'a d'autre consolation, d'autre espoir que dans la constance des vôtres.

ANGELIQUE.

Eraſte, vous me mettez dans le plus grand embarras... Allez, ſortez d'ici, je vous en conjure, vous aurez de mes nouvelles, je vous écrirai tout ce que je penſe : allez vous-en, vous dis-je encore une fois.

ERASTE.

Quel accüeil ! ha Ciel ! vous me chaſſez ? moi qui ne viens à Paris que pour vous, vous avez la force...

ANGELIQUE.

Non je ne l'ai pas, demeurez, Eraſte je me plais trop à vous voir ici : mais il ſeroit important pour mon repos & pour le vôtre, qu'on ne nous y vît point de quelque temps.

MARTON.

Allons, Monſieur, ſi vous aimez Mademoiſelle, ne l'expoſez point...

ERASTE.

Perſonne ne nous a vûs, Marton.

MARTON.

Mais on va vous voir, Monſieur. Hé vraiment oui, tout eſt perdu ; j'entens quelqu'un, ſi c'eſt Madame ?

ANGELIQUE.

C'eſt elle aſſurément. Ah ! Eraſte, avez-vous juré ma perte ?

ERASTE.

Oh ! pour cela non, je vous aſſure, quels ménagemens n'ai je point pour vous ?

MARTON

Tout eſt perdu, Mademoiſelle, c'eſt Leandre & Monſieur le Greffier qui viennent nous prendre pour aller au bal.

ANGELIQUE.

Ah Ciel !

SCENE VIII.

LEANDRE, GRIFFONNET, *déguisez en Diables.* ERASTE, LEPINE, ANGELIQUE, MARTON.

LEANDRE.

NE perdons point de temps, Mesdames, le bal est commencé, il durera peu. Voici de quoi vous déguiser.

ERASTE.

Ah Ciel! que veut dire ceci, Angelique?

MARTON.

Cela veut dire, Monsieur, que ce sont des importuns d'Esté, dont le retour de l'Hiver, & le vôtre nous débarassera.

LEPINE.

Nous avons eu des Substituts, Monsieur, pendant vôtre absence.

LEANDRE.

Eraste est ici, Monsieur Griffonnet.

GRIFFONNET.

Et Lepine aussi, Monsieur, allons-nous-en;

ERASTE.

Non, non, Messieurs, aprochez; vous avez tout-à-fait bon air dans ces habits là, & la mascarade est bien assortie.

LEANDRE.

Monsieur, il ne faut point... Au moins, Messieurs, la violence & les voiez de fait...

LEPINE.

Le Diable a plus peur de nous, que nous du Diable.

ERASTE.

Vôtre partie de bal est dérangée, Messieurs ; l'oncle d'Angelique agonise, me voila de retour.

LEPINE.

Oui, Messieurs les Bourgeois, quand il arrive des troupes réglées, c'est à vous d'évacuer la place ; ainsi choisissez de la porte ou de la fenêtre, & remerciez-nous de vous laisser l'alternative.

ERASTE.

Non, non, je veux avoir avec ces Messieurs un petit moment d'entretien, cela m'est important...

MARTON.

Hé laissez-les aller, Monsieur, que diantre voulez-vous faire de ces deux pauvres Diables ?

ERASTE.

Ce que j'en veux faire ?

ANGELIQUE.

Quel contre-temps, ah Ciel ! Allez-vous en Eraste. Sortez, Messieurs.

SCENE IX.

Me LUCAS, MARTON, ANGELIQUE, ~~DORANTE~~, Eraste LEPINE.

Me LUCAS *derriere le Théâtre.*

AH ! quelle cruelle séparation ! mon cher mari est mort, je le veux suivre.

MARTON.

C'en est fait, il n'y a plus moien de sortir ;

l'oncle est défunt aparemment, la tante vient ici.

ANGELIQUE.

Comment ferons-nous ? où les cacher ?

MARTON.

Voici la clef de la grande armoire, ils y tiendront bien tous quatre. Entrez vîte.

DORANTE. Geste

M'enfermer avec ces gens-là ? je n'ai point de ménagement à avoir moi.

LEPINE.

Messieurs, il faut entrer, il n'y a point de milieu.

Me LUCAS *derriere le Théâtre.*

Me voila donc separée de toi pour toûjours, mon cher Epoux !

MARTON.

Voila la tante à la porte, mort de ma vie ; dépêchons.

LEPINE.

Tu nous mets-là en mauvaise compagnie, ne nous y laisse pas long-temps, Marton.

MARTON.

Le moins qu'on pourra, ne te mets pas en peine. Les voila sous la clef, tranquilisons-nous.

ANGELIQUE.

Je ne sçaurois me soûtenir, je suis tremblante.

MARTON.

Voici vôtre tante.

SCENE X.

Me LUCAS, MARTON, ANGELIQUE.

Me LUCAS.

MOn pauvre mari ! mon cher mari ! je veux qu'on m'enſeveliſſe avec toi.

MARTON.

Hé là, là, Madame, ne vous abandonnez point tant à la douleur.

Me LUCAS.

J'étouffe, je me meurs, je n'en puis plus, Marton.

ANGELIQUE.

Ma chere tante.

Me LUCAS.

J'ai tout perdu, mes enfans, un mari qui m'aimoit, cela n'eſt pas concevable...

MARTON.

Il vient de vous en donner une aſſez belle preuve, s'être laiſſé mourir à ſon âge, cet homme-là pouvoit encore vivre trente ans.

Me LUCAS.

Cela eſt vrai, je ſuis inconſolable, & je ſuis ſi affligé que je ne ſçaurois pleurer ; c'eſt ce qui m'étonne.

SCENE XI.

MARTON, Me LUCAS, ANGELIQUE, CASCARET.

CASCARET.

VOtre Couturiere, le Marchand, Madame, pour des habits de deüil.

Me LUCAS.

Qu'on les fasse entrer.

MARTON.

Hé passez plûtôt dans vôtre chambre, Madame, il y fait plus clair qu'ici, & qu'il faut faire arranger cette salle.

Me LUCAS.

Hé bien, fais, donnes-y ordre, je te laisse; dis bien à tout le monde au moins à quel point je suis affligée.

MARTON.

Oui, Madame.

SCENE XII.

ANGELIQUE, MARTON.

ANGELIQUE.

QU'allons-nous faire, Marton? Leandre & Eraste seront-ils jusques à demain dans cette armoire?

MARTON.

J'ai plus d'impatience que vous de les en tirer.

ANGELIQUE.

Ouvre-leur donc vîte, pendant que je ferai le guet... Attens, ne bouge, la voila qui revient avec un homme de robe.

SCENE XIII.

Me LUCAS, LE COMMISSAIRE, ANGELIQUE, MARTON.

Me LUCAS.

UN Commiſſaire chez moi, Monſieur! chez la veuve d'un Procureur de la Cour un Commiſſaire!

LE COMMISSAIRE.

Hé pourquoi non, Madame Lucas? nous allons tous les jours chez des Ducheſſes & des Preſidentes, qui ſont d'auſſi bonne maiſon que des Procureuſes.

Me LUCAS.

Oh! je me moque de cela moi, je n'ai point d'affaires.

LE COMMISSAIRE.

Si vous n'en avez point, ne vous en faites pas. C'à voions, par où commencerons-nous?

Me LUCAS.

Mais qu'on ſçache du moins ce que vous venez faire ici.

LE COMMISSAIRE.

Y mettre le ſcellé, Madame.

Me LUCAS.

Le ſcellé, Monſieur, le ſcellé!

LE COMMISSAIRE.

Oui, Madame, le ſcellé, à la requête de Blaiſe

Lucas,

Lucas, habile à ſucceder pour un tiers à la ſucceſſion le Maître Yves Lucas, Procureur de la Cour, ſon oncle paternel, décedé ſans enfans.

Me LUCAS.

Oüi ſans enfans, Monſieur, mais non pas ſans femme Cela eſt fort plaiſant vraiment. Blaiſe Lucas habile à ſucceder : cet idiot, ce fat, ce benêt, dont la famille n'a jamais pû rien faire, devient habile juſtement quand il eſt queſtion d'heriter. Oh bien, bien, Monſieur, vous pouvez dire à Blaiſe Lucas que malgré ſon habileté, il n'aura pas un ſol de la ſucceſſion, le défunt a fait un bel & bon teſtament.

LE COMMISSAIRE.

Je ne ſuis point ici, Madame, pour examiner le droit des parties, mais pour y faire le dû de ma Charge. Commençons toûjours par ſceller cette armoire.

ANGELIQUE.

Ma pauvre Marton !

MARTON.

Mademoiſelle.

LE COMMISSAIRE.

Qu'eſt-ce, Meſdames ? vous me paroiſſez ſurpriſes, inquiétes, embaraſſées, y auroit-il là-dedans quelques bijoux, quelques billets doux, quelques portraits que vous vouluſſiez retirer ?

MARTON.

Non, non, Monſieur, il n'y a point de portraits là-dedans, il n'y a que des originaux, de par tous les diables

Me LUCAS.

Non, non, Monſieur, faites le dû de vôtre Charge ; il n'y a là-dedans ni billets doux, ni portraits, vous êtes dans une maiſon d'honneur ; helas! c'eſt où le pauvre défunt mettoit ſon bonnet & ſa robe.

LE COMMISSAIRE.

Qu'on se garde bien de toucher-là au moins; l'affaire seroit sérieuse ; les femmes quelquefois croient que ce ne sont que des bagatelles.

MARTON.

Mais je n'en répondrois pas trop. Si le diable s'en mêle. . . . Sera-t-on long-temps sans lever le scellé, Monsieur le Commissaire ?

LE COMMISSAIRE.

Mais non, six semaines ou deux mois, selon la diligence que feront les personnes interressées.

ANGELIQUE.

Six semaines ou deux mois, Marton ?

MARTON.

Oh ! il y a des personnes interressées qui feront plus de diligence que cela, sur ma parole.

ANGELIQUE.

Ils creveront là-dedans, je vais tout découvrir ?

MARTON.

Ne craignez rien, donnez-vous-en bien de garde.

LE COMMISSAIRE.

Ne voulez-vous rien tirer de ce cabinet, Madame ?

Me LUCAS.

Hé non, non, Monsieur, je ne veux rien tirer, il ne sera pas dit que j'aurai détourné la moindre chose.

LE COMMISSAIRE.

C'est agir prudemment, Je ne vois plus rien ici, passons ailleurs.

SCENE XIV.

Me LUCAS, Mr CORBEAU, ANGELIQUE, MARTON, CASCARET.

CASCARET.

LE Juré Crieur, Madame, pour les funerailles de Monsieur.

Me LUCAS.

Qu'il vienne. Allez, ma niéce, conduisez Monsieur le Commissaire par tout où il voudra, je n'ai rien de caché. Demeure ici toi, Marton, tu nous conseilleras. Ah! mon cher Monsieur, vous voiez une pauvre veuve dans une terrible affliction!

MARTON.

Helas oüi!

Mr CORBEAU.

Je le crois bien, Madame.

Me LUCAS.

J'ai tout perdu, Monsieur Corbeau! un mari qui m'aimoit si tendrement. Si quelque chose peut m'en consoler, c'est qu'il est bien mort le pauvre homme.

MARTON.

C'est une grande consolation que cette certitude là.

Mr CORBEAU.

Il y faut encore ajoûter celle de lui faire de belles funerailles. Çà de quoi s'agit-il? voions quelle est vôtre volonté là-dessus.

Me LUCAS.

Je n'en ai point d'autre, que de faire ses

choſes de la maniere la plus honorable qu'il ſe pourra.

Mr CORBEAU.

Combien ferons-nous de billiets premiérement ?

Me LUCAS.

Mais combien crois-tu qu'il en faille, Marton ?

MARTON.

Huit ou dix mil tout au moins, Madame,

Mr CORBEAU.

Huit ou dix mille !

MARTON.

Oüi vraiment, Une jeune & jolie veuve comme vous qui enterre un mari, c'eſt une femme qui affiche la ſituation où elle ſe trouve, la peut-elle apprendre à trop de gens ?

Me LUCAS.

Tu as raiſon, Marton. Cette fille-là eſt de bon conſeil, Monſieur Corbeau.

Mr CORBEAU.

Je vois bien que vôtre deſſein n'eſt pas de rien épargner ?

MARTON.

Epargner, Monſieur ? épargner ? cela ſeroit beau vraiment ! c'eſt bien quand il s'agit de rendre les derniers devoirs à un mari qu'on ſonge à épargner ! c'eſt peut-être la dépenſe que Madame aura faite dans ſa vie avec moins de regret.

Me LUCAS.

Oh ! pour cela oüi, Monſieur Corbeau,

Mr CORBEAU.

Mais vous ne voulez pas auſſi rien de trop ſuperbe, rien de trop magnifique ?

Me LUCAS.

Oh non, Monſieur, quelque choſe de ſimple, une petite façon de Mauſolée ſeulement.

Mr CORBEAU.

Un Mausolée, Madame ?

Me LUCAS.

Oüi, quelques figures expressives des bonnes qualitez du défunt ; les Vertus qui pleurent, par exemple, qui déchirent leurs vétemens, quelques bandes de velours semées de chiffres & des armes du défunt, il n'en faudra pas davantage, Monsieur Corbeau, il n'en faudra pas davantage.

Mr CORBEAU.

Parbleu je le crois bien, Madame, vous vous moquez de moi, je pense, des bandes de velours, des chiffres, des armoiries, les Vertus qui pleurent à la mort d'un Procureur ! & fy donc, Madame, vous n'aurez rien de tout cela, nous avons nos regles.

Me LUCAS.

Mais vos regles sont bien bizarres & bien ridicules, Monsieur Corbeau. Une femme qui pendant tout le cours de sa vie aura été tendrement cherie de son mari, ne poura pas aprés sa mort lui donner des marques les plus solides de son affection ?

MARTON.

Cela est bien desagréable, je vous l'avouë, & une tenture sans velours, sans armoiries, cela sera bien simple & bien uni, Madame. N'y auroit-il pas moien d'égaier cela avec quelques petites pretintailles, Monsieur Corbeau ?

Mr CORBEAU.

Des pretintailles, ma mie, des pretintailles ? M'a-t-on fait venir ici pour se moquer de moi ? Adieu, Madame, fasse qui voudra les obseques du Procureur, je ne m'en méle point : Il feroit beau voir une tenture mortuaire en falbala, des pretintailles !

MARTON.

Il faut que cet homme-là soit fou au moins,

comme s'il n'étoit pas permis pour son argent de se faire enterrer à sa fantaisie.

SCENE XV.

Me LUCAS, MARTON, ANGELIQUE, CASCARET.

ANGELIQUE.

LA Couturiere & le Marchand disent qu'ils commencent à s'ennuier.

Me LUCAS.

Ils commencent, ma niéce, ils commencent : hé bien qu'on leur disent qu'ils achevent.

MARTON.

Hé ne les impatientez pas, Madame, vous aurez fait dans un moment ; & quand j'aurai fait arranger la salle, je ne tarderai pas à vous rejoindre.

Me LUCAS.

Dépêche-toi donc, Marton, je ne puis rester seule, & je crois toûjours voir le défunt. A-t-on envoié quelqu'un chez le Notaire ?

CASCARET.

J'en viens, Madame. Il va tout à l'heure apporter ici le Testament.

Me LUCAS.

Dés qu'il viendra qu'on m'avertisse.

CASCARET.

Oüi, Madame.

SCENE XVI.

MARTON, ANGELIQUE, LEPINE.

MARTON.

HE' Lepine ?

LEPINE *dans l'armoire.*

Es-tu seule, Marton ?

MARTON.

Oüi. Comment te trouves-tu d'être sous le scellé ?

LEPINE.

Pas trop mal : tiens, vois, je leve les scellez à merveille moi, Marton.

MARTON.

Ah ! malheureux, tu nous vas faire de belles affaires ?

LEPINE.

Je n'en ferai que de bonnes, nous déchireront le testament, & nous épouserons Mademoiselle.

MARTON.

Et comment cela ?

LEPINE.

Ne te mets pas en peine.

ANGELIQUE.

Tu pourrois....

LEPINE.

Je pourai tout : allez seulement attendre là-bas que le Notaire vienne, amenez-le dans cette salle, & me laissez faire, vous dis-je ; j'ai dans cette armoire-là deux Diables à ma devotion....

MARTON.

Défie-toi de ces Diables-là, Lepine.

LEPINE.

Je ne m'en défie point. Que le plus hardi me désobéïsse, d'un porte-respect que j'ai dans ma poche je lui brûle la cervelle, pour accoûtumer le Diable au feu seulement. Tout ce que tu as à faire toi, Marton, c'est de faire entendre à Madame Lucas que l'ame de son mari revient ici, qu'elle t'est apparuë.

MARTON.

Cela ne sera pas difficile à lui persuader, elle est peureuse : mais pourquoi.....

LEPINE.

Ne t'en informes pas., tu le sçauras. J'entens quelqu'un qui vient, c'est Madame Lucas; je rentre sous le scellé; raccommode les cachets le mieux que tu pouras, Marton.

MARTON.

Va, va, on n'y prendra pas garde de si prés.

SCENE XVII.

Me LUCAS, MARTON.

Me LUCAS.

A Qui en as-tu donc, Marton, tu parle toute seule ?

MARTON.

Bon, toute seule, plût à Dieu que nous fussions toutes seules.

Me LUCAS.

Comment ?

MARTON.

Est-ce que vous ne voiez rien ?

Me LUCAS.

Que veux-tu que je voie ?

MARTON.

Vôtre mari.

Me LUCAS.

Mon mari !

MARTON.

Oüi vraiment vôtre mari, depuis que vous êtes sortie d'ici, il me lutine d'une maniere : la, la, la, la, tenez ne le voila-t-il pas derriere vous ?

Me LUCAS.

Derriere moi ? misericorde, ahi, ahi, ahi.

MARTON.

Quelle grimace il vous fait ! Hé ne nous faites point de peur, Monsieur, si vôtre ame est en peine, voila Madame qui vous a trop aimé pendant vôtre vie, pour vous refuser quelque chose après vôtre mort.

Me LUCAS.

Helas oüi.

MARTON.

Ahi, ahi, ahi, il me serre la main, il me serre la main, la sienne est plus froide qu'un glaçon. Qui l'auroit crû qu'un Procureur eût eu si froid après sa mort.

Me LUCAS.

Qu'il ne me touche pas, Marton, qu'il ne me touche pas.

MARTON.

Ah ! tenez, tenez, tenez, le voila qui babine avec les barbes de vos cornettes.

Me LUCAS.

Ah, ah, ah.

MARTON.

Ne craignez point, le voila qui disparoît.

Me LUCAS.

Le Ciel en soit loué, ne vois-tu plus rien ?

MARTON.

Non : mais il ne tardera pas à revenir. Il faut

changer de logis, il faut quitter cette maison-ci, Madame.

Me LUCAS.

C'est bien mon dessein : mais si c'est à nous que le défunt en veut, il nous viendra chercher par tout, Marton.

SCENE XVIII.

Me LUCAS, ANGELIQUE, MARTON, LE NOTAIRE, LEPINE.

ANGELIQUE.

MA tante, voila Monsieur le Notaire que je vous amene.

Me LUCAS.

Soiez le bien venu, Monsieur, de bonne foi, ne nous aportez-vous pas le testament ?

LE NOTAIRE.

Le voila, Madame : mais je puis vous dire que je n'ai signé jamais d'acte en ma vie avec tant de répugnance que celui-là. Frustrer l'heritiere légitime pour vous enrichir, c'est une chose criante, vous dévriez vous accommoder & suprimer le testament, Madame.

Me LUCAS.

Suprimer le testament ? oh ! non pas, Monsieur, il aura son plein & entier effet.

LE NOTAIRE.

Vous êtes la maîtresse, Madame : mais quand le pauvre défunt m'a appellé, & qu'il est comparu...

MARTON.

Madame, voila le défunt qui comparoît.

Me LUCAS.

Ah, ah, ah, ah, Monsieur le Notaire!

LE NOTAIRE.

C'est un conte, Madame, je ne vois rien.

ANGELIQUE.

Ni moi non plus : mais je n'en ai pas moins de fraieur.

MARTON.

Vous ne voiez rien : mais je vois moi.

LEPINE *dans l'armoire.*

Madame Lucas, ma chere petite femme!

Me LUCAS.

Ah! je n'en puis plus! je me meurs, c'est lui-même, voila comme il avoit coûtume de m'apeller : je ne reconnois pas tout-à-fait sa voix cependant.

MARTON.

Oh! Madame, la mort change bien la voix des personnes.

Me LUCAS.

Ah! ah, ah, je le vois, Marton, je n'en sçaurois douter, c'est lui, Monsieur le Notaire.

LE NOTAIRE.

Que veut dire ceci?

MARTON.

Ah! vous le voiez donc à present, n'est-il pas en robe de Palais?

Me LUCAS.

Oüi, je le vois comme toi.

LE NOTAIRE *bas à Marton.*

C'est ici un plat de ton métier, Marton?

MARTON.

Il est vrai, Monsieur, ne nous dérangez point.

LE NOTAIRE.

Je n'ai garde : mais tu me fais plaisir de m'avoüer la chose.

ANGELIQUE.

Voila deux Diables qui le suivent, ma tante.

MARTON.

Cet homme là avoit des connoissances par tout.

LEPINE.

Je suis en peine, ma chere femme.

MARTON.

Ecoutez, Madame.

LEPINE.

A cause du testament que vous m'avez fait faire.

Me LUCAS.

Moi, Monsieur Lucas! c'est vous qui l'avez fait vous-même, je ne me suis mêlée de rien.

MARTON.

Vous le disiez bien, Monsieur le Notaire, que ce testament étoit une injustice criante.

LEPINE.

Les Diables même en sont scandalisez, Monsieur le Notaire, & voila deux honnêtes Messieurs de leur compagnie; celui que vous voiez à ma droite est le Diable Boiteux.

MARTON.

Et l'autre le Diable Borgne.

LEPINE.

Non, celui-ci est un Diable moderne, que j'ai connu Greffier à la peau, & qui pour continuër ses fonctions en l'autre monde, s'est fait recevoir Diable à la derniere promotion.

MARTON.

Voila une belle Charge!

LEPINE

Nous avons ordre, ma chere femme, de demeurer tous trois chez vous en garnison, jusques à ce que l'original du testament soit en pieces.

Me LUCAS.

Déchirer vôtre testament !

LEPINE.

Je le révoque, ma chere femme, prenez garde à ne me pas contredire.

LE NOTAIRE.

Vôtre résistance pourroit avoir des suites. Déchirerai-je, Madame?

MARTON.

Hé ! donnez, donnez, je le déchirerai moi, il ne faut pas souffrir que son obstination soit cause de sa perte.

Me LUCAS.

Hé ! que fais-tu, Marton ? Ah ! le vilain défunt, je suis ravie de le voir à tous les Diables : faire déchirer son testament ?

LEPINE.

Si ce n'est pas de l'ordre du défunt, c'est de l'imagination des vivans du moins : & après un si beau coup, Madame, il ne nous reste plus que de vous faire trouver Eraste dans l'armoire, & son valet Lepine sous le bonnet quarré du Procureur.

Me LUCAS.

Ah ! j'ouvre les yeux, je suis trahie. Vous êtes tous de complot, Monsieur le Notaire ?

LE NOTAIRE.

Pour cela non, Madame, je vous jure : mais l'original du testament est déchiré, le Diable s'en est mêlé, que voulez-vous que j'y fasse ?

Me LUCAS.

Fourbes !

LEPINE.

Point d'invectives, Madame Lucas, faites enterrer le défunt sans mausolée, puisque la succession vous manque, & laissez-nous nous aplaudir d'avoir pû vous prendre pour dupe.

SCENE DERNIERE.

Les Acteurs du Prologue & ceux de la Piece, hors Madame Lucas.

LE DIABLE.

Et remerciez le Diable Boiteux de l'heureux succés de vos affaires. C'est moi, Monsieur de Lepine, qui vous ai inspiré l'idée qui a fait déchirer le testament.

LEPINE.

Je m'en suis douté d'abord, & je me sentois plus d'esprit que de coûtume.

LE DIABLE.

Oh! ça, Madame Therese, vous venez de voir au naturel ce qui s'est passé chez le défunt Procureur, que vous en semble?

THERESE.

Il me paroît qu'on a beau voiager, on ne trouve rien de nouveau. Le genre humain est par tout le même, & les femmes de Madrid pleurent leurs époux à la maniere de ce païs-ci.

LE DIABLE.

Mais que dites-vous de la petite niéce, qui sans consulter ni sens ni raison, épouse sottement un jeune Officier qui n'a rien? aprouvez-vous fort sa conduite?

THERESE.

Je ne l'aprouve pas, mais je l'excuse: en voici la raison, écoutez.

AIR.

Tandis que l'Amour sommeille,
La raison nous dit tout bas
De n'aimer pas.
L'Amour se réveille,
Et nous conseille
De nous livrer à ses apas.
On cede, helas!
La timide raison ne parle qu'à l'oreille.
L'Amour vainqueur
S'adresse au cœur.

LE DIABLE.

Oüi, voila le fait, on peut vous en croire, vous avez quelquefois été dans le cas : mais dites un peu à Monsieur l Officier ce que vous prévoiez des suites de son mariage.

THERESE chante.

Mon brave Officier, vous êtes gueux,
Et vous prenez femme coquette,
Demandez au Diable Boiteux
Si vous ne faites pas tous deux
Une très-mauvaise emplette.

Voici ce qu'il vous dira.
Le bien du défunt vous menera
Tout aussi loin qu'il pourra,
Grand chere & beau feu tant qu'il durera;
Le bon tems que ce sera!
Mais ce bon tems passera.
Il finira,
On enragera,
On se haïra,
On se le dira,
On se maudira;

De son côté chacun tirera,
Ainsi se terminera.
Ce beau mariage-là.

LE DIABLE.

Ne vous effarouchez point du pronostic, Seigneur Eraste; vous êtes aujourd'hui ravi de la prendre, vous serez quelque jour ravi de la quitter.

LEPINE.

Nôtre mariage pourroit bien tourner à peu prés de même, qu'en penses-tu, Marton?

LE DIABLE.

Oh! ce n'est pas de même; vôtre revenu n'est qu'en fonds d'esprit à vous autres, & l'on tire toûjours partie de ce fonds-là.

THERESE chante.

Heureux qui vit du bien d'autrui,
Jamais rien ne lui manque,
Dans le commerce d'aujourd'hui,
C'est la plus sûre banque.
On vit sans procès, sans chagrin,
Et sans souci du lendemain.
On ne craint orage ni grêle,
Et quand un peu d'esprit s'en mêle,
On boit toûjours le meilleur vin
Chez sa voisine ou son voisin.

LE DIABLE.

Ce n'est pas la situation de la vie la plus malheureuse. Mais achevez, Madame Therese, de faire part à cette belle assemblée de vos réfléxions, & des petites confidences que je vous ai faites pendant la Piece.

THERESE chante.

Sans peur des censures

Du Diable Boiteux,
Que les ris, les jeux.
Dans vos galantes avantures,
Avec les Amours
Vous suivent toûjours.

SANCHETTE.

Ce Diable revele
Ce que chacun fait :
Mais il est discret
Si-tôt qu'un tendre Amour s'en mêle,
Et trompe avec nous
Les yeux des Jaloux.

THERESE.

En ce lieu Lisette,
Avec son Amant,
Est en ce moment,
Et le pauvre Epoux qui les guette
Ouvre de grands yeux,
Et n'en voit pas mieux.

SANCHETTE.

Tel de la satyre
Qu'on debite ici
Ne prend nul souci,
Et de son voisin pense rire ;
Qui prend pour autrui
Ce qu'on dit de lui.

THERESE.

La vieille Artemise,
S'étant ce matin
Crû voir un beau teint,
Dans une glace de Venise,
Est ici ce soir
Pour le faire voir.

SANCHETTE.

Là, prés d'une belle
Un vieux Financier,
Amant pour paier,
Brille dans la loge avec elle,

Et l'Amant cheri
Au Parterre en rit.

LEPINE.

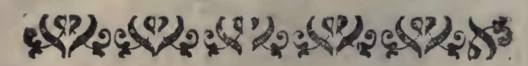
Si de nôtre zéle
Le public content
Vient ici souvent
Revoir nôtre Piece nouvelle,
Le Diable Boiteux
Sera trop heureux.

FIN.

SECOND CHAPITRE DU DIABLE BOITEUX,

COMEDIE.

Repreſentée pour la premiere fois le 20. Octobre 1707.



ACTEURS
du Prologue.

LE DIABLE.
Mr SIMON.
THERESE.
SANCHETTE.

ACTEURS
de la Comedie.

Me SIMON.
LA PRESIDENTE.
LE MAJOR.
Mr LE PRESIDENT.
LE CHEVALIER.
Mr BERTRAND.
VIVAREZ.
LISETTE.
UN LAQUAIS.
Mr SIMON,
LE DIABLE.
Me THERESE.
SANCHETTE.
Me LA MAJOR.
Troupe de Masques.

La Scene est à Paris, chez Mr Simon.



SECOND CHAPITRE DU DIABLE-BOITEUX.

PROLOGUE.

SCENE PREMIERE.

LE DIABLE, Mr SIMON.

LE DIABLE.

HE' bien, Monsieur Simon, comment vous trouvez-vous du voiage & de ma compagnie ?

Mr SIMON.

Parfaitement bien, Monsieur le Diable, je n'ai jamais été si gai & si gaillard, que depuis que vous vous mêlez de mes affaires.

LE DIABLE.

Vous avez fait la tournée de vôtre département assez à vôtre aise, & vous n'avez pas dû vous ennuier.

Mr SIMON.

Vous êtes le Diable le plus amusant & le plus agréable que je connoisse ; il n'y a ni société ni compagnie à laquelle je ne préférasse la vôtre, & je ne puis assez vous remercier de m'avoir dé-

fait de vôtre camarade Monſieur Pillardoc qui m'obſedoit depuis plus de trente ans, & de vouloir bien à ſa place, me prendre ſous vôtre protection.

LE DIABLE.

Il y avoit long-temps que je lui en devois. En lui diſputant le Partiſan Manceau, j'avois eu du deſſous autrefois, j'en boite encore, comme vous voiez : mais cette fois-ci j'ai bien eu ma revanche.

Mr SIMON.

Je fus un peu effraié d'abord, quand je vous vis aux priſes, & je me trouvois fort intrigué de voir ſur le grand chemin d'Orleans deux Diables ſe battre à qui m'auroit.

LE DIABLE.

Cela eſt bien glorieux pour vous au moins, auſſi êtes-vous un des meilleurs ſujets qu'il y ait.

Mr SIMON.

Je vous ſuis bien obligé de penſer ſi avantageuſement de moi, Monſieur Aſmodée.

LE DIABLE.

Je ne me ſerois pas battu ſi vigoureuſement pour tout autre.

Mr SIMON.

Vous fûtes un peu mal mené dans le commencement, mais vous reprîtes courage.

LE DIABLE.

Malepeſte l'honneur de vôtre preſence, & l'avantage de poſſeder un Heros comme vous, ſont de terribles aiguillons pour un Diable qui aime tant ſoit peu la gloire, & puis j'avois bien pris mon champ de bataille en l'attaquant auprès d'Orleans, Monſieur Pillardoc n'avoit pas beau jeu.

Mr SIMON.

Comment donc ?

LE DIABLE.

J'aurois en cas de besoin pû rassembler dans un moment trois ou quatre Regimens de mes confreres ; c'est le païs des boiteux que ce païs-là.

Mr SIMON.

Vous avez raison.

LE DIABLE.

Je suis un Diable de prévoiance, & je sçai prendre mes avantages : mais baste cela s'est bien passé Il m'avoit autrefois cassé une jambe, en m'enlevant un Partisan Manceau, je lui enleve un Sous-traitant Limosin, & je lui creve un œil, je suis bien vengé, me voila content.

Mr SIMON.

Quoi le pauvre Monsieur Pillardoc est éborgné de cette affaire-la ? quel accident pour lui, Monsieur Asmodée !

LE DIABLE.

Le grand malheur ! le bon-homme Plutus, le Dieu des Richesses, est bien aveugle, il n'y a pas grand inconvenient que le Diable de la Finance soit borgne, il en verra plus clair de l'œil qui lui reste.

Mr SIMON.

J'en suis fâché, je vous l'avouë, c'étoit un bon Diable, & je ne lui ai pas peu d'obligation ; il m'avoit amené de chez nous à Paris tout petit garçon, comme vous sçavez.

LE DIABLE.

Oui : mais contez-moi un peu les suites de vôtre voiage. Tout Diable que je suis, comme j'ai été long-temps à Madrid enfermé dans la phiole du Magicien, il m'est échapé bien des choses, dont je n'ai tout au plus que des idées confuses, rendez les plus nettes, remettez-moi au fait. En arrivant à Paris, qu'est-ce que mon confrere Pillardoc fit de vous d'abord ?

Mr SIMON.

Il me mit Page chez un homme d'affaires.

LE DIABLE.

Page chez un homme d'affaires, voila un beau debut!

Mr SIMON.

Oui, oui, Page, je portois la queuë de Madame, qui étoit bien jolie & qui avoit bien des Amans.

LE DIABLE.

Je me ſouviens de cela, je l'ai fort connuë, elle étoit une de mes é eves.

Mr SIMON.

Hé bien, s'il vous en ſouvient, vous vous ſouvenez donc bien auſſi que les intrigues de Madame me raportoient beaucoup, & qu'outre cela pour récompenſe on me fit Portier en ſortant de Page.

LE DIABLE.

Cela eſt bien noble, Portier en ſortant de Page, voila paſſer par tous les grades.

Mr SIMON.

Cela me valut de l'argent. Ceux qui avoient affaire de Monſieur, ceux qui avoient affaire à Madame, il m'en venoit de tous côtez; je me trouvai au bout de trois ans plus de huit mille livres, Monſieur le Diable; & le Seigneur Pillardoc les mit entre les mains d'un Agent de Change qui avoit été Page comme moi, & qui en m'en rendant quinze & demi pour cent, y trouvoit encor autant de profit pour lui, à ce que j'ai ſçû depuis par l'experience que j'en ai faite.

LE DIABLE

Voilà d'heureux commencemens, Monſieur Simon.

Mr SIMON.

Ce n'eſt rien que cela, les ſuites ont été bien meilleures.

LE

LE DIABLE.

Hé ! bien ?

Mr SIMON.

Il y a d'heureux incidens, d'heureuses conjonctures dans la vie. Le mari de Madame s'avisa de devenir jaloux d'un autre Financier plus riche que lui, il me défendit de le laisser entrer, & ne me donna rien pour cela ; le Financier me donnoit, il entra toûjours : le mari le sçût, & par bonheur pour moi, voiez quelle étoile, il me donna cent coups de bâton, & me mit à la porte ; voila ce qui a fait ma fortune, Monsieur le Diable.

LE DIABLE.

La Fortune se sert de toutes sortes de moiens pour favoriser les gens qu'elle aime.

Mr SIMON.

Depuis ce tems là, pour faire enrager le mari, l'Amant me prit en amitié, il me fit son Commis, me mit dans une affaire où je gagnai beaucoup, puis dans une autre où je gagnai davantage, & puis encore dans d'autres, tant qu'à la fin je me trouvai dans une où j'étois l'associé du mari de Madame ; il en enrageoit, & moi je le morguois, je faisois le gros dos pour le braver ; mais il n'osoit plus fraper dessus.

LE DIABLE.

Je le crois bien : & êtes-vous encore son associé, Monsieur Simon ?

Mr SIMON.

Je suis devenu bien pis, je suis son gendre.

LE DIABLE.

Cette jeune coquette que vous m'avez dit, qui vous fait tant enrager, c'est sa fille : Hé dites-moi un peu, Monsieur Simon, quel usage faites-vous de tout ce bien que vous avez gagné dans les affaires ?

Mr SIMON.

Quel usage? je m'en sers pour en gagner d'autre, je n'ai jamais dépensé un sol mal à propos pour mon plaisir. Je travaille jour & nuit à faire travailler mon argent, afin qu'il augmente, le Seigneur Pillardoc ne me prêchoit autre chose.

LE DIABLE.

Le coquin, le malheureux! sçavez-vous bien que si je ne vous avois tiré des pattes de cet indigne Diable-là, vous seriez mort un de ces jours au milieu de vos richesses, sans avoir eu le bonheur de goûter vôtre travail, & les avantages de vôtre fortune? N'avez-vous point de honte à vôtre âge?

Mr SIMON.

Je n'ai que soixante-quatre ans, Monsieur le Diable: quand j'aurai amassé encore quelque chose de plus, je songerai à me retirer, je me divertirai, je joüirai de la vie.

LE DIABLE.

Est-ce la saison d'en joüir que celle que vous prenez, malheureux: Regardez Monsieur Marsoin, vôtre confrere, qui fait bâtir un Palais superbe, pour y vivre à la maniere des Satrapes, dans le luxe & dans la molesse. Voiez d'un autre côté le jeune Oronte qui n'est qu'un nouveau Financier, & qui promet déja autant que les plus consommez. Quelle chere fait-il? quelle dépense? quelle magnificence dans sa maison? quel nombre de valets? quels équipages pour lui, pour Madame? Il a acheté la maison d'un Seigneur, & elle est trop petite pour le contenir, il y faut ajoûter deux aîles, & abattre aux environs vingt maisons bourgeoises qu'il a achetées pour faire un jardin. Ce sont des hommes que cela, voilà des gens qui sçavent vivre, leurs femmes ne les font point enrager, elles les adorent; & si par hazard elles en aiment d'autres

que quelquefois, ce n'est que par represailles du moins ; par amusement, pour n'être pas en reste avec leurs maris, & pour éviter les manieres bourgeoises : mais vous...

Mr SIMON

Ce n'est pas ma faute, Monsieur Asmodée, j'ai toûjours eu bien envie de faire comme ces Messieurs-là : mais Pillardoc m'en empêchoit, & il m'a toûjours souflé un esprit d'avarice & de bassesse, dont je sens bien que vôtre frequentation me poura guerir...

LE DIABLE.

Oh ! je vous en répons, j'y veux travailler sérieusement, & pour commencer, il faut vous faire voir ce qui se passe chez vous pendant vôtre absence, depuis qu'on vous croit mort surtout.

Mr SIMON.

On me croit mort chez moi ?

LE DIABLE.

C'est un bruit que j'ai fait courir depuis quelque tems.

Mr SIMON.

Mais j'ai écrit tous les jours à Madame Simon.

LE DIABLE.

Elle n'a point reçû vos lettres, je les ai enlevées.

Mr SIMON.

Elle est donc bien en peine & bien affligée la pauvre femme ?

LE DIABLE.

Je vous rendrai témoin de sa douleur & de son affliction, & j'espere que cela n'aidera pas peu à vous corriger.

Mr SIMON.

Et comment ferons-nous, s'il vous plaît ?

LE DIABLE.

Je vous porterai dans vôtre maison, je vous

y tendrai invisible pour tous ceux qu'il ne faudra pas qui vous voient, & je ne vous laisserai connoître que quand il sera tems de vous découvrir.

Mr SIMON.

Je ne sçai ce que c'est, Monsieur le Diable, mais voilà une personne qui ne me flâte point ? je ne suis pas curieux, je meurs de peur de voir quelque chose qui me fâche, & je m'accommode mieux du doute que de la certitude.

LE DIABLE.

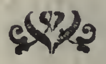
Si quelque chose vous fâche, on vous consolera ; & afin de vous donner quelqu'idée gracieuse de la manière de vivre que je veux vous faire prendre, il faut que vous fassiez connoissance avec une Dame que je protege, c'est une virtuose que j'ai amenée d'Espagne avec sa fille ; & dans le dessein que j'ai de leur faire faire gaiement leur fortune, je les fais passer par tous les grades de la coquetterie, je les ai mises à l'Opera. C'est ici qu'elles logent, sçachons ce qu'elles ont fait pendant mon absence, & voions si vous pourez prendre quelque goût pour l'une ou pour l'autre; elles ont besoin d'un bon protecteur, & j'ai jetté les yeux sur vous pour cela, Monsieur Simon.

Mr SIMON.

Je suis tout à vôtre service & au leur, Monsieur le Diable, vous n'aurez qu'à dire.

LE DIABLE.

Hola quelqu'un ?



SCENE II.

SANCHETTE, LE DIABLE.

SANCHETTE.

QUi eſt-ce ? ah ! c'eſt vous, Monſieur le libertin, qui nous amenez à Paris, & qui nous plantez-là, ſans qu'on ſçache ce que vous êtes devenu. Ma bonne maman eſt bien en colere contre vous, Monſieur Aſmodée.

LE DIABLE.

Elle en aura plus de joie de me revoir. Avertiſſez là que je ſuis ici, Sanchette, avec un jeune Seigneur de ma connoiſſance que je lui améne.

SANCHETTE.

Et où eſt il ce jeune Seigneur ?

LE DIABLE.

Le voilà devant vous, vous ne le voiez pas ?

SANCHETTE.

Ce Monſieur-là. ? vous vous moquez de moi, il n'a l'air ni jeune ni Seigneur, je m'y connois bien.

LE DIABLE.

Il l'aura quand nous l'aurons décraſſé ; c'eſt un diamant brut que je veux donner à polir à vous & à vôtre bonne maman, & qui vous rendra brillantes l'une & l'autre à meſure que vous le ferez briller dans le monde galant, où mes ſoins vont bientôt vous mettre.

SANCHETTE.

Vous nous ferez plaiſir de nous dépêcher : car nous nous ſommes bien ennuiées pendant vôtre abſence.

LE DIABLE.

Qu'est-ce à dire ennuiées ? ennuiées à l'Opera ? je vous ai mises dans le plus joli poste qu'on puisse souhaiter pour ne se point ennuier, où vous devez déja avoir fait un nombre infini de conquêtes.

SANCHETTE.

Oh! vraiment oüi, nombre de conquêtes : ma bonne maman n'a encore chanté que dans les chœurs, je n'ai point eu d'entrée seule : Quand on est nouvelle à l'Opera, Monsieur le Diable, on a bien de la peine à s'établir une réputation.

LE DIABLE.

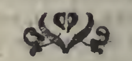
Il faut que vous vous y soiez mal prise. Faites-moi venir vôtre bonne maman, que je sçache un peu le fin de cette affaire-là.

Mr SIMON.

Voilà une fort jolie petite personne, Monsieur Asmodée.

LE DIABLE.

Je la destine à une façon d'Allemand, qui l'épousera dans trois ou quatre ans, quand elle aura un peu plus de monde ; la plûpart de ces Messieurs-là sont gens délicats, à qui il faut des femmes d'esprit, des femmes faites. Voilà sa bonne maman. voiez, elle a peine à quitter l'habit de son païs, fantaisie de femme.



SCENE III.

THERESE, SANCHETTE, LE DIABLE, Mr. SIMON.

THERÉSE.

SOiez le bien venu, Seigneur Asmodée : vôtre absence m'a beaucoup duré, & je ne sçai pas ce que je n'aurois point fait, si vous aviez encore tardé quelques jours.

LE DIABLE.

Sanchette dit que vous vous étes ennuiées, avez-vous manqué de plaisirs? de compagnies?

THERESE.

De compagnie : non, nous l'avons euë nombreuse, mais mauvaise, & les plaisirs à proportion, quantité de jeunes gens, des enfans de famille, l'un plaide contre son tuteur, l'autre souhaite la mort de sa mere; celui-ci qui a bon credit est un avare, celui là qui est prodigue ne trouve point à emprunter; tel qui a le plus d'esprit & qui pourroit plaire, n'a ni argent ni succession à esperer, & point d'autre merite que d'être joli homme ! il faut que cela soit soûtenu; & les plaisirs, comme vous sçavez, Seigneur Asmodée, ne sont parfaits que dans l'abondance.

LE DIABLE.

Comme vous y allez, Madame Therese, vous courez d'abord au plus fort En fait de plaisirs & de fortune, comme en toute autre chose, on n'arrive au periode que par degrez au moins, & je vous trouve bien difficiles de n'avoir pû vous

accommoder en attendant mieux, des caractéres dont vous me parlez-là.

THERESE.

Je n'ai goûté de véritable joie que chez une Dame avec qui nous avons fait connoissance, & qui est la plus aimable personne, de la meilleure humeur : oh ! c'est une bonne maison que la sienne.

LE DIABLE.

Vous la nommez ?

THERESE.

Madame Simon, une jeune veuve qui ne l'est que depuis huit jours, & qui n'a pas même pris le deüil, parce qu'elle n'est pas tout à fait sûre de l'être.

Mr SIMON

Madame Simon ! vôtre fille d'Opera connoît ma femme, Monsieur le Diable ?

LE DIABLE.

J'en suis fâché, j'ai peur que Madame Simon ne me la gâte.

Mr SIMON.

Comment, qu'est ce à dire ?

LE DIABLE.

Elle est bonne femme Madame Simon : mais ses allures sont vives.

THERESE.

L'agreable Dame, Seigneur Asmodée ! elle est toute aussi gracieuse, toute aussi charmante qu'on dit que son mari étoit vilain..

Mr SIMON.

Vilain, moi ?

LE DIABLE

Le confrere Pillardoc ne vous mettoit pas en bonne réputation : mais nous réparerons tout cela.

THERESE.

Nous allons ce soir souper chez elle, il y a

grande fête, bal, musique, quantité de Dames & de jeunes Officiers. Oh! cette Madame Simon-là fait une belle dépense.

Mr SIMON.

Misericorde, elle me ruïne, Seigneur Asmodée.

LE DIABLE.

Voila comme à Paris on porte le deüil d'un mari avare, Monsieur Simon, ne continuez pas de l'être.

THERESE.

Seroit-ce là le mari de Madame Simon, celui qu'elle croit défunt, Monsieur Asmodée?

LE DIABLE

Oui, Madame Therese, c'est un Cresus, un Financier riche d'un demi-million, quoi qu'il ne soit que Sous-Traitant.

THERESE.

Riche d'un demi-million, ah! l'aimable homme, la jolie figure! Aprochez, Sanchette, faites la réverence à Monsieur Simon, ne le trouvez-vous pas bien fait, bien agréable de sa personne?

SANCHETTE.

Oui, ma bonne maman, je n'ai jamais vû de Seigneur en ma vie qui eût aussi bonne mine que lui.

LE DIABLE.

Vous ne vous êtes jamais entendu dire rien de si flateur, Monsieur Simon?

Mr SIMON.

Voila une jolie enfant, & une mere qui a bien de l'esprit, Monsieur le Diable.

LE DIABLE.

Je fais de bonnes écolieres, comme vous voiez.

Mr SIMON.

Assurément. Ah ! pourquoi ? n'ai-je pas été plûtôt sous vôtre direction ?

LE DIABLE.

En cent ans Monsieur Pillardoc ne vous eût pas donné de si gracieuses connoissances.

Mr SIMON.

Lui ? il ne me faisoit voir que des Usuriers, des fesses-mathieu. J'ai bien du regret au tems passé, Seigneur Asmodée.

LE DIABLE.

Servez-vous bien de celui qui vous reste, Monsieur Simon : vôtre femme aime le plaisir, faites comme elle, vous vivrez heureux & elle aussi, vous joüirez de vôtre fortune, vous en ferez part à vos amis, & à mes écolieres sur tout.

Mr SIMON.

Oh ! pour cela oui, de tout mon cœur, je me sens les inclinations toutes changées : mais pour me déterminer tout à fait à suivre vos bons conseils, voions un peu ce que fait ma femme, & de quelle maniere on se gouverne chez moi, je vous prie.

LE DIABLE.

Allons, venez, je vais vous y conduire, & j'y donne rendez-vous à Madame Therese & à Sanchette.

Fin du Prologue.

SECOND CHAPITRE DU DIABLE BOITEUX, COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

LISETTE, BERTRAND.

LISETTE.

HO çà, Monsieur, voulez-vous que je vous parle franchement ? vous êtes de trop dans la maison, nous n'avons que faire ici de Medecin, & ma maîtresse & les personnes qu'elle voit sont trop occupées du plaisir, pour avoir le tems d'être malades.

BERTRAND.

Ah ! ma chere Lisette.

LISETTE.

Vous soûpirez, Monsieur Bertrand, vous êtes amoureux ?

BERTRAND.

Moi !

LISETTE.

Oui vous, je m'y connois.

BERTRAND.

Je t'avouërai Lisette...

LISETTE.

Ne m'avoüez rien, Monsieur, je ne veux rien sçavoir. Vous prendriez bien vôtre tems vraiment pour laisser voir dans cette maison-ci quelques symptômes d'amour, il ne faut point que des soüpirans comme vous s'avisent de paroitre au commencement de l'hiver sur nôtre horison. Et depuis la chûte des feuilles jusques au Printemps, ce logis est une espece de Temple, où l'on ne reçoit que les vœux des gens de guerre, & où tout Amant de Ville est proscrit & regardé comme un profane.

BERTRAND.

Je m'en aperçois bien; cependant, Lisette, il est vrai que le bruit de la mort de Monsieur Simon, que je ne crois pourtant pas encore tout-à-faît certaine, m'avoit d'abord donné quelques vûës: mais la conduite extravagante de cette veuve, qui d'ailleurs me paroît aimable, m'en a terriblement dégoûté.

LISETTE.

Hé! que trouvez-vous donc à redire à sa conduite, s'il vous plaît?

BERTRAND.

Y a-t-il rien de plus condamnable? une femme d'une dépense prodigieuse, dont la maison ne désemplit point de Colonels & de Capitaines depuis la nouvelle de la mort de son mari, qui se charge ouvertement du ridicule de loger chez elle un jeune Chevalier dans un apartement à côté du sien. N'a-t-elle point de honte? la veuve d'un Sous-Traitant des Aides de Tours, faire de sa maison une Auberge d'Officiers!

LISETTE.

Oh! doucement, Monsieur, s'il vous plaît, ma maîtresse peut loger celui-ci en tout bien & en tout

honneur ; c'est un homme à devenir bientôt son mari, & du vivant du défunt, Madame le regardoit déja sur ce pied-là

BERTRAND.

Du vivant du défunt !

LISETTE

Oui Comme Monsieur le Sous-Traitant étoit déja vieux & infirme, Madame la Sous Traitante prévoioit bien qu'elle ne le garderoit pas longtems, & elle étoit bien-aise d'assurer la survivance des Aides à un jeune homme dont elle pût faire un époux dans la suite.

BERTRAND.

Fort bien, elle prétend en faire son époux : mais il n'en sera jamais que sa tresoriere lui, & je gagerois bien qu'il ne la regarde que comme une avanture de quartier d'hiver, dont il ne songe qu'à tirer quelques plumes.

LISETTE.

A tirer quelques plumes, Monsieur ? à tirer quelques plumes? Oh ! Madame Simon n'est pas femme à se laisser plumer ; il est bien vrai que comme elle va joüir d'un gros revenu, le Chevalier en mangera une partie, & qu'il se servira de l'autre dans le besoin : mais il n'entamera le fonds qu'au commencement de la campagne tout au plûtôt.

BERTRAND.

Au commencement de la campagne ? elle sera ruïnée avant qu'elle finisse.

LISETTE.

Hé quand elle le seroit ? de la maniere dont Monsieur le Chevalier fait les choses, il faudroit qu'elle eût l'esprit bien mal fait & bien mal tourné pour le trouver mauvais.

BERTRAND.

Comment donc, l'esprit bien mal fait, pour trouver mauvais qu'on la ruïne ? tu extravagues.

LISETTE.

Je n'extravague point, c'est un homme qui

lui fait faire la plus belle figure, qui lui donne les meilleures connoiſſances, tous gens de mérite, de plaiſir & de diſtinction, des femmes ſi jolies & ſi ſpirituelles, ils ſont toûjours huit ou dix à table; & pour divertir la veuve, & la conſoler de la perte du défunt, ils feſſent ſon vin de Champagne à la ſanté du mort: oh! cela eſt bien conſolant pour une jeune coquette, qui n'a perdu un vieux mari que depuis douze ou quinze jours.

BERTRAND.

Et ſi ce mari qu'elle croit mort, ne l'étoit pas? car enfin quelle certitude en a t-on?

LISETTE.

Quelle, Monſieur? la joie de Madame; elle a un inſtinct. Oh! ſi le mort n'étoit pas mort, je vous réponds qu'elle ne ſeroit pas ſi gaie, & puis on a reçû des lettres qui ne laiſſent preſque pas lieu d'en douter, & Madame attend à toute heure un certificat dans les formes, pour épouſer Monſieur le Chevalier.

BERTRAND.

L'extravagante! la belle paſſion? Eſt-elle au logis?

LISETTE.

Oui, Monſieur, mais il n'eſt pas encore jour.

BERTRAND.

Que veux-tu dire, il n'eſt pas encore jour?

LISETTE.

Non vraiment, il n'eſt encore que quatre heures après midi: elles ne ſe ſont couchées qu'à neuf ce matin elle & Madame la Preſidente.

BERTRAND.

Quel déréglement, quel deſordre!

LISETTE.

Il n'y a point de déréglement, c'eſt un uſage établi Oh! dame, nous ſommes ici comme aux Antipodes, Monſieur, il ne fait jour chez nous que quand il eſt nuit par tout ailleurs, Du tems de Mon-

sieur Simon, pour se conformer à ses manieres bourgeoises, on se couchoit le soir & on se levoit le matin, à present nous avons réformé tout cela, on se couche le matin, & on se leve le soir, c'est la régle.

BERTRAND.

C'est la regle ?

LISETTE.

Oui, une espece d'habitude que nous avons prise. Nous ne méprisons rien tant que les choses communes, le Soleil n'a plus pour nous qu'une clarté roturiere, dont nous laissons l'usage au peuple Plaisirs, visites, affaires, promenades, tout se fait ici pendant la nuit, & nos Dames se proposoient hier de faire avec des Lévriers une partie de chasse aux flambeaux, & s'il n'avoit pas été grand jour quand elles sont sorties de table...

BERTRAND.

Ho! les folles, les folles! Ce qui m'étonne le plus, c'est que leur santé n'est pas aussi dérangée que leur cervelle.

LISETTE.

Oh! que Madame n'a garde de tomber malade, elle craint trop d'avoir besoin de vous. Mais qu'entens-je? c'est le Major & la Presidente, il faut que Madame soit éveillée, j'entens sa voix, elle s'est levée sans moi; ils pourroient bien venir ici, & je serois fâchée qu'on nous vît ensemble.

BERTRAND.

Je ne veux pas te faire de peine, je sors.

LISETTE.

Vous les rencontreriez par-là, sortez par le petit escalier dérobé.

SCENE II.

Me SIMON, VIVAREZ, LA PRESIDENTE, LE MAJOR, LISETTE.

Me SIMON.

VOila comme vous êtes, Madame la Présidente, vous ne vous déterminez point. vous faites cent propositions, vous ne décidez pour aucune. Monsieur le Major par complaisance est aussi incertain que vous, & je vois bien que nous ne conclüerons rien que nous n'aions ici le Chevalier. Hola quelqu'un, qu'on aille un peu... Ah! te voila, Lisette? va voir si le Chevalier est éveillé: mais non, ne bouge, voici son valet de chambre. Vivarez, que fait ton maître?

VIVAREZ.

Il fait ce qu'il faisoit hier, Madame, ce qu'il fera demain, toute la semaine, tout le mois, toute l'année, toute sa vie. Il pense à vous, il vous aime, il vous adore.

LA PRESIDENTE

Ah! que Vivarez est galant, te serois tu attenduë à cette tirade d'honnêtetez de la part de Vivarez, ma toute bonne?

Me SIMON.

Il sert le Chevalier, cela ne suffit-il pas pour lui donner de l'esprit & de la politesse, ma chere?

LE MAJOR.

Oh! ventreblen il en a, je vous en répons: je me donne au Diable s'il y a dans les troupes un plus joli valet que celui-là, c'est lui qui fait toutes les chansons grivoises que son maître

vous chante quelquefois. C'est le Poëte du Camp, le Pont-neuf de l'Armée. Tiens, Vivarez, en faveur du joli compliment que tu as fait a Madame, voila un demi loüis que je te donne pour boire. Je n'ai pas d'esprit, Mesdames : mais par la têtebleu je fais grand cas de ceux qui en ont.

VIVAREZ.

Et moi je ne suis pas liberal : mais j'aime les gens qui le sont à la fureur.

LISETTE.

L'argent te rend tendre, à ce que je vois !

VIVAREZ.

Oüi ; as-tu de quoi te faire aimer ? tu n'as qu'à dire?

LA PRESIDENTE.

Mais que ferons-nous donc aujourd'hui ? sçavez-vous bien qu'il est prés de six heures ?

Me SIMON

Oüi, graces au Ciel, le jour finit. C'est une nouveauté pour moi de l'avoir vû. Il y a longtemps que je ne me suis levée si matin. Ho ! laquais, qu'on donne des bougies ; va chercher ton maître toi, Vivarez.

VIVAREZ.

Il va venir, Madame, il acheve de s'habiller.

Me SIMON.

Il s'habille sans toi ! cela m'étonne.

VIVAREZ.

Oüi, Madame, ce sont ses laquais qui font mes fonctions aujourd'hui.

Me SIMON.

Pourquoi donc cela ?

VIVAREZ.

Il m'a chassé de sa chambre, parce qu'il s'est mis de mauvaise humeur, & qu il s'est imaginé que je lui avois mis de travers son gras de jambe.

LE MAJOR.

Ah, ah, son gras de jambe de travers ! Oh

palsanbleu c'est celui qui lui fut emporté, il y a trois ans, par un boulet de canon. Il n'en vaut pas moins pour cela, Mesdames, & il n'a jamais reçû que cette seule blessure.

LISETTE.

Voila un valet de chambre bien discret.

VIVAREZ.

Autant que toi ; ne me dis-tu pas l'autre jour que Madame t'avoit querellée, parce que dans le retroussis de son manteau, on avoit oublié de mettre une de ses fesses.

Me SIMON.

Cela est bien impertinent, est-ce que j'ai des fesses postiches ? Vous m'avez vûë en jupon, Monsieur le Major ?

LE MAJOR.

Oui, Madame, & je ne crois pas que depuis ce temps-là le canon vous les ait emportées.

Me SIMON.

Vous êtes une plaisante créature, Mademoiselle Lisette.

LISETTE.

Mais ne vous fâchez donc point, Madame, voici Monsieur le Chevalier, il va vous rendre vôtre bonne humeur.

SCENE III.

LE CHEVALIER, LA PRESIDENTE, Me SIMON, LE MAJOR, VIVAREZ, LISETTE.

LE CHEVALIER.

AH ! par ma foi, Mesdames, vous me surprenez. J'allois faire un tour à l'Opera. Je vous croiois encore au lit : vous êtes aujourd

d'hui bien diligentes, pour vous être couchées si peu matin.

LA PRESIDENTE.

Nous n'attendons que vous, Chevalier, pour nous déterminer sur le choix des plaisirs que nous pourrons prendre aujourd'hui.

LE CHEVALIER.

Oh! ne me consultez point là-dessus, Madame la Présidente, ne me parlez point de plaisirs, je n'en trouve qu'à voir, qu'a adorer vôtre charmante amie; hors cela, Madame, je suis rassasié, fatigué; dégoûté de tout ce qui peut flâter les sens. Hé le moien? nous ne faisons tous les jours autre chose, que de songer à nous divertir, toûjours des fêtes, de grands repas....

Mr SIMON.

A propos de repas, que pourrai-je vous donner ce soir, que nous n'aions point encore eu? car pour moi j'ai le goût tellement usé....

LA PRESIDENTE.

Et moi donc, je ne sçai si vous remarquâtes hier que je fis tout mon souper de Jambons de Baionne, de Saucissons de Boulogne, & de Mortadelle, que je trouvai si fades, si fades.

LE CHEVALIER.

Pour moi je ne sens presque plus le montant du vin de Champagne.

LE MAJOR.

Corbleu j'ai encore un peu de goût pour la Fenoüillete.

VIVAREZ.

En tout cas nous avons l'eau forte.

Mr SIMON.

Nous parlons tous, & nous ne concluons rien.

LA PRESIDENTE.

Mais nous sommes en peine de ce que nous ferons, n'est-ce pas aujourd'hui nôtre jour de bal, ma charmante?

Me SIMON.

Oui ma chere : mais il y a si long-temps qu'on brise nos meubles, allons a nôtre tour briser ceux des autres : masquons-nous, courons ce soir, & nous viendrons faire réveillon au cabaret en sortant du bal.

LA PRESIDENTE.

Oui, & nous passerons, en revenant, chez le Major, & nous tâcherons d'amener avec nous son épouse ; j'ai une si grande envie de la connoître.

LE MAJOR.

Hé! morbleu fy, Madame, vous n'y songez pas, vous verrez une jeune innocente, qui vous ennuira, une stupide, une petite creature qui ne sçait pas le monde, & qui n'ose regarder un homme sans rougir.

Me SIMON.

C'est une marque qu'elle y entend finesse.

LE MAJOR.

Hé pourquoi diable courir le bal ; c'est une fatigue. Faut-il tant de façons ; mettons-nous à table, restons-y jusqu'à demain, j'ai un nouveau Recüeil de Chansons Bachiques.

LA PRESIDENTE.

Il a de la voix, Monsieur le Major, & il sçait la Musique.

LE CHEVALIER.

Le joli caractere d'homme, Madame la Presidente !

LA PRESIDENTE.

Il se fait aimer, je vous l'avouë, ce n'est pas par sa figure, mais je le trouve tout-à-fait amusant.

LE MAJOR.

Palsambleu je ne m'ennuie jamais : mais je ne répons pas de ne point ennuier les autres ?

Me SIMON.

Mais à propos de gens ennuieux, devineriez-vous bien une idée qui me passe par la tête ?

LA PRESIDENTE.

Quelle ?

Me SIMON.

Divertiſſons-nous aujourd'hui à nous ennuier.

LA PRESIDENTE.

Comment ?

Me SIMON.

Si nous rapellions pour ce ſoir ſeulement quelqu'une de nos connoiſſances d'Eſté ; quelqu'Amant de la Porte ſaint Bernard, quelque Soûpirant des Thuilleries ?

LE CHEVALIER.

Vous nous propoſez-là une mauvaiſe compagnie, mais il n'importe.

LA PRESIDENTE.

Mauvaiſe compagnie, Monſieur le Chevalier ? il faut bien que nous nous en accommodions la moitié de l'année. Si j'envoiois chercher l'Abbé Poupardin, ma bonne ?

Me SIMON.

C'eſt fort bien dit, l'Abbé Poupardin, ſa groſſe figure me réjoüit : mais ne le retenons pas à ſouper ; il tient lui ſeul la moitié de la table, & nous n'aurions pas aſſez de place pour nous autres.

LE CHEVALIER.

Parbleu nous le ferons tenir debout, Madame, il nous verſera à boire, & rinſera nos verres.

LA PRESIDENTE.

Faire rinſer ſes verres par un Abbé, Monſieur le Major ?

LE MAJOR.

Par un Abbé, Madame ? fy donc, il eſt Abbé comme moi, Monſieur Poupardin. Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que je le connois, c'eſt le neveu d'une Dame qui a été de mes amies, bon garçon, peu d'eſprit, grande ignorance, beaucoup de pareſſe, qui avec du goût pour le plaiſir & pour le monde, ſe trouvant ſans bien & ſans talent pour s'y

soutenir, a pris sans droit & sans aveu un petit colet, pour n'être point enrôlez, & un manteau noir pour cacher ses vices : ne voions point cet homme-là, je vous prie, Mesdames.

SCENE IV.

Me SIMON, LE MAJOR, LA PRESIDENTE. LE CHEVALIER, LISETTE.

LISETTE.

IL faut, malgré vous, que vous aiez ici le bal cette nuit, Madame; il y a là bas vingt laquais, qui viennent sçavoir a quelle heure i commencera. Si vous n'en donnez point, il ne sera pas sûr de rester à la maison, on enfoncera la porte, & on fera du désordre; ce sont de rudes joüeurs que les masques.

Me SIMON.

Mais cela est étrange, je ne serai pas la maîtresse chez moi ?

LA PRESIDENTE.

Non, & je vois bien que nous aurons les violons malgré nous : nous avions bien de la peine à choisir nôtre occupation de cette nuit, le goût du Public nous détermine, je n'en suis pas fâchée.

Me SIMON.

Ni moi non plus : mais déguisons-nous, si nous voulons nous bien divertir.

LE CHEVALIER.

Vous avez raison, on est plus libre.

LE MAJOR.

Oui, le masque donne une certaine hardiesse, façon d'insolence qui ne me déplaît pas, & qui est assez dans mon caractere.

Me SIMON.

Comment nous mettrons-nous ?

LA PRESIDENTE.

Moi je me mettrai comme j'étois l'autre jour, avec un rideau. On n'a pas renvoié chez moi ces rideaux de mon lit, dis, Lisette ?

LISETTE.

Non, Madame, je les ai fait plier, ils sont dans ma chambre.

LA PRESIDENTE.

Nous nous en servirons, Monsieur le Major.

LE MAJOR.

Volontiers, c'est la mascarade la plus commode.

LE CHEVALIER.

Je vous baise les mains, je suis pour la robe de chambre.

Me SIMON.

Prenez celle de feu Monsieur Simon, Monsieur le Chevalier, j'en ai une qu'il n'avoit encore jamais mise, servez-vous-en, je vous en prie, je vous la donne.

LE CHEVALIER.

Vos prieres sont des loix pour moi, Madame.

LISETTE.

Quelle complaisance !

Me SIMON.

Et moi je me servirai d'un manteau, ou de mon habit de chasse je me mettrai en Diane.

VIVAREZ.

Avec le croissant du défunt ?

Mr SIMON.

Quoi, que dis-tu, Vivarez ?

VIVAREZ.

Rien, Madame, je songe à un déguisement pour moi.

SCENE V.

LA PRESIDENTE, Me SIMON, LE CHEVALIER, LE MAJOR, LISETTE, VIVAREZ, UN LAQUAIS, THERESE, SANCHETTE.

UN LAQUAIS.

VOila Madame Therefe, & la petite Sanchette.

THERESE.

Comme c'eſt aujourd'hui jour de bal chez vous, Madame, nous avons crû pouvoir y venir toutes déguiſées.

Me SIMON.

Vous avez fort bien fait, & nous nous diſpoſons à en faire autant : allez préparer nos hardes, Liſette.

LA PRESIDENTE.

Et qu'on cherche Marton, pour nous habiller. Ne t'en fâches point, mais elle eſt plus adroite que toi, ma pauvre Liſette.

LISETTE.

Je ne me chagrine point de la préférence.

Me SIMON.

En attendant que tout ſoit prêt, il faudroit que Madame Thereſe & Monſieur le Major nous fiſſent le plaiſir de chanter enſemble une petite Scene très-courte que j'ai ici toute notée, dont je veux que Monſieur le Chevalier me diſe ſon ſentiment. Voila vôtre partie à vous, Monſieur le Major, & voici la vôtre, Madame Thereſe.

LE

LE MAJOR.

Me faire chanter à livre ouvert, moi ? vous m'embarassez fort, Madame, je suis un mauvais Musicien, & vous entendrez une étrange Musique.

LA PRESIDENTE.

La beauté de voix de Madame Therese nous dédomagera du peu d'agrément de la vôtre.

LE MAJOR.

C'est elle qui commence, elle me donnera le ton : allons, Madame Therese.

THERESE *chante.*

Vous vantez par-tout mes apas,
Vous cherchez en tous lieux à m'être nécessaire,
En tous lieux vous suivez mes pas;
Quel est vôtre dessein, dites-moi ?

LE MAJOR.

De vous plaire;
Et dans un certain repas,
L'Amour ne se peut taire,
L'autre jour me dit tout bas.
Que je ne vous déplaît pas.

THERESE.

L'Amour n'est pas toûjours sincere,
C'est un enfant qui badine & séduit.

LE MAJOR.

L'Amour est vrai, Venus sa mere,
Qui dans vos yeux me parle & me soûrit,
Et qui pour moi vous rend moins fiere,
M'a confirmé ce que l'Amour m'a dit.

THERESE.

Pour un Amant qui persévére
Un tendre cœur peut-il ne se pas enflâmer !
Mais en m'aimant que prétendez-vous faire ?

LE MAJOR.

Ce que je prétens ? vous aimer.

THERESE.

M'aimer : ce n'est pas-là l'affaire
Et vous le prenez sur un ton
Dont je ne m'accommode guères,
Je crains trop le qu'en dira-t-on!
Il faut qu'un bon hymen....

LE MAJOR.

Fy donc.
Quoi s'aimer pardevant Notaire?
Oh la ridicule maniére!

THERESE.

Vous ne voulez donc pas le signer?

LE MAJOR.

Qui moi? non.
Pour s'assurer un heritage,
Signer chez un Notaire, bon:
Mais à vous parler sans façon,
Quand il s'agit du mariage,
Signer chez un Notaire, non.

Me SIMON.

Hé bien qu'en pensez-vous, Monsieur le Chevalier? dites.

LE CHEVALIER.

Je dis, Madame, que voilà une Scéne qui est tout-à fait dans le goût du Major. On a fort bien attrapé son caractére dans ce Dialogue.

Me SIMON.

Ah! Chevalier, je crains bien que ce ne soit le vôtre.

LE CHEVALIER.

Le mien, Madame!

Me SIMON.

Et je n'ai fait chanter ces paroles, que pour vous mettre sur ce chapitre, pour avoir occasion de vous faire expliquer, Monsieur le Chevalier.

LE CHEVALIER.

Quelle explication faut il, Madame? je vous adore.

Me SIMON.

Donnez-moi donc la main, Chevalier, promettez-moi devant nos amis qu'aussi-tôt que le certificat que j'attens sera arrivé....

LE CHEVALIER.

Je serai vôtre époux, Madame, c'est un titre qui fera toute ma felicité, toute ma gloire.

LA PRESIDENTE.

Il n'y a rien à dire à cela; voilà qui est dans les formes.

VIVAREZ.

Vous voila remariée, Madame, il n'y manque plus que la ceremonie.

SCENE VI.

Me SIMON, LA PRESIDENTE, LE CHEVALIER, LE MAJOR, LISETTE, Me THERESE, VIVAREZ, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

Vos hardes sont prêtes, Mesdames, & Mademoiselle Marron vous attend pour vous habiller.

Me SIMON.

Allons, dépêchons-nous, Madame Therese, qui est toute habillée, voudra bien aussi nous aider.

THERESE.

Volontiers, Mesdames.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LISETTE, SANCHETTE.

LISETTE.

Ecoutez, écoutez, Mademoiselle Sanchette.

SANCHETTE.

Que me voulez-vous ? laissez-moi retourner auprès de Madame, je veux aussi lui aider à s'habiller ; je l'aime bien au moins, c'est une bonne Dame.

LISETTE.

Elle vous aime bien aussi, Sanchette ; & qui ne vous aimeroit pas, vous êtes si jolie, si aimable ?

SANCHETTE.

Oh ! je ne la suis pas encore tant que je la deviendrai, vous verrez dans trois ou quatre ans, Mademoiselle Lisette ; je veux rendre tout le monde amoureux, & nous avons un bon ami, ma bonne maman & moi, qui me donnera de bons secrets pour cela.

LISETTE.

Des secrets pour vous faire aimer ! c'est donc un habile homme ? Et qui est-il, s'il vous plait, ce bon ami là ?

SANCHETTE.

Ce n'est point un homme, Mademoiselle Lisette, c'est le Diable.

LISETTE.

Comment donc, le Diable est vôtre bon ami ! Ah ! la vilaine petite sorciere !

SANCHETTE.

Ah ! que vous êtes sotte, Mademoiselle Lisette ! ce Diable-là n'est pas comme vous croiez, c'est le plus agréable genie de tout l'enfer, le plus poli, le plus obligeant, le plus honnête, il faut que je vous en donne la connoissance.

LISETTE.

La connoissance du Diable à moi ! je vous remercie.

SANCHETTE.

Allez, allez, quand vous l'aurez connu, & qu'il sera de vos amis, vous me remercierez bien davantage.

LISETTE.

Voilà une petite fille qui extravague.

SANCHETTE.

Il est ici mon bon ami, il nous y a donné rendez-vous.

LISETTE.

Le Diable ici ! mais que vois-je ! le mari de Madame. Monsieur Simon en robe ; la petite fille avoit raison, c'est bien le Diable.

SCENE II.

LE DIABLE, Mr SIMON, SANCHETTE, LISETTE.

LE DIABLE.

HE' bien que dites-vous de tout ce que vous avez déja vû, Monsieur Simon ?

Mr SIMON.

Je dis que je n'en veux pas voir davantage,

Monsieur le Diable, & que pour compte, le cours de toutes ces parties de plaisir, il est temps que je me fasse connoître, & que je remette un peu l'ordre dans la maison. Je suis ruiné pour peu que cela continuë.

LE DIABLE.

Ne vous pressez point, je vous prie, attendons que le Bal soit commencé. J'ai mes raisons pour cela.

LISETTE.

Soiez le bien venu, Monsieur. Que l'on va être aise de vous revoir ! Madame commençoit à ne vous plus attendre.

Mr SIMON.

Ma femme me croit donc mort, à ce qu'il me paroît, Lisette ;

LISETTE

Vous voiez bien que oüi, Monsieur, elle est de l'autre côté qui en prend le deüil.

Mr SIMON.

Non, non je ne le suis pas, je me porte bien & je lui ferai bien voir à elle & à son Chevalier.

LISETTE.

Oh ! pour le Chevalier, Monsieur, ce n'est pas sa faute. Madame l'avoit déja retenu quelque tems avant vôtre voiage, pour devenir son mari, s'il venoit faute de vous.

Mr SIMON.

Ma femme l'avoit retenu pour être son mari ?

LISETTE.

Oüi, Monsieur : mais je ne crois pas qu'elle lui eût encore donné des arres.

LE DIABLE.

Oh ! pour cela non, je vous en répons, Monsieur Simon.

Mr SIMON.

C'est une étrange caution que la vôtre, Monsieur le Diable.

LE DIABLE.

Vous pouvez m'en croire. Ne parle point encore à ta maîtresse du retour de Monsieur Simon, entens-tu, Lisette ?

LISETTE.

Vous me le défendez, je n'ai garde de le faire.

SANCHETTE.

C'est une fort bonne personne que Mademoiselle Lisette, Monsieur le Diable, & je lui ai bien promis que vous seriez de ses amis.

LE DIABLE.

Il y a déja du tems que j'en suis, & que je lui rends service sans qu'elle le sçache. Je suis le patron de toutes les jolies soubrettes, c'est moi qui les fournis d'expediens & de discretion.

LISETTE.

J'entens nos Dames, les voilà qui reviennent, elles sont habillées. Entrez pour quelque tems dans ce cabinet, si-vous ne voulez pas encore qu'on vous voie.

LE DIABLE.

Nous ne sommes visibles que pour qui bon nous semble.

SCENE III.

THERESE, LA PRESIDENTE, LE MAJOR, Me SIMON, LE CHEVALIER, LISETTE, SANCHETTE.

Me SIMON.

JE n'ai pris qu'un manteau, je suis moins gênée.

THERESE.

Vous êtes à merveilles, Madame.

LA PRESIDENTE.

Les masques ne se pressent pas de venir, que ferons-nous en attendant l'heure?

THERESE

Si vous voulez pour vous amuser que je vous dise la bonne avanture.

LE MAJOR.

Je ne vous crois pas une fort habile devineresse.

LE CHEVALIER.

Elle pourroit faire le bonheur de quelqu'un. Pourquoi ne voulez-vous pas qu'elle le sçache prédire?

THERESE.

Je ne suis pas si peu pénétrante que je le parois, & vous en jugerez par les évenemens.

Je sçai le sort de bien des gens,
Ma science n'est point bornée,
Et je lis dans la destinée
Mille divers évenemens.

Peu de maris seront contens
Pendant tout le cours de l'année,
Plus d'une amante surannée
Paiera pour avoir des galans.

Abbez blondins; fades Amans
Seront mal avec la Finance,
Pour paier leur folle dépense,
Belles en proie aux Partisans.

Me SIMON.

Mais vraiment voila un enthousiasme de prédictions, qui vaut un Almanach tout entier, & j'ai beaucoup de foi pour tout ce qu'elle me dira. Tenez voilà ma main, belle Bohémienne, voulez-vous que je mette la croix dedans?

THERESE.

Non, Madame, je ne suis pas interressée...

Ah ! Ciel que de signes de veuvage !

Me SIMON.

De veuvage, Chevalier ?

LISETTE.

Il n'y a pas lieu d'en douter à present.

THERESE.

Mais il ne sera pas long ce veuvage-là.

Me SIMON.

Oh ! pour cela non, je vous en répons, j'y mettrai bon ordre.

LISETTE.

L'habile Bohêmienne ! A quoi connoissez-vous cela, Madame Therese ?

THERESE.

A cette ligne coupée que vous voiez, qui va se rejoindre avec cet autre rameau. La coupure marque le veuvage, & le rameau le second mari.

Me SIMON.

Ah ! Chevalier, vous serez le rameau, & moi je suis la ligne coupée.

LE CHEVALIER.

Qu'est-ce que c'est que cette grande ligne-là, Madame Therese ?

THERESE.

Cette ligne fourchuë ? c'est celle qui marque les suites du veuvage, Monsieur le Chevalier.

LE MAJOR.

On lit ta bonne avanture dans la main d'autrui, Chevalier.

LISETTE.

Et cette autre-là qui forme comme un chemin, dénote-t-elle, Madame Therese ?

THERESE.

C'est la ligne de Mercure, qui marque les bonnes ou mauvaises nouvelles. Mais vraiment vous me faites remarquer qu'aujourd'hui, oüi aujourd'hui, justement...

Me SIMON.

Hé ! bien ?

THERESE.

A huit heures trente-deux minutes & quatre secondes, vous recevrez une grande nouvelle du côté de la Touraine.

Me SIMON.

Du côté de la Touraine une grande nouvelle! c'est le certificat, Lisette.

LISETTE.

Oui, Madame, c'est le certificat, vous l'aurez ce soir, & j'en suis aussi sûre que s'il étoit déja dans vôtre cabinet. Cette Bohemienne-là en sçait long, Mesdames.

LA PRESIDENTE.

Elle ne me lira point dans la main.

THERESE.

Qu'en ai je à faire ? je sçai lire par tout, je lis dans vos yeux, sur vôtre visage, dans vôtre déguisement même.

LA PRESIDENTE.

Dans mon déguisement ?

THERESE.

Oui, vous avez-là des rideaux de lit qui ne sont pas discrets ; ils vous feront aujourd'hui quelques affaires.

LA PRESIDENTE.

Oh ! je ne crains point l'indiscretion de mes rideaux, Madame Therese, ils n'ont rien à dire.

THERESE.

Nous en sçaurons bientôt des nouvelles. Les masques commencent à venir, & voila le reste de vôtre meuble qui entre, Madame.

LA PRESIDENTE.

Que veut dire ceci ? Monsieur le Président est à Versailles pour affaires.

THERESE.

Tel qu'on croit en Cour pour affaires, est souvent en Ville pour ses plaisirs.

SCENE IV.

LISETTE, SANCHETTE, THERESE, LE PRESIDENT, LA PRESIDENTE, LE MAJOR, LE CHEVALIER, Me SIMON, Mr SIMON, LE MAJOR.

LE PRESIDENT.

OH, oh! voila, je crois, la moitié de mon lit! seroit-ce ma femme? On a dit à mon valet de chambre qu'elle étoit malade.

Me SIMON.

Qu'est-ce que cet incident, ma bonne?

LA PRESIDENTE.

C'est mon mari, je n'en sçaurois douter.

LE CHEVALIER.

Voici une avanture de bal.

LE PRESIDENT.

C'est elle assurément. Masque, je vous connois, vous êtes au bal de bonne heure?

LA PRESIDENTE.

C'est que je ne viens pas de loin, je n'arrive pas de Versailles moi, Monsieur.

LE PRESIDENT.

Non, vous avez vos cotteries à Paris, je vois bien cela. Comment, Madame, partager mon lit avec vos galans?

LA PRESIDENTE.

Je vous trouve admirable, Monsieur, faire part du mien à vos maîtresses.

LE PRESIDENT.

Cela n'en demeurera pas-là, Madame.

LE MAJOR

Oh ! par la ventrebieu doucement, Monsieur, point d'incartades

LE PRESIDENT.

Monsieur, Monsieur . .

LA MAJOR.

Ah ! c'est mon mari, Monsieur le Président, si vous faites de l'éclat, je suis perduë.

LA PRESIDENTE.

Mais je sçaurai qui est ma rivale.

LE PRESIDENT.

Comment donc, Madame ? hola, Madame.

LA PRESIDENTE.

La petite personne est fort jolie; allez, Monsieur le President, je vous le pardonne.

LE MAJOR.

Comment ! palsambleu c'est ma femme à moi, je tombe des nuës.

Me. SIMON.

Quoi c'est-là cette jeune innocente, qui n'ose regarder un homme sans rougir ?

LE MAJOR.

Ah ! petite coquette.

LA MAJOR.

Je vous le conseille, vraiment, Monsieur, de me quereller. Vous me laissez toute seule au logis, vous n'y demeurez point, je vous aime je vous cherche où vous êtes.

LE MAJOR.

Qu'est-ce à dire où je suis ? Ah ! je vous aprendrai... & vous, mon petit Monsieur...

LE PRESIDENT.

Prenez garde, Monsieur le rodomont.

LE CHEVALIER.

Point de bruit, Messieurs.

LISETTE.

Voila des rideaux de lit qui vont se déchirer chez vous, Madame.

SCENE DERNIERE.

Les mêmes Acteurs, Me SIMON & LE DIABLE.

LE DIABLE.

NOn, non, ne craignez rien. Je suis ici pour empêcher le desordre.

Me SIMON.

Qu'est-ce que ce masque-là qui vient au bal avec des béquilles ?

LISETTE.

Ce n'est point un masque, ils disent que c'est le Diable Boiteux, Madame.

Tous ensemble.

Le Diable Boiteux !

LE DIABLE.

Oui, Mesdames, fort à vôtre service, & je vous amene une façon de Commissaire qui rendra justice à tout le monde.

Mr SIMON.

Il faut commencer par me la rendre à moi-même. Voila une Robe de chambre qui m'apartient, Monsieur le Chevalier.

Me SIMON

C'est Monsieur Simon, quel contre-tems ?

LISETTE.

Il faut qu'il soit huit heures trente-deux minutes & quatre secondes, Madame. Voila le certificat qui arrive de Touraine.

THERESE.

Mes prédictions ne sont-elles pas justes ? Vos rideaux sont des indiscrets, Madame la Présidente.

Mr SIMON.

Que je ſuis malheureuſe !

LE DIABLE.

Oh ! ne vous plaignez point, Madame, je vous ramene Monſieur Simon plus raiſonnable, & moins avare qu'il ne l'étoit. Il ne dérangera point vos plaiſirs, & vous ſerez contente. Sans rancune, Meſſieurs les Troqueurs, vous n'avez rien à vous reprocher ; vivez bien enſemble : & vous, Monſieur le Chevalier, ſoiez toûjours des amis de la maiſon, mais à moins de frais, & aſſociez tous à vos plaiſirs & à vos fortunes ma bonne amie Madame Thereſe & la petite Sanchette.

Mr SIMON.

Vous me le conſeillez, je le veux bien, Monſieur le Diable : mais que Monſieur le Chevalier ne s'aviſe pas d'épouſer ma femme de mon vivant.

LE DIABLE.

Non, ſoiez tranquille la-deſſus, je vous avertirai ſi cela arrive. C'à tandis qu'on danſera dans l'autre ſale, que l'on aporte ici la collation. Donnez-nous quelque petit plat de vôtre métier, Madame Thereſe, & que Monſieur le Major vous ſeconde & mette en train la compagnie.

DIVERTISSEMENT.

THERESE.

Le Printems fournit des bouquets,
Des Jonquilles, des Violettes,
Et l'Eſté pare nos fillettes
De Lys, de Roſes, & d'Oeillets.

L'hyver ramene les plumets,
Les ris, les jeux, les amourettes,
Et c'est la saison des coquettes
Qui se passent plus aisément
De ces belles fleurs que d'Amant.

LE MAJOR.

L'hyver est le tems des plaisirs,
Et c'est pour les tendres desirs
La raison la plus favorable.
Aux doux soûpirs
Des jeunes Zephirs
L'air de ma chambre est préférable.
Là, bien assis
Près de Cloris,
Le dos au feu, le ventre à table,
Je bois, je ris,
Et je bannis
Soins & soucis
Par les conseils de ce bon Diable,
De plaisirs & d'amour seulement occupé,
Je ne trouve point de Bergere
Qui ne préfere
A la fougere
Mon canapé.

THERESE.

De quoi nous sert la fortune
Si ce n'est pour le plaisir?
Des plus beaux jours l'éclat nous importune,
Quand nous n'en sçavons pas joüir.
De quoi, &c.

LE MAJOR.

Pendant le cours du bel âge,
Aimons, buvons nuit & jour,
On trouve assez les momens d'être sage,
Mais il n'est qu'un tems pour l'amour.
Pendant, &c.

THERESE.

Le Diable Boiteux nous guide,
Pouvons-nous nous égarer?
A nos plaiſirs que ſans ceſſe il préſide.
Le Diable, &c.

LE MAJOR.

La grande affaire eſt de vivre
Ici-bas toûjours heureux,
Aprenez tous que pour l'être il faut ſuivre
Les avis du Diable Boiteux.
La grande, &c.

LE PRESIDENT.

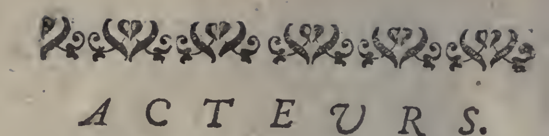
Suivons donc la douce vie
Que menent d'honnêtes gens,
Et ſans ſouci, ſans chagrin, ſans envie.
Nous paſſerons tous nos momens.
Suivons, &c.

THERESE.

Nôtre Diable vous invite
A venir ſouvent ici,
Nous ferons encor mieux par la ſuite,
Meſſieurs, bon ſoir & grand merci.
Nôtre Diable, &c.

DIVERTISSEMENT
DE
SCEAUX,
COMEDIE-BALLET.

Representée pour la premiere fois le 13. Septembre 1705.

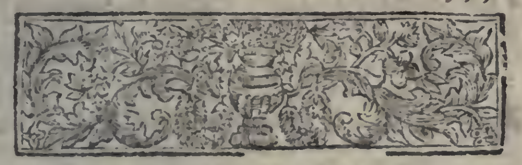


ACTEURS.

Messieurs.	Mesdemoiselles
POISSON Pere.	GODEFROY.
SALLE'.	SALLE'.
DU BOCAGE.	MIMI DANCOURT.
FOMPRE'.	
POISSON Fils.	

La Musique est du sieur GILLIERS.

La Scene est à Sceaux.



DIVERTISSEMENT DE SCEAUX,

COMEDIE-BALLET.

Le Théâtre represente un des beaux endroits des Jardins de Sceaux.

Après l'ouverture, Mademoiselle SALLE' conduisant une Troupe d'Acteurs & d'Actrices, en habit de Théâtre à la Françoise, chante les paroles suivantes.



NE portons pas
Plus loin nos pas,
Arrêtons-nous dans ces belles retraites :
Les arbres des routes secrettes,
Sans art avec ordre plantez :
Le cristal des eaux, la fraicheur des herbes,
Font assez voir que ces bois enchantez
Conduisent aux Palais superbes
De quelques Divinitez.

Mr SALLE' vêtu en Druide.

Dans ce séjour chéri des Dieux,
Troupe aimable, qui vous attire ?
N'est-ce qu'un desir curieux
D'y voir les beautez qu'on admire ?

Mlle SALLE'.

Sage Drüide, aprenez nous
Quels sont les beaux lieux où nous sommes;
Quelle divinité par vous
Reçoit ici l'encens & l'hommage des hommes.

LE DRUIDE.

Benissez le sort heureux
Qui dans ce Palais vous améne;
Hâtez-vous d'offrir vos vœux
A nôtre AUGUSTE SOUVERAINE.

ENTRE'E.

LE DRUIDE continuë.

C'est la vertu qui tient ici sa Cour:
Mais ce n'est point cette Vertu sauvage
Qui fuït l'innocent badinage
Des Jeux, des Ris & de l'Amour.
C'est la Vertu dans son bel âge
Qui dans cet aimable séjour
Des doux plaisirs permet l'usage,
Et qui sçait les prendre à son tour.

ENTRE'E.

LE DRUIDE continuë.

Elle aime à sa suite
Que le vrai merite
Brille chaque jour.
Minerve se plaint qu'on la quitte
Pour lui venir faire la cour;
Et de Venus la Troupe favorite,
Des Graces l'élite
Y retient la jeunesse & l'Amour.

Mr POISSON *en Crispin.*

Parbleu je suis ravi que cela soit comme vous le dites, &.... Nous sommes aussi nous autres l'élite d'une Troupe favorite, non pas de Venus, mais de Comus, & si peu que rien d'Appollon... Comédiens pour vous rendre service, Monsieur

le Druide, & puisque le hazard... nous conduit heureusement dans une Cour aussi charmante que celle-ci, auprès d'une Souveraine si agréablement vertueuse, nous vous prions de lui faire agréer que... nous aions, s'il vous plaît... l'honneur de lui donner... un petit plat de nôtre métier. Je ne sçai pas parler en musique comme vous... moi : mais cela n'empêche pas que je ne réjouisse quelquefois en parlant autrement, par exemple... je suis le Comique... & nous sommes tous camarades, enfin c'est ce qui fait que comme nous n'avons point de maître, nous ne sommes pas toûjours bien d'accord... Mais ce qu'il y a de constant ; c'est que l'on s'accorde pour contribuër aux plaisirs de l'AUGUSTE SOUVERAINE chez qui nous sommes, & dans l'objet que nous avons d'y reussir, nous sommes tous d'une docilité, d'une tranquilité d'esprit... enfin, expliquez-lui cela, s'il vous plaît, Monsieur le Druide, & n'oubliez pas de parler sur tout du zéle, & du respectueux attachement que nous avons tous, & de bien marquer... là..., combien nous nous estimons heureux de trouver la moindre petite occasion de tâcher de nous rendre dignes de l'honneur de sa bienveillance & de sa protection. Allons, Messieurs, Mesdemoiselles, achevez, s'il vous plaît, vôtre façon de Prologue, & nous commencerons nôtre Comédie.

Mlle SALLE'.

Que les Grecs soient glorieux
D'avoir chez eux le Parnasse
Cet aimable côteau parmi nous tient sa place,
Et nous éleve au-dessus d'eux.
Ici la moindre Fontaine
Vaut toute l'eau d'Hipocréne.

LE DRUIDE.

Depuis le jour qu'Apollon

Quitta le sacré Vallon,
Sur ces côteaux il réside;
Et la Muse qui dans ces lieux
Seule au lieu des neuf Sœurs préside;
N'est point une Pieride,
Elle est du sang de nos Dieux.

ENTRE'E.

Mlle SALLE'.

Aux bords de la Seine
Une Souveraine
Gagne tous les cœurs;
Ses charmes vainqueurs
Triomphent sans peine.
En portant son aimable chaîne
On ressent mille douceurs
De Paphos, la Reine
A son Char entraîne
Moins d'Adorateurs.

ENTRE'E.

Mlle SALLE' continuë.

L'Isle de Cythere
A Venus si chere
Cede à ces beaux Lieux;
Tout charme les yeux,
Tout est fait pour plaire.
La Déesse qu'on y révére
Est l'objet qui plaît le mieux.
Hé! se peut-il faire
Qu'on ne les préfere
Au séjour des Dieux?

Ce Divertissement finit par l'Entrée précédente, que l'on répéte, après laquelle on represente une Comedie; ensuite de quoi Monsieur & Mademoiselle SALLE' chantent les paroles suivantes, qui précédent un Bal.

Mr SALLÉ.

Si cette Cour charmante
Est contente
Des soins que nous avons pris ;
Le succes passe nôtre attente,
Est-il un plus digne prix ?

Que la Troupe diligente
Des plaisirs, des Jeux & des Ris
Viennent dans ces lieux cheris
Finir cette Fête galante.

Si cette Cour charmante
Est contente, &c.

ENTRÉE.

Mlle SALLÉ.

De ce séjour aimable
Je crains de m'éloigner,
On ne voit point ailleurs regnèr
Des Plaisirs la Troupe agréable.
Ici les jours
Sembleroient trop courts,
Si quand l'œil du monde
Dans le sein de l'Onde
Va finir son cours,
Sa Sœur qui le chasse,
Et qui prend sa place,
N'offroit à d'innocens desirs
Les plus doux loisirs,
Et souvent l'Aurore
Nous surprend encore
Parmi les Plaisirs.

De ce sejour aimable
Je crains de m'éloigner, &c.

ENTRÉE.

Branle pour danser en rond, après lequel le Bal commence.

Qui s'ennuie
Dans la vie
N'a ni bon ſens ni raiſon :
Suivre en tout ſa fantaiſie,
Vivre ſans ſoins, ſans envie,
O l'heureuſe opinion!
Qui s'ennuie, &c.

C'eſt-là la Philoſophie
Qui jadis fut ſi cherie
Des diſciples de Zénon.
Qui s'ennuie, &c.

Elle eſt depuis moins ſuivie,
Cela dépend du genie,
Heureux quiconque l'a bon!
Qui s'ennuie, &c.

Dès qu'elle nous eſt ravie,
Du retour je me defie :
Qui deux fois vit l'Acheron?
Qui s'ennuie, &c.

Quoi-que la Mythologie
Du Fils d'Alcmene publie,
Des ſombres bords revient-on
Qui s'ennuie, &c.

Comme la Roſe fleurie
En peu de temps eſt flétrie,
Ainſi nos beaux jours s'en vont.
Qui s'ennuie, &c.

Puis qu'elle eſt ſi-tôt finie,
Aux plaiſirs tout nous convie,
Sans crainte prenons-en donc.
Qui s'ennuie
Dans la vie
N'a ni bon ſens ni raiſon.

Fin du ſixiéme Tome.